Mo Yan

Professeur singe

suivi de

Le bébé aux cheveux d'or



ROMANS
SEUIL

MO YAN

PROFESSEUR SINGE

suivi de

LE BÉBÉ AUX CHEVEUX D'OR

romans

TRADUITS DU CHINOIS PAR FRANÇOIS SASTOURNÉ
ET CHANTAL CHEN-ANDRO

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Ce livre est édité par Anne Sastourné

Professeur singe

Titre original : Youmo yu quwei, 幽默与趣味

Première publication : Tianjin, revue *Xiaoshuojia*, 1992.

Le Bébé aux cheveux d'or

Titre original : Jinfa Ying'er, 金发婴儿

Première publication : Nankin, *Zhongshan magazine*, 1985.

ISBN 978-2-02-124289-8

www.seuil.com

Table des matières

PROFESSEUR SINGE

traduit du chinois par François Sastourné

CHAPITRE I

Drolatique

Par un dimanche torride, vers midi, le professeur Wang San, du département de lettres chinoises de l'Université de la ville, penché sur le petit bureau dans son appartement du cinquième étage d'une barre d'immeuble du campus, rédigeait quelques articles du volume intitulé « Styles poétiques et lyriques » du *Grand dictionnaire de poésies et chants chinois*. Un ami le lui avait proposé, histoire de lui faire gagner un peu d'argent. Il venait de finir l'article sur le style « majestueux » et attaquait celui consacré au « baroque ». Ce terme peut se définir ainsi : insolite et fabuleux. C'était un style plutôt rare dans la poésie classique. Les poèmes de ce style exprimaient l'étrangeté, l'absurdité, le surréel… Soudain, une main poisseuse lui donna une tape sur la nuque. Il sursauta et renversa son encrier : l'encre bleue coula le long du pied de la table jusqu'au sol. L'appartement, une pièce d'à peine douze mètres carrés, était meublé d'un lit à deux places, d'un réfrigérateur, d'un téléviseur, d'un canapé, d'un lit d'enfant, d'un petit bureau, d'une grande armoire, plus quelques bricoles comme des jouets d'enfant. Il était plein comme un œuf : l'encre risquait de tacher quelque chose.

C'était sa femme qui lui avait tapé sur la nuque. Wang San était un petit maigre du nord du Jiangsu, sa femme, grande et grosse, venait du Shandong. Ancienne joueuse de volley-ball, elle était, avant sa retraite, seulement grande, pas grosse, et puis elle avait enflé de façon terrible, surtout après la naissance de leur fils : chaque nuit, le vieux lit à ressorts à moitié cassé gémissait de douleur sous son poids. Comme c'était l'étudiant Wang San qui avait jadis poursuivi la volleyeuse de ses assiduités, avec acharnement, aujourd'hui encore le professeur d'université éprouvait pour la prof de gym du Centre sportif la crainte révérencielle que l'on voue à une tigresse. Chaque fois qu'il se tenait face à elle, il se sentait minable, rabougri, tel un singe : les jambes pliées, les bras pendants, comme s'il était plus difficile de se tenir sur deux jambes qu'à quatre pattes. Pour être juste, la chute de

l'encrier n'était pas de sa faute, mais il tremblait de tout son corps, le dos courbé en forme d'hameçon, les yeux levés vers les seins de sa femme, gros comme des ballons de volley, et vers son visage écarlate, rond comme la lune. Il posa son regard sur le duvet au-dessus de ses lèvres, qui ressemblait fort à de la moustache, et demanda craintivement :

– Pourquoi tu m'as tapé ?

– J'allais te demander de venir avec moi aux toilettes pour que tu me frottes le dos. Tant pis, va donc acheter une vadrouille, répondit-elle.

Wang San enjamba prudemment la flaque d'encre, et se faufila devant sa femme.

– Attention en traversant la route, ne te fais pas écraser !

Il trouva cette recommandation, lancée dans son dos, rafraîchissante. L'image fugace de la superbe championne de volley-ball d'antan lui apparut, et il ne put s'empêcher de secouer la tête.

Ils habitaient au bout du bâtiment et, pour parvenir à la cage d'escalier, il fallait franchir dans le couloir de multiples obstacles constitués de bonbonnes de gaz, de vaisseliers et de vieux cartons. Il y flottait un remugle où se mêlaient l'ail, l'oignon et la tomate pourrie, dans un vacarme assourdissant de bébés qui pleuraient, d'épouses qui criaient, de radios qui chantaient. La lumière était faiblarde. Ce couloir, éclairé en plein jour, était pourtant aussi sombre qu'un tunnel. Après soixante marches d'escalier et six virages, Wang San arriva enfin au bord de l'avenue. Le soleil brillait si fort qu'il avait du mal à ouvrir les yeux. Il porta sa main au-dessus de ses lunettes en guise de pare-soleil et, profitant de ce peu d'ombre, ouvrit l'œil et chercha le passage zébré.

C'était à la campagne qu'il avait appris à mettre sa main ainsi, à l'horizontale ; lorsqu'il avait fait la connaissance de la volleyeuse, elle se moquait de lui en disant qu'il ressemblait à Sun Wukong, le Singe pèlerin du *Voyage vers l'Ouest*, et elle lui avait demandé de perdre cette habitude. Il avait essayé de s'en défaire, sans y parvenir.

Ainsi, la main en visière, les jambes arquées, le dos voûté, le cou tendu en avant, le menton relevé, il avait assurément quelque chose du singe.

Lorsqu'il eut trouvé le passage zébré, il regarda à gauche puis à droite et, comme il ne semblait pas y avoir de voitures, s'engagea timidement. Il n'avait pas fait trois pas qu'il entendit un rugissement jaillir de la guérite voisine :

– Halte-là !

Il ne put réprimer un frisson et s'arrêta tout net, tirant par habitude la tête en avant de façon exagérée, comme un cheval efflanqué essayant d'attraper du foin. Deux policiers en uniforme blanc dans un tricycle à moteur avec fanion rouge passèrent en trombe devant lui. Il mit sa main sur sa poitrine et sentit son cœur battre à tout rompre, tel un lièvre poursuivi par un chien de chasse. Il voulut se dépêcher de traverser et atteindre l'autre côté pour se rendre à la droguerie et accomplir la tâche que lui avait confiée sa femme, mais à peine eut-il avancé un pied qu'il entendit de nouveau rugir :

– Halte-là !

Il ramena précipitamment son pied en arrière, se redressa, s'étirant vers le haut, pour se faire le plus mince possible et ne pas gêner la circulation. De la guérite, une voix cria :

– Vous, là, le type à lunettes !

Il toucha ses lunettes et se retourna pour regarder, inquiet, en direction de la guérite. Un policier costaud, l'air bougon, lui criait quelque chose, agitant une main gantée de blanc qui semblait lui faire signe de venir vers lui. Ses jambes se mirent à trembler.

Les yeux rivés sur cette main, incapable de résister à son injonction, il commença à se diriger, tout quinaud, vers le policier. Il n'avait pas fait deux pas qu'un cri lui claqua aux oreilles, comme l'explosion d'une mine :

– Halte ! Oui, vous, là, le type à lunettes !

Il s'arrêta pile, et vit un cortège de voitures de luxe foncer devant lui. Vroum – une Toyota Crown – vroum – une Mercedes – vroum – une Audi – vroum – une Nissan – vroum – une Drapeau Rouge – ces voitures de toutes les couleurs filèrent devant lui comme un éclair, si vite qu'il n'eut même pas le temps de réfléchir. Il se sentit aspiré par leur tourbillon, et le souffle chaud dans lequel se mêlaient les odeurs de goudron fondu, de caoutchouc brûlé et d'essence lui donna la nausée. À chaque passage il avait l'impression qu'on l'écorchait et que son corps devenait aussi mince qu'une feuille de papier, incapable de tenir debout, incapable de se redresser, penchant une fois en avant, une fois en arrière, ballotté dans le flux des gaz d'échappement. Les gravillons que projetaient les voitures semblaient mitrailler cette feuille de papier et son corps menaçait à tout moment d'être aspiré sous les roues d'une voiture pour finir réduit en chair à pâté ou aplati comme une galette. Plus cette impression était vive, plus ses jambes flanchaient, plus il sentait le sol se dérober sous ses pieds, comme s'il n'y avait plus d'attraction terrestre. Il aurait

voulu trouver quelque chose sur quoi s'appuyer ou à quoi se raccrocher, comme un arbre, un mur, l'épaule d'un homme, même un brin d'herbe un peu épais. Mais devant lui il n'y avait qu'un flot de voitures de luxe. Vroum vroum vroum vroum – une verte une rouge une noire une bleue, vroum vroum, une enfilade de voitures aux couleurs de l'arc-en-ciel, tel un dragon kaléidoscopique, des nuages de fumée noire et blanche dans son sillage, à vous faire claquer des dents ; inutile de songer à traverser : impossible, même avec des ailes.

Le soleil dardait des rayons impitoyables sur les carrosseries, l'aveuglant, piquant ses yeux et son corps de papier, le transperçant de mille parts. La sueur commençait à le ramollir, il allait se renverser d'un moment à l'autre, d'une seconde à l'autre même. Désespéré, il ferma les yeux. Cela ne fit que rendre son corps encore plus vaporeux. Le dragon multicolore du cortège et le courant d'air kaléidoscopique semblaient à présent l'encercler dans un tourbillon, la feuille de papier – son corps – lui parut s'entortiller et devenir un fil ténu entre le flot des voitures et la colonne d'air, de plus en plus chaud, jusqu'à ce qu'il rompît, qu'il brûlât, qu'il se transformât en nuée de vapeur, en volute de fumée. Le professeur Wang San, du département de lettres de l'Université, appela à l'aide :

– Je m'évapore ! Je brûle !

Il eut ensuite la sensation que son esprit s'était séparé de son corps, lui-même transformé en bouse de vache à demi sèche, collée au milieu de la route sur le passage zébré. Son esprit, lui, flottait trois mètres au-dessus de la circulation, tel un gaz, surplombant les voitures en tournoyant. Le convoi et la colonne d'air ne firent plus qu'un et prirent l'aspect d'un anneau de lumière, sans la moindre faille : plus difficile de le percer que de grimper au ciel.

Son esprit planant en l'air se souvint soudain d'une brève histoire : un enfant avait tué un petit serpent dans un champ. Un groupe de serpents adultes s'en était aperçu et s'était lancé à sa poursuite. L'enfant courut se réfugier chez lui, prévenant sa mère du danger. Dans l'urgence, celle-ci eut l'idée de le cacher dans une grande jarre. Les serpents entrèrent dans la maison et firent quelques tours autour de la jarre, puis s'en allèrent. La mère souleva le couvercle et ne découvrit qu'un tas d'os desséchés.

Il eut la vision de son corps réduit à un tas d'os desséchés, et poussa un cri de désespoir et de terreur. Il tomba lourdement sur son postérieur. Cette chute dissipa ses illusions, mais la réalité – ces voitures de luxe défilant comme un dragon – était toujours aussi effrayante.

Finalement une grosse limousine ferma la marche devant lui et le feu passa au

vert. La marée des piétons qui s'étaient accumulés déferla sur lui. Il se rendit compte qu'il était assis au milieu de la route, désemparé, et il se leva, ses jambes flageolantes le soutenant à peine. Il sentit une humidité entre ses cuisses, dont il ne sut identifier la cause sur le moment.

L'esprit confus, il ne savait plus pourquoi il était au milieu de la route ; il leva les yeux et vit le policier à l'air bougon, celui qui lui faisait signe tantôt, agiter encore la main vers lui. Sur son visage, qui semblait couvert d'une couche de goudron fondu, était figé un sourire, ce qui rafraîchit un peu les sens brûlants de Wang San. Il se dirigea vers lui avec empressement.

Dès qu'il bougea les jambes, il eut l'impression de sortir brutalement la tête de l'eau : un formidable rugissement et un vacarme assourdissant lui percèrent les oreilles ; il entendit le policier crier :

– Le type aux lunettes, venez ici !

Il se faufila, prudent comme un singe, parmi les corps humains, et se trouva enfin face au policier. À sa ceinture pendait un long gourdin noir en forme de trachée-artère, qui lui arrivait au genou. À peu près au niveau de son appendice intestinal pendait un étui de pistolet de cuir brun. Il eut devant ce policier la même impression que lorsqu'il faisait face à sa femme, et il réagit comme il faisait d'habitude avec elle : il sourit niaisement. Le policier renfrogné avança la main, attrapa le professeur d'université par le bout de son menton en galoche, brisant net son sourire.

La douleur lui fit prendre immédiatement conscience d'une différence éclatante entre le policier et sa femme : la main du policier était aussi dure qu'une pince d'acier.

Celui-ci le tira par le menton derrière sa guérite sous un platane feuillu, relâcha sa prise et demanda d'un ton furibard :

– Vous en avez assez de vivre ?

Il répondit en toute candeur :

– Non, pas encore, j'espère élever mon fils jusqu'à l'âge adulte avant de mourir.

Peut-être que le policier prit cette réponse sincère pour une blague irrévérente, qu'il crut que le professeur se moquait de lui ; il frappa légèrement du poing l'épaule de Wang San, qui faillit se renverser en arrière, grimaça de douleur et dit d'un ton pleurnichard :

– C'est vrai, je ne mens pas, je n'ai pas encore envie de mourir, à la Fête

nationale je n’aurai que quarante ans, mon fils vient d’en avoir six, je ne peux pas partir maintenant !

Le policier, ne sachant s’il fallait en rire ou en pleurer, se fâcha :

– Si vous ne voulez pas mourir, pourquoi vous grillez le feu rouge ?

– Ma femme m’a envoyé acheter une vadrouille…

– Je vous parle pas de votre femme !

– C’est une ancienne joueuse de volley, maintenant elle est entraîneur au Centre sportif…

– Je vous ai demandé pourquoi vous êtes passé au rouge ! s’emporta le policier.

– Je… Je suis daltonien… mentit comiquement le professeur d’université.

– Qu’est-ce que vous faites dans la vie ?

– Je suis professeur d’université, j’enseigne la littérature classique. J’étais en train d’écrire un livre chez moi quand ma femme m’a frappé sur l’épaule, et en me levant j’ai renversé mon encrier, et ma femme…

Le policier l’interrompit :

– Votre femme vous a battu, puis vous a envoyé acheter une vadrouille ! Et rentré à la maison c’est vous qui allez essuyer le sol, je parie !

– Oui, répondit-il, j’espère que vous n’allez pas me donner une amende.

Le policier fit un geste impatient de la main.

– Allez, filez, et si vous ne distinguez pas les couleurs, suivez les autres piétons !

Il fit une courbette respectueuse au policier, qui lui avait déjà tourné le dos. Il attrapa prudemment le pan de sa veste, et l’homme se retourna, sévère :

– Quoi encore ?

Il refit une courbette, et demanda timidement :

– Puis-je m’en aller ?

Le policier grimaça et dit d’une voix forte, mais empreinte de compassion :

– Vous ne voulez tout de même pas que je vous fasse traverser en vous portant sur mon dos ?

Il répondit en faisant des ronds de jambe :

– Pas la peine, pas la peine, je peux traverser tout seul, je peux traverser tout seul.

– En voilà un numéro ! fit le policier, qui tourna les talons comme s'il fuyait un serpent venimeux.

Wang San le suivit des yeux, gagné par un sentiment de victoire, de fierté, et, plein de gratitude envers ce policier qui lui avait témoigné de la sympathie, regagna le bord de la route.

De nouveau face au passage piéton, les bandes blanches lui apparurent comme autant d'obstacles infranchissables placés devant lui. Il porta son regard sur le signal lumineux de l'autre côté de la route, et ne put distinguer s'il était vert ou rouge. Son mensonge ne l'aurait tout de même pas rendu daltonien ? Il se frotta les yeux et se dit, pour se réconforter : peut-être est-ce parce que le soleil m'éblouit que pour le moment je ne distingue pas les couleurs, ou alors le feu est en panne, ou bien il y a une panne d'électricité ; cela ne peut pas être parce que le policier dort, puisque c'est un feu automatique et qu'il n'y a plus personne dans la guérite. Il regarda à gauche et à droite, constata qu'il n'y avait pas de voitures, et aperçut soudain une jolie fille – sans avoir vu son visage, il était sûr qu'elle était jolie –, les cheveux en queue-de-cheval, vêtue d'une robe rose, avec de longues jambes gainées de collants couleur chair, une taille de guêpe, coiffée d'un petit chapeau beige, la peau blanche, un généreux et envoûtant fessier – mot que certains étudiants prononçaient « faciès » –, chaussée de petites sandales à talons, tortillant le popotin, qui se pavanait en marchant à petits pas, clic clac clic clac, cambrée, qui s'engagea devant lui sur le passage zébré. Il se souvint de la recommandation du policier renfrogné, « si vous ne distinguez pas les couleurs, suivez les autres passants ». Attention, je ne suis pas en train de suivre une fille ! se dit-il, et il se précipita derrière la demoiselle à la robe rose, qui allumait dans son cœur des sentiments inavouables. Un crissement aigu de pneus lui déchira les tympans. Il tourna la tête et vit, arrêté à cinquante centimètres à peine de lui, une Santana mauve. Sa tête bourdonna et il la sentit enfler soudain comme un ballon, en une seconde, et se détacher peu à peu de son cou, le vide se faisant dans son cerveau. La fumée noire et l'odeur de caoutchouc brûlé provoquées par le freinage de la voiture lui montèrent à la tête. L'acuité du crissement de pneus lui avait fait l'effet une lame aiguisée déchirant ses pensées. La porte s'ouvrit lentement, et le conducteur, costume noir, costaud, cheveux en brosse, sortit de la voiture. Wang San recula instinctivement. L'homme, le visage blême, s'avançait vers lui, pressant, mais d'un pas mal assuré, l'air de vaciller. Les talons du professeur heurtèrent le bord du trottoir, ses jambes flanchèrent, et il se laissa tomber sur le derrière. Le conducteur l'attrapa par le col de la chemise et le releva. Il sentit sa gorge s'obstruer, il respirait avec difficulté. D'un geste convulsif l'homme le poussa en avant, et il retomba durement sur le cul,

sur le béton du trottoir. Une vive douleur dans le coccyx le transperça, grimpant jusqu'à la nuque. Le conducteur grinça :

– Putain de merde, si je t'avais écrasé, à qui la faute ?

Wang San se mit soudain à pleurer, et bredouilla :

– Patron, c'est ma faute, c'est ma faute, si vous m'aviez écrasé ç'aurait été bien fait pour moi !

Le conducteur poussa un soupir, contempla Wang San avec une drôle d'expression pendant une minute, puis retourna à sa voiture, se glissa dedans et repartit à petite allure. Wang San suivit d'un regard triste la limousine mauve s'éloigner lentement, comme un chien qui aurait été sévèrement battu.

Wang San se releva sur le trottoir et s'appuya sur un platane. Le dos contre le tronc, il se laissa glisser jusqu'à être assis par terre à nouveau. Trempé d'une sueur froide, il regarda d'un air craintif le passage zébré, et la vue des deux traces noires de pneus lui fit l'effet d'un électrochoc. Il comprit d'un coup : ce qui était terrible n'était pas tant la mort que la peur que l'on ressentait lorsqu'on venait d'y échapper. Il se dit que si tout à l'heure ce conducteur avait réagi moins vite, il aurait été écrasé. Il imagina son cadavre ensanglanté, les entrailles à l'air, la cervelle répandue sur les bandes blanches. Il se remit à pleurer. La peur et le mépris de soi l'avaient usé. Comment peut-on être aussi bête ? Comment peut-on être aussi veule ? Il songea que cette grande ville était trop terrifiante. Les paysages infinis de verdure du Nord-Jiangsu lui apparurent, avec leurs chemins de terre sur lesquels déambulaient paisiblement des vaches. La brise des champs agitait doucement les blés, la rivière serpentait tranquillement entre ses rives couvertes de roseaux denses, les oiseaux chantaient de claires pastorales. Il se rappela l'article qu'il écrivait la veille pour son dictionnaire, sur le style dit « paisible » : ce style était celui de la sérénité et de la placidité. La recherche du confort, de la paix intérieure, c'était un art de vivre des anciens pendant la féodalité, une façon d'exprimer l'hédonisme de la classe dominante, qui en portait la flétrissure. Ce type d'explication, pensa-t-il, ce sont des âneries. Il décida que rentré chez lui il réécrirait immédiatement cet article.

Des jeunes gens, qui avaient l'air d'être des lycéens, traversèrent le passage piéton à bicyclette, et les voitures ralentirent pour leur laisser le passage. Il se prit à se détester et cela l'encouragea à se relever : tu es un digne professeur d'université, résidant légalement dans cette ville, tu en es un citoyen éminent, et tu n'es même pas foutu de traverser une route ? Il se leva, regarda de tous côtés : personne ne faisait attention à lui. Il épousseta son pantalon, réajusta ses vêtements, se redressa,

et décida de faire comme la fille en robe rose, de traverser en se pavanant. Il se donna du courage : tu n'as aucune raison de te mépriser ! Tu peux à coup sûr traverser cette avenue en toute sécurité ! Ce ne sont pas les piétons qui craignent les voitures, c'est le contraire.

Pour la troisième fois il se tint au bord de l'avenue, à la vue de ces deux traces noires de freinage il sentit de nouveau sa tête enfler ; le courage qu'il venait de rassembler faillit s'évaporer. Il songea : autant rentrer à la maison, raconter un mensonge à ma femme, lui dire que le magasin n'avait plus de vadrouille.

C'est alors que la chance tomba du ciel : il entendit derrière lui des piaillements, et vit un groupe de quelques dizaines d'enfants de maternelle, guidés par deux monitrices, se diriger vers le passage zébré. Les deux accompagnatrices, l'une en tête l'autre en queue du peloton, tirèrent en travers de la route un cordon rouge, et les enfants traversèrent en s'aidant des nœuds qui le jalonnaient.

Il entendit la monitrice qui ouvrait la marche dire :

– Attention ! Tenez bien la corde.

Il eut très envie de s'accrocher à ce cordon rouge.

Le groupe d'enfants avança lentement, et les voitures s'arrêtèrent. Cette scène émut Wang San aux larmes, et il se rendit compte qu'il y avait aussi du bon dans cette ville.

Il traversa enfin le passage zébré sous la protection du groupe d'enfants.

Wang San entra dans la droguerie et chercha le comptoir où l'on vendait les vadrouilles. Il le repéra. Derrière se trouvaient deux vendeuses en blouse blanche, un numéro accroché à la poitrine, en train de chuchoter. Il s'approcha timidement et remarqua que les vendeuses le regardaient d'un air dédaigneux et dégoûté. Un sentiment de honte le gagna. Il eut l'impression qu'il sentait le fauve, comme les animaux du zoo, et n'osa pas s'approcher trop près du comptoir. L'une des vendeuses était très jeune, l'autre assez âgée. Cette dernière avait sur le visage une cicatrice visible comme la pleine lune, la jeune était couverte de taches de rousseur. Leur laideur atténua quelque peu son complexe d'infériorité. Il se répéta qu'il était professeur d'université, et qu'elles n'étaient que de simples vendeuses derrière un comptoir, pas de quoi se pousser du col ! Il avança et posa les deux mains sur la vitre du comptoir. Il sentit alors une odeur de renard. Il se dit que l'une de ces vendeuses devait sentir la renarde, ou bien les deux. Il se redressa et dit :

– Camarade, je voudrais acheter une vadrouille.

La vieille avec la cicatrice le regarda, puis, s'éventant le nez de la main,

demanda :

– Qu'est-ce que ça sent ?

Elle le fixait du regard. La jeune aux taches de rousseur imita le geste de la vieille et dit :

– Qu'est-ce que ça sent mauvais !

Wang San sentit la chaleur lui monter au visage. Il demanda, un ton plus bas :

– Mademoiselle, je voudrais une vadrouille.

La vieille sortit de derrière le comptoir une vadrouille faite de lanières de tissu rouges et bleues et la lui tendit, ajoutant d'un ton méprisant :

– Six quarante-neuf !

Wang San préférait celle aux lanières blanches, mais il n'osa pas déranger plus la vendeuse. Il chercha avec fébrilité l'argent au fond de sa poche, et s'aperçut qu'elle était vide. Son visage se couvrit de sueur. Il se rappela qu'il avait oublié de prendre de l'argent en sortant. Il transpirait parce qu'il avait dérangé les vendeuses pour rien.

Il bégaya :

– Excusez-moi, mon argent, j'ai perdu mon argent !

Encore un nouveau mensonge.

La vieille lui jeta un regard noir, reprit la vadrouille sur le comptoir et la jeta derrière sur le tas.

– Excusez-moi…, Wang San se confondait en excuses. Vraiment, excusez-moi…

La jeune vendeuse aux taches de rousseur reprit sa conversation mystérieuse avec la vieille à la cicatrice, comme si les excuses de Wang San ne valaient même pas un pet de lapin.

Wang San sortit, à la fois triste et indigné.

Le passage zébré se dressa de nouveau sur son chemin.

Deux femmes d'un certain âge, ceinture de cuir à la taille, brassard rouge à la manche, étaient en train de traverser. Wang San s'engagea immédiatement derrière elles. Il savait que ces vieilles dames claudiquant dans leurs chaussures de toile « Libération » étaient des auxiliaires de la police. Qu'elles s'occupaient aussi bien d'affaires d'État que de broutilles, que leur pouvoir était illimité, de sorte que même les policiers les craignaient – jusqu'à un certain point –, et qu'en traversant la route

avec elles il ne risquait rien.

Quatre à cinq bandes du passage zébré plus loin, Wang San aperçut de nouveau les deux traces noires de freinage. Son cœur se mit à battre la chamade. Il fallait que ça arrive : il entendit de nouveau un crissement de pneus, et tel un poulet aspergé d'eau bouillante, par un réflexe conditionné, se réfugia dans les bras d'une des deux vieilles – peut-être même que sa main lui toucha un sein ! La vieille poussa un cri perçant et, de ses ongles acérés, griffa le visage émacié du professeur d'université. Il sentit comme une brûlure. Les deux vieilles se firent menaçantes, et il recula vivement, oubliant d'éviter les voitures. L'une d'elles l'invectiva :

– Vieux cochon ! On ose profiter d'une faible femme !

– Non non non, dit-il, levant les mains en signe d'innocence, je n'ai pas fait exprès, je suis un professeur d'université, un intellectuel…

– Bah ! Tout ce qui va mal en Chine, c'est la faute des intellectuels ! s'écria la vieille, agitant devant lui ses mains aux doigts crochus comme les serres d'un aigle, scintillant comme de l'acier.

Mort de peur, il ne songea plus à plaider sa cause. Sans se soucier des voitures, il se retourna et traversa le passage zébré à toute vitesse.

Des crissements de freins l'assaillirent de tous côtés. Le crâne comme un ballon au bord de l'explosion, il monta sur le trottoir ; les mots d'ordre du jour comme « attrapez les pervers, attrapez les voleurs, attrapez les salauds » semblaient voler vers lui comme autant de gourdins autour de sa tête, et le besoin de fuir lui donna des ailes. Il n'avait jamais couru aussi vite de sa vie.

Fonçant sur le trottoir, il évitait nombre de cyclistes qui s'écartaient pour lui laisser le passage. Il lisait la surprise sur leurs visages, l'excitation aussi. Il n'éprouvait aucune fatigue, mais en revanche un quasi-orgasme dû au frottement de sa peau contre ses vêtements, ce qui le poussait à accélérer pour mieux jouir, jusqu'à ce que finalement il se sentît submergé de bonheur. Il eut à la fois une sensation d'agilité extrême, comme un singe dans la forêt, et de fluidité, le corps glissant comme un ver dans la vase. Il se faufilait dans la jungle des bicyclettes, évitant plusieurs fois le choc à la dernière seconde. Les arbres le long de la route aux troncs peints en blanc semblaient une rangée de gardes, tombant par terre les uns après les autres. Sa silhouette se découpait sur le fond du panneau d'affichage du terrain de sport comme si elle avait été ciselée.

Il eut l'impression que sa course était la continuation de celle qu'il avait faite, vingt ans auparavant, le long de la rivière dans sa campagne natale. Cette fois-là, il

poursuivait son amour : il venait de lire *Et l'acier fut trempé*[1] avec une camarade de classe, Wang Xiaomei ; subjugués par l'histoire d'amour de Pavel Kortchaguine et de la fille du garde forestier, Tonia, ils avaient échangé un baiser sec et insipide, et il l'avait ensuite poursuivie, comme Pavel avait poursuivi Tonia. Wang Xiaomei était une championne d'athlétisme de l'école, le rôle de Tonia qui courait vite lui convenait tout à fait. À cette époque Wang San était un voyou échevelé, qui collait bien au rôle de Pavel. Ils couraient dans l'herbe au bord de la rivière, et Wang San avait eu un orgasme provoqué par la friction de son pantalon, et c'est ainsi, en pourchassant Wang Xiaomei, qu'il avait atteint la puberté. À la fin de cette poursuite le long de la rivière qui ressemblait à un ruban de soie luisante, la course s'était terminée comme dans le livre, la jeune fille appuyée contre sa poitrine, lui tournant le dos. Et lui, dépassant l'audace de Pavel et sortant du scénario, avait pris les petits seins fermes comme des pommes de Wang Xiaomei dans ses mains ; elle s'était retournée et lui avait flanqué une gifle et un coup de pied, l'avait traité de cochon en rougissant et lui avait reproché de ne pas coller à l'intrigue de ce manuel pour la jeunesse qu'était *Et l'acier fut trempé*. Il avait tenté de s'expliquer, mais Wang Xiaomei était sûre que Pavel n'avait pas tâté Tonia. Il avait prétendu que si, mais que l'auteur avait coupé la scène par pudeur. Ils avaient longuement discuté de ce point, et il avait dû concéder qu'il était dans l'erreur et qu'il ferait amende honorable, et pendant que ses lèvres prononçaient ces mots ses yeux ne quittaient pas ces deux petits seins fermes comme des pommes, ne quittaient pas le visage coloré de Wang Xiaomei. Il n'avait pu s'empêcher de tendre les mains et de prendre à nouveau ces deux fruits, qu'il imaginait couverts de crème. Wang Xiaomei avait fini par se laisser faire, elle toute timide et fraîche comme une jeune fille en fleur, lui muni d'une détermination d'acier. Elle répétait, avec une petite moue, non, non, ne les touche pas, quand les garçons les touchent ça les fait grossir plus vite, c'est ma sœur qui me l'a dit, les garçons ont de la levure dans les mains, s'ils les touchent ils deviennent comme des petits pains à la vapeur. Wang San n'avait pas écouté son pépiement et lui avait tâté les seins, et quand elle cessa de gémir ce fut la fin de sa période de jeune fille. Ils s'étaient encore embrassés et cette fois c'était différent, elle était brûlante comme si elle avait de la fièvre, elle gémissait comme une femme. Il sentit alors confusément que l'amour était une maladie hautement contagieuse. Ils étaient devenus inséparables, et la « levure » de ses mains avait fait grandir Wang Xiaomei comme une pousse de bambou après la pluie : en quelque temps elle dépassa Wang San d'une tête, puis de deux têtes, et elle fut sélectionnée pour faire partie de l'équipe provinciale de volley-ball… À présent Wang San avait l'impression que sa course était encore plus élégante qu'alors, il avait même oublié

pourquoi il courait, il n'avait pas l'air d'être un pervers en fuite mais plutôt un champion à la poursuite de sa jeunesse et de ses amours perdues. Dông dông ding, un bruit de gong, ran plan plan, un roulement de tambour rompirent l'enchantement.

Haletant, à bout de forces et en nage, le professeur d'université Wang San émergea du rêve romantique de sa jeunesse en chutant sur le trottoir de cette ville nauséabonde. Il avait marché sur une croûte de pastèque, à côté d'une rangée de poubelles en métal vert et, comme un clown dans une mauvaise comédie, avait glissé sur quelques mètres en faisant des moulinets exagérés en l'air avec ses bras, avant de s'affaler au milieu des poubelles. Sa chute fit l'effet d'une bombe et souleva une armée de mouches. Il eut envie de mourir sur-le-champ, mais il vit au loin un bataillon mené par les deux vieilles au brassard rouge se rapprocher dangereusement en vociférant. Une immense frayeur mobilisa les dernières forces du professeur. Il bondit et se remit à courir. Un bruit assourdissant de gongs lui perça les oreilles, auquel se mêlaient des roulements de tambour. Il pencha la tête et vit, sous le soleil torride, un pot de fleurs flétries posé sur une table, autour de laquelle se tenaient quelques bonnes femmes et étaient plantés des fanions graisseux de toutes les couleurs. Ils pendouillaient piteusement, tandis que les femmes jouaient du tambourin et du gong, le visage luisant de sueur, tout excitées. Une vieille édentée chevrota :

– Lancement de la campagne nationale de dératisation, tout le monde est responsable, ran plan plan, dông dông ding !

Wang San, terrorisé par ces auxiliaires de la police, les contourna et s'engouffra dans une ruelle adjacente. Il entendit les deux autres vieilles qui le pourchassaient crier :

– Oh, les filles, arrêtez ce voyou !

Il jeta un coup d'œil derrière lui et vit les bonnes femmes qui lançaient la campagne de dératisation poser leurs tambourins et écarquiller les yeux, des yeux de chats sauvages, prêts à fondre sur les rats. Elles avaient des ongles longs comme ceux de l'impératrice Cixi, symbolisant la majesté de la loi, et capables de vous arracher les yeux. Rien que de les voir, Wang San fit dans son pantalon. Il lâcha un pet nerveux sonore et prit ses jambes à son cou. Il savait que s'il tombait entre les pattes de ces furies, il ne s'en sortirait pas, et que s'il ne périssait pas sous leurs morsures, il succomberait à leurs injures.

Dans sa course, il songea soudain à sa maison : l'intelligence revenait à son secours au moment le plus désespéré, où il risquait de ne pas échapper aux chats

qui le pourchassaient ; il avait rassemblé ses esprits et pensé à son chez-lui, l'endroit où l'on se réfugie, « tempête dans la rue, bonace à la maison » disait le dicton. Sans cesser de courir, il essaya de se repérer : cette rue oblique lui était inconnue, il avait dans sa fuite paniqué et perdu le sens de l'orientation, et d'ailleurs il n'avait presque jamais réussi à s'orienter dans le labyrinthe de cette ville. La seule issue qui s'était présentée était cette rue oblique, et il avait foncé dedans. Un chat détala devant lui et lui fit peur, tout en lui montrant une ruelle. Il bifurqua, s'y engouffra, et, à l'autre bout, vit soudain un panneau publicitaire géant, vantant les vertus nourricières du jus de kiwi, fruit qu'on appelait aussi « pêche de macaque ». Sur l'affiche, un singe au poil vert et au visage bleu se rafraîchissait avec cette boisson. Cette publicité causa chez Wang San une vive excitation, parce que derrière le panneau se trouvait la barre d'immeuble où il habitait : il avait contemplé ce singe d'innombrables fois, planté au pied de cette affiche, au point qu'il avait l'impression d'avoir communiqué avec lui par la pensée et les sentiments. Les yeux du singe avaient été peints avec un nouveau produit phosphorescent et, la nuit, Wang San les voyait briller de sa fenêtre. Il était plutôt du genre à se perdre dans ses pensées profondes, et chaque fois qu'il avait été battu par la volleyeuse en colère, il se consolait dans le regard phosphorescent de ce macaque.

Il s'imagina qu'il devenait un singe, sautant de branche en branche au fond d'une dense forêt, s'abreuvant aux sources fraîches de la montagne, cueillant un fruit frais quand il avait faim. Quelques jours auparavant, sa femme avait grimpé sur son dos, lui avait cravaché les fesses de la main et lui, n'y tenant plus, avait soudain laissé fuser un trait d'esprit : « Si tu oses encore me maltraiter, je vais me changer en singe ! » Sa femme avait ricané, il en avait profité pour se dégager et avait déclaré avec le plus grand sérieux « je ne rigole pas », montrant par la fenêtre ce grand macaque phosphorescent aux poils verts en ajoutant : « Il m'a déjà informé que si tu me battais encore je deviendrais un singe. » Sa femme avait regardé d'un air ahuri cet animal qui buvait du jus de kiwi dans le coucher de soleil, et elle avait blêmi. Wang San avait déjà oublié cet incident, mais il lui revenait clairement à l'esprit à présent. Et oui, au fond, se dit-il en regardant ce panneau publicitaire, et si je devenais un singe ? Pourquoi pas ? Cette idée s'incrusta obstinément dans sa tête, lui procurant un sentiment de sécurité grisant. Il était maintenant sur le chemin de la maison, c'était du gâteau, il n'avait presque plus peur de ses poursuivantes. Il s'engouffra dans l'entrée, gravit l'escalier en bondissant, et se répéta : je n'ai pas peur de vous, je serai à la maison dans un instant et me transformerai immédiatement en singe, vous ne me trouverez jamais. Il éprouvait déjà une joie en quelque sorte simiesque, ses jambes lui semblaient plus agiles que

jamais, il montait l'escalier quatre à quatre, tout en souplesse, sautant même parfois cinq marches. Il escalada ainsi les soixante marches avec l'agilité d'un singe, enfila le couloir sombre, et poussa violemment la porte de chez lui. Un éclair blanc scintilla devant ses yeux, qu'il identifia comme sa grosse femme. Elle était en train de se frotter le dos avec une serviette noirâtre trempée dans de l'eau sale, elle était presque nue. Elle poussa un cri et bondit derrière la porte. Son réflexe avait été très vif, mais ses mouvements très gauches, un défaut typique des sportifs devenus gros. Elle avait claqué la porte et hurlé :

– Wang San ! Petit voyou, je vais te tuer !

Elle se rua sur lui, les poings levés pour le frapper à la tête. Pendant que ses poings descendaient, elle vit soudain son mari se rétrécir. Mais il est difficile de croire ce qui se passa devant elle : en une minute, le professeur d'université Wang San se transforma en un singe mâle, au poil vert et au visage bleu, recroquevillé et tremblant de tous ses membres.

Note

1. Roman soviétique de A. Nikolaï Ostrovski (1932). *(Toutes les notes sont des traducteurs.)*

CHAPITRE 2

Et

Cette grande femme qui brandissait ses poings si haut, c'était la Wang Xiaomei d'alors. Comment le temps impitoyable peut-il transformer une jeune fille vive et spontanée à la silhouette élancée en une grosse femme acariâtre ? Ce sujet est trop triste pour que l'auteur s'y étende ici. En tant qu'ami et « pays » de Wang Xiaomei et Wang San, il a fréquenté la même école qu'eux dans leur jeunesse, puis tous trois ont gagné leur croûte dans la même ville, et il est naturellement tout à fait capable de décrire clairement le processus de transformation de Wang Xiaomei, mais il s'y refuse. La transmutation de Wang San de professeur d'université en singe est autrement plus importante, au point de rendre celle de Wang Xiaomei insignifiante.

Lorsqu'il apprit la nouvelle de la métamorphose de Wang San, l'auteur ne fut pas trop surpris : il lui avait lui-même dit plusieurs fois en plaisantant qu'il ressemblait à un singe. Plus tard, lorsqu'il entendit dire que le couple avait disparu, il n'en fut pas autrement étonné non plus : il savait que les intellectuels chinois étaient comme des oiseaux en cage qui, tant qu'ils sont enfermés, ne cessent de pépier, et vont même jusqu'à se cogner la tête contre les barreaux, mais qui, une fois libérés, reviennent au bout de quelques jours. C'est pourquoi, quand l'université de Wang San et l'école de Wang Xiaomei envoyèrent des gens chez lui pour enquêter, il avait parié qu'ils allaient rentrer au bercail. Et c'est ce qui se passa. À son retour Wang San reprit son poste de professeur, et Wang Xiaomei sa place de prof de gym, comme s'il ne s'était rien passé. L'auteur a interrogé Wang San sur ce qu'il avait ressenti pendant sa métamorphose en singe, et il avait répondu « rien de spécial », qu'il ne se rappelait de rien de ce qui s'était passé après, alors qu'il gardait intacts les souvenirs d'avant. L'auteur a également interrogé Wang Xiaomei, qui lui a très simplement raconté sa vie après la métamorphose de Wang San. La première partie du présent texte est basée sur le témoignage de Wang San, la troisième sur celui de Wang Xiaomei. Le *Grand dictionnaire de poésies et chants chinois* à la rédaction duquel

participait Wang San a été récemment publié, ce qui lui a rapporté un peu d'argent et lui a permis de goûter aux bienfaits de la vie, et maintenant il est en train d'écrire un essai sur *La Métamorphose* de Kafka, en abordant le sujet sous un angle et avec une profondeur particuliers. La façon dont Wang Xiaomei traite Wang San maintenant s'est beaucoup améliorée, elle prend un médicament pour maigrir qui s'appelle « huile d'onagre », non sans quelques résultats. En général ils refusent de parler de cette métamorphose, mais ils font parfois une exception pour les amis, et donc si vous avez un ami qui fait des recherches sur l'hérédité ou sur les variations biologiques et que cette affaire intéresse, il peut s'adresser à moi pour prendre contact avec Wang San et Wang Xiaomei. Dans cette histoire qui a l'air fantastique se trouve sûrement la clef d'un des grands mystères de l'humanité. Celui qui percera ce mystère sera plus grand que Darwin. Évidemment, celui qui se lancera dans cette recherche encourra de grands dangers, tel un papillon de nuit s'approchant d'une flamme ; comme dit le dicton : « Le grand-duc de Jiang pêche – morde qui veut[1] ! »

Note

1. Un duc du nom de Jiang Shang pêchait avec un hameçon droit, sans appât, se tenant à trois mètres de l'eau et marmonnant : « Les poissons qui en ont assez de vivre, mordez à mon hameçon si vous voulez. » Un paysan qui ramassait du bois le vit et lui dit que comme ça, en cent ans il n'attraperait pas un poisson. Il répondit : « Je vais vous dire la vérité, je ne pêche pas du poisson mais le service du roi ! » L'histoire arriva aux oreilles du roi Wen des Zhou (1152-1056 av. J.-C.), qui dépêcha un soldat pour le prier de venir le voir. Jiang Shang dit : « Mordez, poissons, mordez, mais que les écrevisses se tiennent à l'écart ! » Le roi Wen décida alors de lui envoyer un haut fonctionnaire, mais le duc de Jiang dit : « Mordez, gros poissons, mordez, que le menu fretin reste à l'écart ! » Le roi comprit alors qu'il avait affaire à un homme d'exception et vint le trouver en personne, après avoir fait maigre pendant trois jours, s'être lavé et avoir changé d'habits. Constatant sa sincérité, le duc de Jiang accepta de prendre du service. Il aida par la suite le second fils du roi Wen, le roi Wu, à renverser la dynastie des Shang et accomplit ainsi son vœu. Le dicton signifie aujourd'hui « tomber dans un piège de son plein gré » ou « se passer la corde au cou ».

CHAPITRE 3

Savoureux

Ses poings se figèrent en l'air ; ses invectives restèrent bloquées dans sa gorge, comme si elle était bouchée par des glaires. Seuls les yeux terrifiés de son mari ne changeaient pas, alors que toutes les autres parties de son corps s'atrophiaient et se contractaient rapidement, s'atrophiaient en se contractant et se contractaient en s'atrophiant. Son dos se voûta, ses membres se courbèrent, ses habits et ses lunettes tombèrent par terre, ses lèvres se rétractèrent, ses dents devinrent protubérantes, ses oreilles s'amincirent, son cou se fit plus massif, ses pouces s'allongèrent. Un fin pelage vert apparut, à la vitesse où se forme la chair de poule. Le plus effrayant était ceci : une queue épaisse et luisante poussa lentement d'entre ses jambes, jusqu'à ce qu'elle touche le sol. Dans le coin de la pièce où se trouvait à l'instant son mari se tenait à présent un macaque. Un macaque au poil vert, au visage bleu, les jambes repliées, tout tremblant, et dont seul le regard appartenait à son pauvre mari. Sa stupéfaction était indescriptible. Elle sentit un courant d'air froid envelopper peu à peu son corps nu, et la pièce, tout à l'heure étouffante, lui parut soudain frigorifiée. Elle eut l'impression que son sang se glaçait dans ses veines, que son cœur cessait de battre, que ses poumons avaient perdu toute synchronisation, que ses tripes s'entortillaient. Quand tous ses organes eurent recouvré leur fonctionnement, elle fut submergée par un violent chagrin, d'amères larmes emplirent ses yeux, son corps se couvrit d'une sueur froide et moite. Elle était à la fois terrorisée, troublée et angoissée, les bras pendants comme les ailes d'un oiseau touché par une balle ; un hennissement sortit de sa gorge : « Non, non, ce n'est pas vrai ! » Elle poussa un cri aigu, se frotta les yeux avec le dos des mains, et regarda de plus près ce singe qui la dévisageait, pitoyable, implorant son pardon. Désespérée, elle vit à ses pieds la chemise sale de son mari, son pantalon, et même son slip qui ne couvrait plus son petit oiseau, un tas de tissu qui ressemblait à la mue de certains animaux. Une branche de ses lunettes à la monture jaunie s'était

cassée en tombant, preuve irréfutable de la réalité : la transformation de son mari, le professeur d'université Wang San, en singe. Elle se rappela soudain la phrase qu'il lui avait récemment dite : « Si tu oses encore me maltraiter, je vais me changer en singe ! »

Elle fut prise de remords, et les précieuses qualités de Wang San, travailleur imperturbable, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, lui apparurent soudain en un éclair éblouissant. Elle ne put s'empêcher de s'approcher du singe et s'écria :

– San, mon petit San, c'est ma faute…

Elle voulut le prendre dans ses bras en espérant le retransformer par sa tendresse, mais son mari qui était devenu aussi vif qu'un singe se dégagea prestement. Quand elle se retourna, il était accroupi sur le réfrigérateur, clignant malicieusement des yeux, ses babines fines et courtes retroussées dévoilant une dentition blanche, l'air féroce – espièglerie ou protestation ? il faudrait un peu de temps pour trancher ce point. Ce que Wang Xiaomei trouva le plus difficile à supporter, c'était cette queue verte pendouillant entre les jambes de son mari – entre les jambes du singe.

Les violents sentiments qui avaient déferlé dans son cœur s'étaient à peu près calmés, et elle essaya encore de l'approcher ; bien que la réalité fût solide comme de l'acier, elle n'arrivait pas encore à l'accepter. Elle fit un pas vers le réfrigérateur, il se redressa et se colla le dos au mur, repliant les jambes, rassemblant ses forces, prêt à sauter. Il montra un peu plus les dents et poussa un petit jappement. C'était déjà un pur jappement de singe.

Comme il était perché sur le réfrigérateur, leurs regards étaient au même niveau, et l'avantage qu'elle avait, depuis une dizaine d'années, de le toiser avait soudain disparu ; elle en éprouva un sentiment de culpabilité. Elle sanglota, laissant ses larmes tomber sur ses seins gonflés comme des ballons, pensant que cette posture était celle qui aurait le plus de charme pour ramener son mari à la normale. Elle dit en reniflant :

– San, mon petit San, j'ai eu tort, c'est moi qui ai tort, je n'aurais pas dû te battre, te maltraiter, reviens, pour nos années de couple, pour nos amours innocentes de jeunesse, pour Pavel Kortchaguine et Tonia, reviens…

Alors qu'elle plaidait, poignante et larmoyante, le singe montrait les dents et roulait des yeux. Elle continua, en regardant ses deux fines oreilles roses qui émergeaient de son pelage vert :

– San, mon petit San, tu ne m'entends pas ? Le dicton dit « une nuit d'amour,

cent jours de fidélité », même si je suis mille fois, cent mille fois fautive, cela fait plus de dix ans que nous faisons chambre commune, que nous partageons le lit et l'oreiller, et je t'ai donné un fils, alors aie un peu d'indulgence, pour lui au moins sinon pour moi, il faut que tu reviennes. C'est facile de changer, mais si tu nous abandonnes, qu'est-ce qu'on va devenir ? Si je perds mon mari c'est de ma faute, mais notre fils ne peut pas ne pas avoir de papa. Si tu avais eu un accident de voiture, ou une maladie incurable, ou qu'on t'ait fusillé, que tu sois mort de mort subite, je pourrais encore le lui expliquer. Mais si tu te transformes en singe, que répondra ton fils à ceux qui l'interrogeront ? Que son père est devenu un singe ? San, mon petit San, je reconnais mes torts, mais quoi, qui ici-bas ne fait jamais de faute ? Qui n'a pas de défaut ? On dit bien « personne n'est parfait, l'or n'est jamais pur », même notre bon vieux président Mao l'a dit : ce n'est pas grave si on a des défauts ou si l'on commet des erreurs, du moment qu'on les corrige on est un bon camarade. San, mon petit San, si tu reviens, je te garantis que je changerai, que je corrigerai mes défauts, je t'aimerai et je te respecterai comme autrefois quand tu me poursuivais au bord de la rivière, je ferai ta lessive, je préparerai tes repas, je m'occuperai de notre fils, je m'occuperai de toutes les questions pratiques, je te soutiendrai de toutes mes forces, pour aider ta carrière, j'y consacrerai ma vie. Je me sacrifierai pour toi, je te servirai de marchepied pour que tu grimpes au sommet de l'Everest. Quand tu y seras, nous aurons un appartement de trois pièces, avec le téléphone, et même un chauffe-eau dans les toilettes, tu pourras prendre une douche chaude tous les jours. San, mon petit San, le bonheur nous attend, je t'en supplie, profite que notre fils n'est pas là pour te retransformer…

Elle eut beau plaider avec toute l'emphase dont elle était capable, le singe restait un singe. Mais les choses avaient néanmoins changé un peu : elle s'aperçut, tout excitée, que, lorsqu'elle avait mentionné leur fils, les yeux du singe s'étaient emplis de larmes. Cela signifiait que son humanité n'avait pas disparu. Son corps était celui d'un singe, mais son esprit était encore celui de Wang San, professeur d'université au département de lettres. Elle saisit l'occasion et, parlant de miel, continua de plaider. La Wang Xiaomei, cette épouse qui avait l'habitude d'argumenter avec ses poings, se montra capable d'un discours-fleuve qui la surprit elle-même. Elle essaya encore de s'approcher de lui, se disant qu'il suffirait qu'elle le prît dans ses bras, qu'elle lui coinçât sa tête de singe entre ses seins, pour que son ressentiment s'étiolât et que le singe redevînt Wang San. Elle persévéra :

– San, mon petit San, mon amour, tu sais bien que quand je te bats, quand je t'engueule, en fait c'est une marque d'amour. Je sais que j'ai parfois la main lourde, mais je ne fais pas exprès, tu sais que j'étais attaquante de l'équipe de volley et

qu’on m’appelait « la gifle de fer », tout à l’heure je voulais seulement te taper doucement l’épaule, et j’ai dû t’effaroucher, pardonne-moi. Tu es un homme, un vrai, il ne faut pas voir les choses comme une femme telle que moi, dorénavant je ne lèverai plus jamais le petit doigt sur toi. San, mon petit San, redeviens homme, transforme-toi, si tu as honte je tournerai la tête, je fermerai les yeux, d’accord ? Ou bien est-ce que tu préfères te retransformer dans mes bras ? Viens, mon petit San, viens, transforme-toi dans mes bras, je ferme les yeux…

Elle ouvrit ses bras et ferma les yeux, dans l’espoir que le singe viendrait se réfugier dans son giron. À ce moment-là, on frappa violemment à la porte.

Elle rouvrit les yeux, furieuse, et constata que le singe avait sauté du dessus du réfrigérateur et s’était accroché au double tuyau du chauffage, au-dessus de la fenêtre. Elle ouvrit la porte rageusement, et, bloquant l’entrée de son corps presque nu, se trouva nez à nez avec la bande de vieilles femmes aux pieds en « patate douce[1] », aux lèvres pincées et ridées, aux chignons grisonnants, un brassard rouge à la manche (point important, non seulement les pervers mais aussi les honnêtes gens les craignent pour peu qu’elles arborent un brassard rouge) et un gong, une canne blanche à la main, caquetant dans leurs patois, et qui représentaient la loi et la vertu.

– Qu’est-ce que vous voulez ? demanda la prof de gym, furibonde.

Sa nudité éblouit les bonnes femmes myopes qui mirent l’une après l’autre une main en visière pour regarder dans la pièce.

L’une d’elles dit, dans son patois de Jiaodong :

– Il y a un pervers qui est entré chez vous !

Une autre avec l’accent de Pékin ajouta :

– Maigre comme un singe, avec des lunettes.

Tout en parlant, elles tentaient d’entrer dans l’appartement. Exaspérée, la prof de gym écarta les bras et fit rempart de son corps.

– Qui vous a donné le droit de fouiller chez les gens ?

Celle qui parlait le patois de Jiaodong se frappa la poitrine, montra son brassard et dit, sûre de son bon droit :

– Le peuple !

La prof de gym, la colère brûlant dans sa poitrine, étendit la main, très poliment, et pinça le nez pointu de la bonne femme. Ce nez poisseux, qui semblait recouvert de chiures de mouche, lui donnait la nausée. Elle retira sa main, serra le poing, visa

la tête de la bonne femme et la frappa, comme autrefois quand elle smashait dans ses matches de volley. La vieille tomba dans le couloir, comme un sac sale rempli de sable, sans même crier, entraînant dans sa chute les casseroles d'aluminium posées sur le poêle du voisin d'en face, renversant la bouillie de riz, éclaboussant les autres vieilles et s'en couvrant elle-même ; la casserole roula sur sa poitrine avant de tomber sur le sol en béton. Les vieilles hurlèrent :

– Au secours ! Elle l'a tuée !

Elles s'enfuirent, heurtant bruyamment les objets divers qui jonchaient le couloir ; des deux côtés les locataires, protégeant leur porte avec des armes rudimentaires, regardèrent détaler les auxiliaires de la police. La prof de gym lorgna la vieille qui gémissait à terre, avec haine mais sans crainte, et lui dit méchamment :

– Si vous voulez rester couchée là, faut pas vous gêner.

Elle prit un thermos d'eau à côté de sa propre bonbonne de gaz, le déboucha, et fit couler un filet d'eau chaude sur les bras nus de la vieille. Celle-ci se releva avec un drôle de cri, appela ses congénères en fuite, et fila en claudiquant et en jurant :

– C… asse ! Tu ne perds rien pour attendre !

Son chignon gris défait, couverte de bouillie, elle faisait peine à voir.

La prof de gym referma la porte et tira le loquet. Elle s'y adossa, sa chair nue sensible aux pièces métalliques froides. Un courant d'air chaud venant de la rue secoua les poussiéreux rideaux verts de la fenêtre, à motif de cocotiers ; elle voyait à travers la moustiquaire délabrée la cime du peuplier blanc de la rue, elle entendait ses feuilles bruisser dans le vent, et la stridulation aride des cigales. Elle vit aussi le panneau publicitaire pour le jus de kiwi à moitié caché par la cime du peuplier, avec la tête géante du singe qui semblait presque vivant. Elle n'osa pas le regarder dans les yeux. Elle prit une serviette qui séchait sur le fil de fer derrière la porte, se frotta les yeux, puis ne put se retenir d'éclater bruyamment en sanglots.

– San, pleurnichait-elle, je t'ai vengé, j'ai reconnu mes fautes, si tu ne reviens pas, ça n'a pas de sens…

Elle leva les yeux et le vit accroupi sur le tuyau du chauffage, sa queue pendant ostensiblement dans le rayon de lumière de la fenêtre. Elle l'implorait, mais il lui montrait les dents. Elle sentit la colère monter en elle ; elle s'approcha de la fenêtre, et sauta très haut, comme pour un contre au volley, avec l'intention de lui attraper la queue, mais elle échoua : il l'avait vue venir, et ses mouvements étaient trop gauches et lents pour la vivacité du singe. Elle avait à peine effleuré le bout

duveteux de sa queue qu'il bondit facétieusement par-dessus sa tête jusque sur l'armoire. De sa queue, il balaya le dessus du meuble, projetant la poussière dans les yeux de la prof de gym.

– Tu peux te moquer de moi, dit-elle, mais peux-tu négliger ton fils ? Je vais aller le chercher, j'espère que tu feras bonne figure devant lui, à toi de décider si tu veux redevenir un homme !

Elle se rhabilla en vitesse et sortit, fermant la porte à clef de l'extérieur. Elle l'observa par la fente de la porte : il restait assis sur l'armoire, ses grands yeux noirs brillants tout ronds, apparemment plongé dans une profonde réflexion.

Elle alla chercher son fils, Wang San Junior, âgé de six ans, chez un oncle. Le garçon commencerait l'école à la rentrée. Comme il était allé ce jour-là au zoo avec le petit-fils de l'oncle, elle dut l'attendre un certain temps. Elle était nerveuse et ne tenait pas en place. Sa tante lui proposa de rentrer chez elle si elle avait quelque chose à faire, l'oncle ramènerait San Junior un peu plus tard. Elle refusa. Elle attendit leur retour jusqu'au crépuscule. Elle prit son fils par la main ; la lumière dorée du soleil couchant sur les arbres semblait à la fois chaude et maussade.

Ils firent trois stations de tram, et tournèrent dans la rue oblique dans laquelle Wang San s'était engouffré dans sa fuite cet après-midi-là. Elle croisa l'équipe de vieilles femmes à brassards et tambourins qui lançaient la campagne de dératisation. Elle pensa à celle à qui elle avait donné un coup de poing, et se dit que cette affaire risquait de lui créer des ennuis – qui ne seraient rien cependant à côté de ceux causés par la métamorphose de son mari. Elle demanda à son fils :

– San Junior, qu'est-ce que tu as vu au zoo ?

Il s'écria :

– J'ai vu des singes !

Elle eut un coup au cœur, et ressentit une amertume indescriptible dans son âme. Elle demanda, non sans arrière-pensée :

– Fiston, les singes, c'est bien ?

– Super, ils sont très rigolos ! répondit le gamin.

– San Junior, si ton père devenait un singe, tu aurais peur ?

Le petit s'écria, tout content :

– Super, que papa devienne un singe !

Elle le tira par la main sans plus rien dire, se dirigeant lentement vers la maison. Elle espérait que dans l'après-midi elle avait fait un rêve, que quand elle ouvrirait la

porte elle verrait son mari Wang San, maigre comme un singe, penché sur son écritoire en train de rédiger son dictionnaire de poésies. Elle était pressée de revenir chez elle tout en l'appréhendant. Elle voulait bien rentrer si son mari s'était retransformé en être humain, mais s'il était toujours un singe ?

Au pied du grand panneau publicitaire qui se dressait devant elle, elle s'arrêta soudain, interdite. Les yeux du macaque brillaient, ils semblaient animés, et elle eut l'intime conviction que la transformation de son mari avait quelque chose à voir avec cette publicité.

– Maman, tu as vu le singe ? demanda San Junior en le montrant du doigt.

Elle se sentit incapable de répondre. Elle tourna la tête et regarda la fenêtre décrépite de leur maison derrière la cime du peuplier blanc. Il faisait noir dans l'appartement, mais les feuilles du peuplier scintillaient, comme s'il avait été décoré de pièces d'or.

– Maman, rentrons, j'ai faim, dit San Junior.

Elle pensa qu'elle allait devoir affronter ce qui était arrivé. Elle se baissa et prit le gamin dans ses bras, se disant : pourvu que ce soit un cauchemar !

Ils montèrent l'escalier et prirent le couloir dans lequel était déjà allumée une lumière blafarde ; tout le monde était en train de cuisiner, une forte odeur de friture flottait dans l'air, les spatules métalliques résonnaient contre le fond des poêles. Ceux qui faisaient la cuisine étaient débraillés et négligés, l'odeur de gaz était presque irrespirable. Comme d'habitude elle ne salua personne et passa furtivement. Elle trouva le regard de ces gens oblique, comme s'ils savaient ce qui était arrivé chez elle.

Elle longea le couloir telle une condamnée, et lorsqu'elle fut devant sa porte et qu'elle sortit sa clef, elle pria ardemment le Ciel : Seigneur, faites que mon mari redevienne homme ! Elle introduisit la clef dans la serrure, tourna d'un coup sec et, à cet instant, apparurent devant ses yeux des étoiles vertes. L'appartement était noir comme un four. Elle poussa le petit à l'intérieur et referma vivement la porte. Elle tira la cordelette pour allumer la lampe, les yeux fermés, et la pièce fut éclairée. Naturellement, le singe était encore un singe, il était accroupi sur le réfrigérateur, en train de bâiller. Surpris par la lumière, il bondit sur l'armoire.

La prof de gym faiblit et s'assit mollement par terre. Mille sentiments se battaient en elle. Wang San Junior quant à lui s'exclama, tout content :

– Y a un singe ! Maman, y a un singe, maman, on a un singe !

Sur le haut de l'armoire, le singe se mit à japper. San Junior s'agrippa à la jambe

de sa mère. Il avait déjà vu un singe en cage, jamais dans sa maison, et il avait un peu peur.

La prof de gym le prit dans ses bras et, la gorge nouée, laissa ses larmes couler le long de ses joues. Elle s'adressa au singe :

– Wang San, sale bête ! Je te déteste !

– Maman, pourquoi tu grondes papa encore ? Où est papa ?

Elle dit entre ses dents :

– Ton père est… parti en mission.

Il battit des mains crânement :

– Super ! Papa est parti en mission et il m'a acheté un singe pour me tenir compagnie, c'est ça, maman ?

La prof de gym ne sut que répondre. Elle leva les yeux et regarda le singe, puis les baissa vers son fils, et marmonna doucement :

– Wang San, s'il te reste encore un peu d'humanité, trouve le moyen de revenir.

– Qu'est-ce que tu dis, maman ?

Elle lui tapota la tête, et dit sévèrement :

– Petit San, il ne faut dire à personne que nous avons un singe à la maison, compris ?

– Pourquoi ? demanda San Junior sans comprendre.

– Ton père a eu du mal à attraper ce singe dans la forêt, si quelqu'un le découvre, les gens du zoo viendront le chercher, et tu ne pourras plus jouer avec lui.

– Même à Li Dongdong je peux pas le dire ?

– À personne, c'est un secret entre toi et moi.

Elle le prit fermement par les épaules et insista :

– Tu as bien compris ?

Wang San Junior hocha la tête d'un air sérieux.

– Reste là, je vais faire la cuisine dehors.

– On donne rien à manger au singe ?

– S'il a faim qu'il mange ! dit-elle, résignée.

Elle prit en une seule fois tout ce dont elle avait besoin et referma la porte derrière elle. Elle se sentit observée par les voisins et se hâta de préparer le repas,

la tête basse. Par-dessus le bruit de ses casseroles, elle entendait son fils qui riait et criait joyeusement à l'intérieur.

Quand elle rapporta les plats dans l'appartement, son fils s'amusait avec le singe. Celui-ci bondissait du réfrigérateur à l'armoire, de l'armoire au lit, du lit à la fenêtre, grimpant et sautant… comme un singe. Le gamin le poursuivait. Le singe faisait exprès de l'exciter.

– Maman, il est très drôle ce petit singe ! s'écria Wang San Junior.

Elle eut de nouveau envie de pleurer. Elle posa les plats sur la petite table carrée et dit :

– Fils, à table.

Elle installa son fils et dit froidement au singe :

– Tu ne veux pas manger à la même table que ton fils ?

Surpris, le gamin s'exclama :

– Maman, tu parles au singe !

La prof de gym ne répondit pas. Comme d'habitude, elle disposa trois couverts. La place de son mari était là.

– Maman, c'est vrai que papa est parti en mission ?

– Oui, c'est vrai.

– Où il est allé ?

– Très loin, très très loin.

– Même si c'est très loin ça doit bien avoir un nom !

– Oui, ça doit bien avoir un nom. C'est le Mont des fleurs et des fruits[2], dit-elle ironiquement, à la Grotte de la cascade.

Wang San Junior battit des mains et dit, du ton gnangnan que les enfants de cette ville avaient l'habitude d'utiliser :

– Hé ! Ça c'est drôle, maman, on a envoyé papa chez Sun Wukong !

– Mange ! ordonna-t-elle en criant.

Elle prit son propre bol et se mit à enfourner le riz dans sa bouche, pleurant à chaudes larmes tout en mâchant.

Le singe sauta alors avec souplesse du rebord de la fenêtre et, se dressant sur ses pattes de derrière, marcha vers la table d'un pas maladroit. Il titubait, comme un enfant qui apprend à marcher.

Elle le dévisagea avec amertume, et il soutint son regard, droit dans les yeux. Elle y reconnut son mari. Elle continuait à imaginer qu'il allait redevenir homme d'un seul coup, aussi rapidement qu'il était devenu singe. Les occasions ne manquaient pas, peut-être qu'en s'asseyant à sa place à table il se métamorphoserait de nouveau, et elle lui désigna le petit tabouret de bois qu'il occupait habituellement. Encouragé, le singe s'approcha de la table et s'assit en faisant des manières. Elle sentit son odeur âcre d'animal. Elle vit quelques puces roses qui grimpaient sur son ventre, et fut prise d'une légère nausée. C'était bien un singe à cent pour cent, il ne restait aucune trace de son mari, et elle pensa que ce qui s'était passé dans la journée, y compris ce qui se passait à présent, faisait partie intégrante d'un cauchemar. Peut-être que son mari était bien parti en mission, que ce singe s'était échappé du zoo. Le macaque leva sa patte verte crochue et se gratta derrière l'oreille. San Junior lui tendit des baguettes, il les prit et les coinça sous son aisselle. San Junior lui donna la moitié d'un poisson salé en conserve et il fit tomber ses baguettes par terre en l'attrapant. Il fourra le poisson dans sa gueule et se mit à le manger en retroussant les babines et en clignant des yeux. Peut-être que ce poisson salé était trop salé. Peut-être qu'il y avait des arêtes. Il recracha le poisson à demi mâché et se gratta l'oreille et la joue en émettant un son curieux. Wang San Junior eut peur et se colla à la jambe de la prof de gym. Il dit plaintivement : « Maman ! » La volleyeuse le prit dans son giron et le rassura, fixant le singe d'un regard lourd de sens. Puis elle poussa un soupir et, avançant lentement les baguettes vers lui, lui piqua le ventre ; le singe poussa un cri et fit quelques bonds avant d'aller s'accrocher au tuyau du chauffage, auquel il resta suspendu comme un énorme fruit.

Après le repas, Wang San Junior tarabusta sa mère pour regarder à la télé l'émission du dimanche soir, *Le Monde animal*. La mort dans l'âme, elle alluma le poste, puis s'assit au bord du lit et regarda, hébétée, les visages maquillés de femmes qui se succédaient à l'écran, les écoutant faire l'article de cosmétiques tout en se mettant elles-mêmes en valeur. Son fils répétait presque simultanément les messages publicitaires ineptes : pourquoi la célèbre actrice Unetelle reste-t-elle fraîche comme une fleur ? Elle se sert du fond de teint à la perle. Les pilules pour l'estomac Sanjiu, efficacité exceptionnelle garantie. Vous souffrez d'une hypertrophie des glandes mammaires ? Prenez le médicament Truc. Les publicités s'enchaînaient, aussi longues que la muraille de Chine. On arriva enfin tout au bout – à la passe de Jiayuguan. L'écran devint flou un instant, puis l'on entendit la voix nasillarde de Zhao Zhongxiang, et, hasard ou préméditation, le sujet principal de l'émission du soir sur le monde animal était – il n'y avait pas de précédent – une espèce spécifique à la Chine : le singe du mont Huangshan. Ce singe paraissait plus

proche que ceux de la forêt tropicale amazonienne ou de l'île de Java, il avait un côté manifestement plus national, ce qui remplit d'effroi la prof de gym. Pouvait-il s'agir d'une simple coïncidence ? Elle ne put s'empêcher de regarder en douce le singe perché sur le tuyau de chauffage, et s'aperçut que, comme leur fils, il avait les yeux rivés sur l'écran. Les images du magnifique paysage si caractéristique du mont Huangshan et du fameux Pin d'accueil[3] défilaient à l'écran. Elle se rappela que son mari lui avait dit : « La forme du Pin d'accueil de Huangshan porte la marque de l'humiliation et de la souffrance, c'est un lion en colère, le poil hérissé, qui meurt d'envie de réduire les visiteurs en miettes, il n'accueille personne. » Elle se rappela aussi qu'il avait écrit un « poème » :

Je suis le Pin d'accueil, on m'a donné ce nom,
Sans se soucier de mon opinion
Je pousse au bord de la falaise,
Pieds dans la roche, non dans la glaise,
Des siècles de souffrance
M'ont donné cette apparence
Les hommes sont mon malheur,
Plus ils sont repus, pire est ma douleur
Je ne puis repousser leurs caresses, leurs injures,
Je ne vaux même pas la pire des roulures
Qui peut si elle le veut récuser le chaland
Je n'ai pas pouvoir équivalent
Elles n'ont à subir que les garçons
Et elles touchent une rétribution
Pour moi, c'est impossible
Les femmes aussi me ciblent
Beaux visages, visages hideux
Lettrés impudents, ou politiciens véreux
Se pressent et m'étreignent,
S'agglutinent comme des teignes
Gardent mon image par-devers eux
Et l'accrochent en toutes sortes de lieux
En souvenir d'une excursion.
Écorché par ces bataillons,
Mes veines sont apparentes.
Jour et nuit, tremblant au vent,

Je pleure sous la pluie,
Au tonnerre je rugis,
Humains, je vous maudis,
Surtout que nul n'en rie !
Puissé-je me rompre les os au fond du précipice
Oyez messieurs, le cri du vent dans les abysses
C'est l'spectre du Pin d'accueil
Qui clame son courroux

La prof de gym n'avait pas beaucoup de lettres, mais elle avait intuitivement trouvé ce poème pas mal, à l'époque ils venaient de se marier, la vie était encore douce, elle se rappelait encore son air inspiré lorsqu'il le lui avait déclamé. Elle l'avait poussé à le publier, pour gagner un peu d'argent et de renom. Wang San avait déclaré d'un ton sévère : « Non, non, ce poème est trop tranchant, si je le publie, cela ébranlera tout le monde, voire le Parti et même les dirigeants de l'État. » Il avait dit qu'il voulait le « cacher dans un tiroir pour les générations à venir ». Cela faisait presque dix ans. En y pensant, elle ne put s'empêcher d'aller regarder dans le tiroir. Les vers du poème résonnaient dans sa tête, elle l'avait gardé en mémoire. Elle l'avait appris par cœur à sa demande, comme la jeune épouse de Boukharine avait appris par cœur le testament de son mari emprisonné. Cela faisait dix ans et elle ne l'avait pas oublié, ce qui prouvait qu'elle avait encore bonne mémoire. Si elle n'était pas devenue sportive peut-être aurait-elle été écrivain ou poétesse. Pendant qu'elle laissait courir ses pensées, les bandes de singes du mont Huangshan bondissaient dans la forêt, les caméras montraient de temps en temps des gros plans sur chaque animal, babines retroussées, criant face au public. Zhao Zhongxiang expliquait qu'il s'agissait d'une société patriarcale avec une stricte hiérarchie interne, avec un chef et des rivaux, et donc des guerres et des paix politiques. Le fait de les présenter de manière personnifiée rendait l'émission intéressante, lui apportait un côté humoristique. Zhao Zhongxiang précisa que les zoologistes avaient attribué un nom à chacun de ces singes. Il y avait par exemple « Oreille cassée », « Doigt manquant » ou « Face bleue », tous noms qui étaient attribués en fonction de caractéristiques physiologiques, ce qui n'était pas très original ; le nom le plus intéressant était celui donné au vieux singe qui avait été le chef et avait perdu sa place, qui se tenait souvent tout seul au bord du précipice, songeur, un peu comme un politicien réfléchissant à sa stratégie. Peut-être que le nom de « politicien » semblait exagéré, expliqua Zhao Zhongxiang, c'est pourquoi les zoologistes avaient choisi « le Penseur ». Le Penseur se tenait accroupi sur une

fourche dans un arbre et regardait les autres singes jouer à courir les uns après les autres, à se balancer, à se peigner ou s'épouiller. La caméra se focalisa sur le nouveau chef, que deux guenons – auparavant au service du Penseur – s'affairaient à épouiller. Cette scène devait transpercer le cœur du Penseur, non ? Son regard triste et blessé le laissait voir. La scène suivante montra des singes en train de s'accoupler, et, bien que ce fût fugace, Wang San Junior cria, tout excité :

– Maman, regarde !

– Regarde quoi ? rétorqua-t-elle.

– Rien, répondit-il, intimidé.

– Pourquoi tu cries alors ?

Wang San Junior dit soudain :

– Maman, tous les singes à la télé ont un nom, il faut en donner un au nôtre.

Elle pensa à un nom tout prêt, Wang San, parce qu'il en était la transformation, ou Professeur d'université : c'était le métier de Wang San.

Elle voulut lui jouer un mauvais tour, et dit :

– Si on l'appelait Wang San, qu'est-ce que tu en dis ?

Il s'y opposa vigoureusement :

– Maman ! Tu es trop méchante ! Wang San c'est papa, le singe ne peut pas s'appeler Wang San.

– Alors appelons-le Professeur ! dit-elle posément, son envie de jouer un mauvais tour s'étant estompée.

– Ça va pas non plus ! dit le gamin, le Professeur c'est papa !

– Maman n'a pas assez de culture, dit-elle, choisis-en un, toi.

Wang San Junior secoua sa petite tête ronde de singe, se mordit la lèvre avec l'air de se creuser la cervelle. Zhao Zhongxiang était en train d'expliquer les sentiments qu'exprimaient les attitudes et gestes des singes : retrousser les babines exprimait la joie, se frapper le ventre signifiait la colère, etc., et la prof de gym se dit que c'était une leçon utile, vu les circonstances elle avait intérêt à se familiariser avec tout ce qui concernait ce type d'animaux pour s'adapter à la nouvelle situation familiale. Wang San Junior s'écria :

– Maman, si on l'appelait Liu Huifang ?

La prof de gym avait déjà vu quelques épisodes du feuilleton populaire *L'Espérance*, et savait que Liu Huifang était l'actrice qui jouait le premier rôle,

concentrant sur son personnage toutes les qualités de la femme asiatique, mais elle la détestait du fond du cœur. Peut-être que, parce qu'elle-même manquait de gentillesse[4], elle abhorrait particulièrement les gens gentils. Elle dit méchamment :

– Non ! Ça ne va pas !

L'enthousiasme du jeune Wang en avait pris un coup, et il marmonna :

– Si on l'appelle pas Liu Huifang, comment on va l'appeler alors ?

– Liu Huifang est une femme, et ce singe est un mâle !

Elle avait crié comme pour prouver que son refus était parfaitement justifié, bien qu'elle sût qu'il ne s'expliquait pas par la différence de sexe entre Liu Huifang et le singe.

À nouveau motivé, le gamin dit :

– Ça y est, maman, on va l'appeler Song Dacheng[5] !

Elle secoua la tête.

– Ça ne va pas non plus, Song Dacheng est trop gros.

Déçu, Wang Junior dit :

– Alors on n'a qu'à l'appeler Wang Husheng[6]. Mais je ne l'aime pas.

Elle lui tapota doucement la tête :

– Wang Husheng c'est bien, appelons-le comme ça.

Gêné, il se tortilla sur sa chaise.

– Bon, d'accord, appelons-le Wang Husheng !

Et il ajouta vivement :

– Maman, tu es comme Xu Yuejuan[7].

Elle poussa un soupir résigné.

Sur l'écran les singes, accrochés aux branches des arbres, disparaissaient peu à peu, et le programme *Le Monde animal* se termina.

Elle éteignit la télé, et dit à son fils de se coucher. Il implora :

– Maman, laisse-moi jouer un peu avec Wang Husheng avant de me coucher, d'accord ?

Elle leva les yeux et regarda le singe qui retroussait les babines, ce qui devait, à en croire Zhao Zhongxiang, signifier qu'il était content. De quoi es-tu content ? Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? songea-t-elle, envahie par le désespoir. Elle

entendit son fils appeler :

– Wang Husheng, descends, viens jouer avec moi.

« Wang Husheng » sauta en effet sur le lit. Le gamin fonça sur lui en riant. Le singe et le fils se mirent à rouler ensemble, non sans faire grand bruit dans cette petite pièce. Elle les regardait, plongée dans la plus grande perplexité.

De toute la nuit, Wang Xiaomei n'osa pas fermer l'œil. Le sentiment qui l'empêchait de dormir n'était ni la terreur ni la colère, mais une sorte d'angoisse. Assise elle n'était pas bien, couchée non plus, ça n'allait à peu près que si elle marchait. L'enfant dormait dans son petit lit avec un doux sourire satisfait aux lèvres. Ce petit lit était déjà trop court, et elle avait prévu d'en acheter un autre quand son mari serait payé pour ses travaux de plume. Ses papiers et son stylo s'étalaient en désordre sur le petit bureau, et son mari devenu singe était perché sur le tuyau de chauffage, harassé de sommeil. Il était à craindre que les articles de ce dictionnaire de poésies ne fussent jamais achevés, songea-t-elle tristement. Elle ne cessait d'arpenter la pièce d'un pas lourd, comme si elle avait du plomb dans les jambes. Vers une heure du matin, elle s'assit sur son lit, se déshabilla, puis se coucha, la plus grande confusion régnant dans sa tête à force d'avoir tourné et retourné dans son crâne pendant quelque dix heures les événements du jour. Couchée sur le dos, elle voulut tirer le cordon de la lampe pour l'éteindre, mais elle aperçut le singe au poil verdoyant, et décida de laisser la lumière allumée. Puis elle pensa qu'il valait mieux éteindre, peut-être que dans le noir le singe redeviendrait son mari. Elle dit d'une voix blanche :

– Wang San, c'est ta dernière chance !

Sur quoi, elle tira le cordon.

Dans la chambre plongée dans le noir, pensant à cette chose au poil doux perchée sur le tuyau du chauffage, elle eut un peu peur et dut se contrôler pour ne pas rallumer. L'éclairage de la rue donnait une lumière blafarde dans l'appartement, tout était indistinct, et elle en profita pour regarder le singe en douce. Il était immobile sur son tuyau, un reflet bleuâtre dans les yeux. Dans la seconde moitié de la nuit, la chaleur étouffante de la ville diminua, et un courant d'air frais entra par la fenêtre et rafraîchit la pièce, caressant agréablement son corps nu. Elle pouvait voir par la fenêtre les feuilles du peuplier blanc éclairées par les lampadaires. Mais le panneau publicitaire, qui était hors de son champ de vision, entra soudain dans ses pensées. Il lui vint à l'esprit que la métamorphose de Wang San était le chef-d'œuvre de ce singe, et que son mari transformé était obligé de subir sa domination. Ce qui lui faisait peur, c'était que derrière son homme se tenait ce singe dont elle

ignorait ce qu'il tramait. Si son mari s'était métamorphosé tout seul, même en crocodile, elle n'aurait pas eu peur, parce que sa transformation n'aurait touché que sa forme extérieure et non son âme. Elle voulut sur-le-champ se lever et allumer, mais quelque chose de velu pesait maintenant sur sa poitrine. Elle avait les idées exceptionnellement claires, mais était incapable de bouger. Elle essaya de se débattre de toutes ses forces, en vain. Elle était certaine que ce n'était pas son singe de mari mais le grand macaque du panneau publicitaire. Elle vit son mari de singe sauter du tuyau par terre. Son corps avait tracé un joli arc de cercle vert dans l'air. Il avait touché le sol quasiment sans un bruit. Elle lutta à nouveau de toutes ses forces, haletant et ahanant, la voix rauque. Le garçonnet ronflait régulièrement dans son petit lit. Une vieille histoire lui revint à l'esprit : elle avait entendu dire qu'il existait une sorte de singe malin qui avait la particularité d'aspirer le cerveau des bébés. Est-ce que Wang San allait aspirer le cerveau de Wang San Junior ? Serait-il devenu inhumain à ce point ? Un père métamorphosé en singe conserve-t-il encore un peu d'humanité ? Son inquiétude devint plus vive. Elle se dit qu'elle avait commis une grave faute en éteignant la lumière et en se couchant. Les feuilles de l'arbre au-dehors se mirent à bruisser, et à leur son se mêla un ricanement à vous dresser les cheveux sur la tête. Elle regarda avec angoisse le singe s'affairer dans la pièce, se dressant parfois sur ses pattes de derrière, parfois à quatre pattes. Il sautait de l'armoire au réfrigérateur, du réfrigérateur au bureau…, il utilisait l'espace au maximum. Il toucha le lit du petit, allant même jusqu'à caresser son visage de sa patte crochue. La prof de gym, pressentant un drame, faillit s'évanouir. Mais aucun drame n'arriva, le singe ne semblait pas nourrir de mauvaises intentions. Il alla en se déhanchant jusqu'au réfrigérateur et, de façon surprenante, ouvrit la porte avec ses deux pattes de devant ; la lumière éclaira son visage, lui donnant l'air exceptionnellement vivant. Il piqua du doigt un morceau de lard tout froid, tout dur. Les odeurs du frigo envahirent la pièce. Il tira le tiroir du bas et y prit une pomme fripée qu'il se mit à manger avec tant de délectation que la prof de gym perdit l'espoir qu'il redevienne jamais Wang San. Il n'y avait déjà plus de différence entre lui et un singe du zoo. Elle se dit qu'il faudrait qu'elle lui achète des fruits.

Puis il sauta sur le rebord de la fenêtre et pissa un coup d'une odeur extrêmement forte, heureusement à travers la moustiquaire, arrosant la cime du peuplier blanc. Cela fit penser la prof de gym à la question de ses excrétions, il n'était pas possible de le laisser aller aux toilettes sur le palier, ni de creuser des feuillées dans la pièce, il faudrait qu'elle prévoie une vieille bassine avec du sable et qu'elle lui apprenne à faire dedans, comme elle avait vu faire chez des amis qui avaient un chat. Le singe était un primate, cousin de l'homme, songea-t-elle, il ne

devrait pas être plus difficile à dresser qu'un chat.

Un peu plus tard, elle le vit se rapprocher du lit et se mettre devant elle. Elle sentit sa patte froide la caresser très tendrement, et eut la chair de poule. Elle sentait son odeur. Elle ne savait pas ce qu'il allait faire. Elle se dit, morte de frayeur, qu'elle était en période d'ovulation, et s'imagina déjà donnant naissance à un petit singe tout velu. Elle poussa un cri perçant qui la tira de son cauchemar agité. Elle était clouée sur son lit, couverte de sueur froide, son cri résonnait encore dans la pièce.

Elle alluma la lampe. Le singe bondit sur l'armoire, à la vitesse de l'éclair. Elle resta assise dans son lit jusqu'à l'aube.

Le lendemain matin, elle emmena son fils au jardin d'enfants.

Déjà attaché au singe, le gamin pleura dix bonnes minutes. Puis elle alla à la cabine publique et appela son unité de travail et l'université de son mari et inventa un gros mensonge selon lequel son fils et son mari avaient tous deux une forte fièvre.

En sortant de la cabine, elle eut l'impression d'avoir elle-même de la fièvre. C'était l'heure de pointe, la circulation était dense, un véhicule municipal arrosait la rue oblique, de façon fort inopportune, dérangeant les passants qui vociféraient. La lumière du soleil sur le jet d'eau du véhicule projetait des rayons aux couleurs chatoyantes. Un jeune homme qui avait eu le pantalon mouillé gueulait putain, ils sont tous malades. Elle fut prise de vertige, sa vue se brouilla, la force quitta son corps, elle perdait la tête. Elle erra dans la rue à l'aveuglette, jusqu'à neuf heures passées. Puis elle recouvra ses sens, et se dit que de toute façon il fallait bien continuer à vivre et, comme elle avait une violente migraine, elle décida d'aller voir le docteur. L'hôpital avec lequel son école était conventionnée n'était pas loin, mais, arrivée devant, elle sauta sur un coup de tête dans un bus et descendit une dizaine d'arrêts plus loin devant un autre grand hôpital.

Elle remplit le formulaire pour une consultation de maladie interne, acheta un dossier médical, se rendit au service concerné et s'assit sur le banc dans le couloir en attendant son tour. Au bout d'un certain temps on l'appela, et un docteur entre deux âges portant des lunettes l'invita à s'asseoir, ce qu'elle fit. Le docteur lui demanda ce qu'elle avait, mais elle resta bouche bée, incapable de parler. Il la regarda d'un air suspicieux, et elle eut l'impression qu'il voyait le fond de son âme. Il lui posa encore une question qu'elle n'entendit pas bien, mais elle répondit :

– Docteur, qu'est-ce qu'on peut y faire ?

– Faire à quoi ? demanda-t-il.

– Au sujet de mon mari, dit-elle.

Le docteur regarda son dossier médical, son récépissé d’inscription, la dévisagea et demanda :

– Qu’est-ce qu’il a, votre mari ?

– Vous ne le savez pas ? dit-elle, et le docteur demanda en rougissant :

– Qu’est-ce que vous voulez que je sache ?

– Vous savez bien que mon mari s’est transformé en singe, est-ce que vous pouvez trouver un moyen de le faire revenir à sa forme d’avant ?

Le docteur sursauta et dit :

– Vous vous êtes trompée de service, retournez au guichet et prenez un ticket pour une consultation de psychiatrie !

Mécontente de cette réaction, elle rétorqua :

– Mon mari s’est vraiment transformé en singe, je ne mens pas !

Le docteur dit :

– Allez allez allez, allez prendre un autre ticket, soignez-vous d’abord et vous verrez après pour votre mari.

– Mon mari est plus important que moi, il est professeur d’université, il écrit et il donne des cours, il faut que vous trouviez le moyen de le faire revenir.

Le docteur se leva et sortit, et revint peu après avec plusieurs femmes en blouse blanche, qui avaient toutes l’air costaud, comme des sportives reconverties. L’une d’elles lui demanda brutalement :

– Où travaillez-vous ?

– Qu’est-ce que ça peut vous faire ? rétorqua-t-elle, fâchée.

Elles se rapprochèrent d’elle, menaçantes :

– Allez-vous-en, ne semez pas le trouble ici, sinon on va vous faire des chocs électriques.

– De quel droit ?

– Vous êtes folle ! répondit l’une d’entre elles.

– C’est vous qui êtes folle, mon mari s’est transformé en singe pour de vrai, et non seulement vous n’essayez pas de le soigner mais vous me diffamez. Où est votre éthique médicale ?

Une des femmes dit :

– Vous n’avez qu’à envoyer votre mari au zoo, pas la peine de le soigner !

Elle voulut se ruer sur cette femme si impertinente pour la frapper, mais les autres lui bloquèrent les bras, elles étaient vraiment baraquées et elles la traînèrent de force hors du service de médecine interne. Elle se débattait et les injuriait. Elles la tirèrent jusqu’au premier étage et lui donnèrent vraiment quelques chocs au gourdin électrique, sur quoi elle perdit aussitôt connaissance. Peu après elle revint à elle, et une infirmière brandit le gourdin en disant :

– Vous allez partir oui ou non, sinon je vous donne une autre décharge électrique.

Elle fulminait mais ce gourdin était terrible. Impuissante, elle réprima sa colère, proféra quelques jurons bien sentis et quitta en trombe l’hôpital.

Elle erra longtemps dans les rues, puis elle prit un bus, se rappelant vaguement qu’elle devait chercher un hôpital psychiatrique, et descendit par une étrange coïncidence devant le musée d’Histoire naturelle. Elle acheta un ticket et entra. Elle connaissait bien l’endroit, elle y venait presque deux fois par mois. Si elle y venait si fréquemment ce n’était pas parce que ça l’intéressait, mais parce que ça passionnait son fils, qui ne voulait jamais en repartir. Les dinosaures, les pithécanthropes, il les regardait en marmonnant leurs noms comme un vieil érudit. Elle avait fait part de ce phénomène à Wang San, qui avait dit que c’était très bien. Cette fois-ci, elle trouva l’exposition impressionnante. Les choses qui lui avaient échappé par le passé lui apparaissaient aujourd’hui de façon saisissante, cette exposition prouvait avec éloquence une théorie plus que familière : l’homme descendait du singe ! C’était étalé devant ses yeux, évident comme une fresque aux neuf dragons, brillante et sinistre. Chaque idéogramme était un dragon fou montrant griffes et dents. Devant ces images et ces maquettes, elle prit conscience qu’elle n’était pas venue là par pure coïncidence, même si elle avait un peu tourné en rond avant d’y arriver. Cela tenait seulement à la métamorphose de son mari. Elle était venue chercher des exemples. Puisque les singes avaient pu devenir hommes (même si cela avait été très lent), la transformation d’un homme en singe n’était pas totalement absurde. Et même si c’était absurde, ce n’était pas infondé. Elle se souvint que lorsqu’elle fréquentait Wang San, l’étudiant en lettres qu’il était lui avait expliqué avec beaucoup de patience la littérature, l’ancienne et la moderne, la chinoise et l’étrangère. Maintenant elle se rappelait que dans toutes ces littératures il y avait des histoires de métamorphose entre hommes et animaux, par exemple des renardes se transformant en femmes, des hommes se transformant en

scarabées, etc. Sur le moment c'était entré par une oreille et sorti par l'autre, et pourtant aujourd'hui elle en gardait une impression vivace. Elle se dit à nouveau qu'elle avait une excellente mémoire. Elle était devant une grande vitrine dans laquelle étaient exposés des embryons humains aux différentes étapes de leur croissance, et elle se rendit soudain compte que les brefs neuf mois des hommes dans le ventre de leur mère étaient un résumé de leur évolution de l'état animal à l'état humain. Dans la phase initiale, l'embryon de l'homme et celui du singe ne présentaient quasiment pas de différences, ce qui montrait bien que dans chaque homme demeurait un facteur de transformation en singe, et qu'il suffisait d'une occasion idoine pour que cela arrivât à n'importe qui. Tout le monde avait la possibilité de devenir singe. Mais elle se demanda : n'est-ce pas une régression ? Puis elle se rappela que, dans les cours de marxisme à l'école, le professeur avait expliqué que toutes les transformations des êtres étaient cycliques. Le singe devenait homme, qui redevenait singe, qui redevenait homme. C'était un cycle éternel, sans fin. Ces cycles, avait-il précisé, n'étaient pas une simple reproduction, mais chaque fois il y avait un progrès par rapport à la phase précédente. En songeant cela, une brise légère sembla chasser l'humeur noire de son cœur, et elle commença à y voir plus clair. La vie était finalement splendide comme les nuages dans le ciel, et compliquée comme les désordres de la terre : quelques instants plus tôt les choses lui avaient paru sans issue, à présent un grand espoir renaissait. Elle pensa que, selon la théorie de son instructeur politique, la métamorphose de son mari n'était qu'une négation de Wang San et que peu après ce serait au tour de Wang San de nier le singe. Sauf que le Wang San qui aurait nié le singe ne serait plus le même, mais un Wang San à un stade d'évolution supérieur. Elle n'aimait pas le côté médiocre de Wang San, mais maintenant ce n'était plus pareil, le Wang San qui aurait achevé la négation de la négation lors de son processus évolutif allait continuer une carrière brillante grâce à des moyens intellectuels exceptionnels. Cet espoir pour des lendemains qui chantent redonna le moral à Wang Xiaomei. Elle quitta le musée d'Histoire naturelle d'un pas léger. Dans le bus, elle se retourna pour jeter un regard plein de gratitude à ce bâtiment quelque peu décrépit.

Elle acheta un sac de fruits au vendeur sur le trottoir en arrivant chez elle. Il y avait des poires du Hebei, des pommes, des bananes. Elle pensa acheter des kiwis. Elle en trouva, mais ces fruits duveteux qui ressemblaient à des testicules de chien étaient très chers, et elle hésita longuement avant de se décider à en acheter quatre, en grinçant des dents.

Le samedi arriva et elle devait aller chercher Wang San Junior au jardin d'enfants, où il était en pension complète.

Pour la prof de gym, ces six jours avaient été aussi longs que six ans. Des jours d'espoir et d'angoisse, de peur et de colère : l'espoir que le singe se métamorphoserait en Wang San le plus vite possible, l'angoisse de le voir ressembler de plus en plus à un singe, la peur qu'il ne profitât de son sommeil pour lui faire je ne sais quoi, et aussi que la nouvelle que son mari était devenu singe ne se répandît, la colère de le voir bondir et grimper dans tous les sens sans cesse dans cette pièce qui était déjà petite, sans compter qu'il faisait ses besoins partout. Elle n'avait pas eu un instant de répit.

Elle n'était pas allée travailler de la semaine. Le Centre sportif était une unité à la discipline plutôt lâche, et on ne lui avait pas posé trop de questions. Mais l'université de son mari était un établissement coté, et dès le mercredi on lui avait téléphoné pour demander où était le professeur Wang San. Comme le téléphone commun était dans le couloir, c'est un retraité du zoo municipal, qui avait nourri les hippopotames et les phoques, qui était venu frapper à sa porte. Elle lui avait ouvert et avait vu le vieux bonhomme aux yeux enfoncés se tordre le cou pour balayer la pièce d'un regard suspicieux, ce qui l'avait vivement inquiétée. Elle l'avait également vu renifler, comme s'il avait perçu une odeur particulière. Elle s'était dit qu'il avait dû sentir le singe. Au téléphone, elle avait menti aux gens de l'université et expliqué que Wang San vomissait, avait la diarrhée et qu'il était cloué au lit.

L'après-midi elle ferma la porte à clef et descendit pour aller chercher Wang San Junior à la crèche. À mi-chemin elle songea soudain qu'elle n'avait pas entendu claquer la serrure. Si elle n'avait pas fermé sa porte à clef – elle n'avait sûrement pas fermé à clef –, une catastrophe irréparable se produirait, qu'elle vit défiler devant ses yeux : le singe sortirait dans le couloir et sauterait partout et les voisins se précipiteraient pour le voir. Elle retourna donc chez elle en vitesse. Sur le palier, elle faillit heurter de plein fouet le retraité du zoo, qui lui jeta un regard sombre avec des yeux d'hippopotame. Elle passa sans s'excuser devant ce type qu'elle commençait à craindre et à détester, elle traversa à grands pas le couloir noir comme un four jusque chez elle. Elle poussa la porte, mais celle-ci était bien fermée à clef. Elle se rendit compte qu'elle était anormalement nerveuse. Elle sortit la clef de sa poche et ouvrit : le singe était accroupi sur l'oreiller, en train de consulter un dictionnaire aussi gros qu'une brique. Dès qu'il la vit entrer il jeta le dictionnaire, poussa un cri et, suivant un chemin maintenant habituel, bondit du lit sur le réfrigérateur puis sur l'armoire puis sur le tuyau de chauffage. Perché là-haut, il la contempla d'un œil triste. Elle regarda le dictionnaire qu'il avait laissé tomber sur le lit, puis le singe perché sur son tuyau, et une bouffée de chaleur envahit sa

poitrine : c'était la première fois depuis qu'il était devenu singe que Wang San touchait un livre ! Le singe, qui était au départ un obstacle entre Wang San et la civilisation, était devenu, maintenant qu'il avait pris un livre, un intermédiaire en direction de celle-ci. Et de même que tous les intermédiaires entre les deux extrémités d'une affaire étaient appelés à se dissiper, le singe était voué à disparaître. On pouvait même dire que le processus avait commencé. Elle sentit ses yeux picoter et se mit à pleurer à chaudes larmes. L'émotion faisait trembler sa voix :

– San, mon petit San, mon grand, n'aie pas peur, tu ne peux pas savoir combien je suis contente de t'avoir vu en train de lire, lis, va, lis tout ton soûl, mets-toi à ton bureau et écris…

Elle alluma la lampe à son intention, et ferma la porte à clef. Elle vérifia qu'elle avait bien fermé et marcha, pleine d'espoir, jusqu'au jardin d'enfants.

Le petit avait maigri, au point d'avoir l'air simiesque. Elle lui demanda :

– Fils, qu'est-ce qui ne va pas ?

Wang San Junior répondit :

– Maman, le singe m'a trop manqué.

Elle fut à nouveau contrariée, mais elle se força à sourire et dit :

– Il est à la maison, tu vas le voir tout à l'heure.

Elle le prit par la main mais la responsable de la grande classe du jardin d'enfants, la grosse Mlle Fan, les arrêta. Mlle Fan avait de bonnes relations avec la prof de gym, et d'ailleurs c'était par son intermédiaire qu'elle avait obtenu la pension complète pour son fils.

– Madame Wang, vous avez un singe à la maison ? demanda Mlle Fan.

Surprise, Wang Xiaomei répondit vivement :

– Non non non, chez nous ce n'est pas un zoo, que ferions-nous d'un singe ?

– C'est vrai, chez vous ce n'est pas un zoo, que feriez-vous d'un singe ? reprit Mlle Fan, d'une façon que la prof de gym trouva insidieuse, mais votre fils n'a rien mangé de la semaine, et il a mal dormi aussi, il n'arrêtait pas de demander à rentrer chez lui voir son singe.

Mlle Fan lança à la prof de gym un regard appuyé et celle-ci s'empressa d'expliquer :

– Son père lui a offert un singe, un jouet.

– Ah bon, je me disais aussi…

Wang Xiaomei prit son fils dans ses bras et partit. Elle était très en colère de ce que le petit ait dévoilé leur secret. Arrivés dans un coin tranquille, elle le prit sévèrement à partie :

– San Junior, pourquoi tu ne m'as pas écoutée et tu as dévoilé notre secret de famille ?

Son fils se mit à pleurer et dit :

– C'est ma faute, maman, c'est ma faute, frappe-moi.

Émue par la mine pitoyable du gamin, sa mère soupira :

– De toute façon le secret est dévoilé, à quoi bon te frapper ?

Dès qu'il entra dans l'appartement, le gamin poussa un cri de joie, le singe un cri tout court, et les deux se mirent à jouer ensemble. La prof de gym constata avec désespoir que le grand dictionnaire avait été réduit à l'état de confettis par le singe : le sol, le lit en étaient jonchés.

Le lendemain matin, Wang Xiaomei était assise au bord du lit et regardait, hébétée, le singe et son fils s'amuser, lorsqu'on frappa à la porte. Elle reprit ses sens et demanda :

– Qui est là ?

Une voix familière d'homme répondit :

– Belle-sœur, c'est moi.

– Qui, moi ? demanda-t-elle.

– Moi, c'est moi, Xu, le collègue de Wang San.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle, fort grossièrement.

L'homme derrière la porte sembla interloqué. Puis il dit :

– Il paraît que Wang San est malade, je suis venu lui rendre visite.

– Il n'est pas à la maison.

– Belle-sœur, j'ai apporté le salaire du professeur Wang, et du courrier pour lui aussi. Et puis les dirigeants du département de lettres m'ont demandé de discuter avec lui de quelque chose.

La prof de gym connaissait Petit Xu, c'était un ami de Wang San. Même si Wang San n'était pas à la maison, elle n'avait pas de raison de le laisser dehors. Elle regarda son fils avec inquiétude et constata que le singe écoutait à la porte. Son

regard était caractéristique de celui de Wang San. Elle balaya la pièce des yeux et s'arrêta naturellement sur l'armoire. Elle dit :

– Attendez un instant.

Elle souffla des instructions à l'oreille de son fils, puis ouvrit la porte de l'armoire, attrapa le singe par la peau du cou et le poussa à l'intérieur. C'était la première fois qu'elle touchait son pelage. Le singe fit une grimace et couina. Sans y prêter plus attention, elle referma la porte de l'armoire en vitesse, à clef. Elle rangea rapidement la pièce, puis répéta ses instructions à son fils, et enfin ouvrit la porte.

Petit Xu, élégamment vêtu, fronça le nez en entrant, et elle sut qu'il avait senti l'odeur du singe. Elle dit froidement :

– Excusez-moi, mon fils est à la maison, c'est le désordre.

– Ce n'est pas grave, chez moi c'est pire.

– Asseyez-vous, dit-elle toujours aussi froidement.

Il prit place sur la chaise habituelle de Wang San, balayant la pièce d'un regard soupçonneux.

– Wang San est sorti, il ne reviendra pas avant la soirée, dit la prof de gym.

– Ça ne fait rien, je m'en vais tout de suite.

Il ajouta :

– C'est San Junior ? En six mois, qu'est-ce qu'il a grandi !

Il lui fit un signe de la main et lui dit :

– San Junior, tu te rappelles qui je suis ?

Wang San Junior le fixa, l'air renfrogné.

Wang Xiaomei intervint :

– Ce gamin, plus il grandit plus il est mal élevé ! C'est tonton Xu, dis-lui bonjour !

Mais le gamin avait déjà tourné son regard vers l'armoire. Sa mère le tira par le bras et répéta :

– Je t'ai demandé de dire bonjour à tonton Xu.

Petit Xu fit un geste de la main et dit :

– Ce n'est pas la peine, les petits garçons n'aiment pas parler.

– Il est comme son père, même avec trois coups de pied au derrière on n'en tire pas un pet !

Petit Xu s'esclaffa poliment puis il dit :

– Il paraît que Wang San est très malade ?

– Rien de bien grave, répondit-elle.

Petit Xu sortit une enveloppe de son cartable :

– C'est le salaire de Wang San, vérifiez qu'il y a le compte.

– Pas la peine, il ne peut pas y avoir d'erreur.

– Il vaut mieux vérifier, insista-t-il.

À ce moment-là un grand bruit se produisit dans l'armoire, vers laquelle Petit Xu tourna son regard.

La prof de gym, blême, se planta devant la porte et jura :

– Saleté de rat, tu vas voir quand l'invité sera parti !

– Voilà un rat bien endiablé, ce me semble, dit Petit Xu.

– Ben oui, sinon pourquoi le gouvernement aurait-il lancé une campagne de dératisation ?

Petit Xu replongea la main dans son cartable et en sortit quelques lettres :

– Voilà le courrier de Wang San, merci de le lui transmettre.

– Merci beaucoup.

Il y eut de nouveau du raffut dans l'armoire. Petit Xu répéta :

– Ce rat est vraiment endiablé !

La prof de gym rougit :

– Oui, il est vraiment endiablé.

– Belle-sœur, ajouta Petit Xu, dites à Wang San que quoi qu'il arrive il passe la semaine prochaine à l'université, c'est pour son évaluation, il ne faut pas la manquer.

– D'accord, je le lui dirai à son retour.

Petit Xu se leva et dit :

– San Junior, viens t'amuser avec moi, d'accord ?

San Junior ouvrit la bouche mais ne proféra aucun son.

– Bon, eh bien, j'y vais, belle-sœur, dit Petit Xu.

– Merci beaucoup, cher Xu, d'être venu de si loin, mille mercis.

– Il n'y a pas de quoi, pas de quoi.

Elle le raccompagna à la porte, et il joignit les deux mains devant sa poitrine :

– Inutile de me raccompagner !

– Bon retour !

Wang Xiaomei referma la porte, et lâcha un énorme soupir. Wang San Junior s'empressa d'aller libérer le singe. Celui-ci sortit de l'armoire et se mit à en extraire un à un les habits, comme s'il voulait donner vent à sa rage d'avoir été enfermé là-dedans.

La prof de gym sentit qu'elle était au bord de la folie. Elle avait à présent un dégoût physique pour la queue relevée du singe et son petit cul rose. Elle jura :

– Sale bête de Wang San, j'ai fait tout ce que je pouvais pour toi !

Le singe ne lui prêta pas attention, il vidait l'armoire avec application. Wang Xiaomei se baissa, ramassa un jouet en forme de tank et le lui jeta à la tête. Son bras de volleyeuse entraînée était précis et puissant, et le tank atteignit le singe en plein occiput. Il poussa un cri et sauta à un mètre de hauteur, puis s'effondra mollement sur le sol.

Wang San Junior éclata en sanglots. Il s'approcha du singe et, avec les gros mots appris au jardin d'enfants, couvrit sa mère d'injures. Celle-ci se laissa glisser le long de la porte et s'assit par terre. Elle était muette, totalement hébétée.

Wang Xiaomei porta l'enfant, abrutie d'avoir trop pleuré, sur son dos et se rendit chez l'oncle. Lorsqu'il vit leurs têtes, celui-ci s'alarma et descendit dans la rue chercher sa femme qui faisait la promotion de la campagne de dératisation. Le vieux couple interrogea la prof de gym longuement, mais elle ne faisait que pleurer en silence, sans rien dire. L'oncle, dirigeant retraité d'une grande filature de coton, au caractère impatient, frappa du poing sur la table et s'exclama :

– Arrête de pleurer ! S'il y a un problème, dis-le ! Continuer à pleurer comme ça ne résoudra rien !

Elle se tourna vers eux, deux coulées de larmes et de morve sur le visage, et leur raconta le processus de la métamorphose de Wang San en singe et le calvaire qu'elle endurait depuis.

L'oncle alluma une cigarette d'une main tremblante, aspira deux bouffées et dit :

– Tu ne nous racontes pas de bobards ?

– Si tu me crois pas vas-y voir, je l'ai assommé, il est allongé à la maison.

La tante intervint :

– Voilà une chose tout à fait inouïe.

Wang San Junior se mit à pleurer et à réclamer son singe.

– Ne pleure pas, lui dit sa mère, ce singe est la transformation de ton père, il nous en fait sacrément baver.

L'oncle réfléchit longuement et finit par dire :

– Xiaomei, si les choses sont vraiment comme tu les as décrites, il n'y a probablement aucun moyen de le faire revenir, à mon avis il faut aller le signaler à la police.

La tante intervint à nouveau :

– Quelle idée saugrenue ! Dès qu'elle l'aura signalé, elle sera tout de suite accusée du meurtre de son mari ! Personne ne croira que ce singe est Wang San !

– Alors il faut aller le dire à l'université de Wang San, dit l'oncle.

– En quoi serait-ce différent que d'aller à la police ?

– Alors à ton avis, qu'est-ce qu'il faut faire ?

– En réfléchissant, je pense que s'il s'est transformé en singe il peut se retransformer en homme, ce qu'il faut c'est trouver quelqu'un dont il a peur pour l'effrayer.

– Et de qui a-t-il peur ? demanda l'oncle.

– Je me rappelle que, petit, il avait une peur bleue de son père. Tu ne te souviens pas qu'une fois, ton frère l'avait appelé, il a eu tellement peur qu'il a fait pipi dans son froc ?

– Mon frère va avoir quatre-vingts ans, un vieux tigre ne mord plus, il ne fait plus peur à personne.

– On fera comme si, tant pis.

– Bon, je vais chercher mon frère ?

– C'est trop long, non, faisons comme ça : je garde le petit ici, et tu amènes Wang San avec Xiaomei chez son père, qu'il lui donne quelques gifles et l'engueule un peu, qui sait, ça le fera peut-être revenir. Ton frère est du signe du Tigre, le roi des animaux, il ne devrait pas avoir de peine à effrayer un petit singe.

– Les animaux sont interdits dans les trains, dit l'oncle.

– La filature ne fait-elle pas des affaires avec Yancheng ? Il y a tous les jours des

camions qui font la navette, il n’y a qu’à donner quelques cartouches de cigarettes à un chauffeur pour qu’il vous emmène.

– Bien, faisons comme tu dis, dit l’oncle, mais si par hasard il ne se retransformait pas ?

– Oh là là, dit la tante en colère, tu réagis comme un petit vieux ! S’il ne se retransforme pas on verra, si on traîne il se passera quelque chose tôt ou tard, et même avec toute son éloquence Xiaomei aura bien du mal à l’expliquer clairement.

– Bon, à tes ordres !

Ils partirent tous les quatre pour voir Wang San devenu singe. L’oncle ne cessait de grommeler :

– Qu’est-ce que c’est que cette drôle d’affaire !

Lorsqu’ils arrivèrent dans la rue oblique, ils entendirent un grand remue-ménage qui venait de leur barre d’immeuble. Une foule était rassemblée au pied du peuplier blanc sous le grand panneau publicitaire. Le soleil dardait ses rayons, mais tout le monde regardait dans l’arbre. La prof de gym, les nerfs à vif, se dit que cela avait certainement à voir avec le singe. Elle dit à ses oncle et tante :

– Flûte, sûr et certain que l’affaire a été percée à jour.

Wang San Junior qui avait de bons yeux dit :

– Le singe, notre singe, il est dans l’arbre !

Ils pressèrent le pas et, arrivés au pied de l’arbre, ils regardèrent en l’air. Ils virent le singe, accroupi sur une branche, qui faisait des grimaces aux gens en bas.

Les badauds discutaient, disant que c’était sûrement un singe échappé du zoo. Wang Xiaomei repéra dans la foule l’ancien employé du zoo chargé de nourrir les hippopotames et les phoques. Il ne regardait pas le singe. Il regardait les battants de la fenêtre que le singe avait ouverte. La prof de gym reconnut en lui un redoutable ennemi.

Quelques gamins turbulents sortirent des lance-pierres de leurs poches et visèrent le singe avec des boules de terre. L’une d’elles le toucha à l’épaule, il jappa et grimpa au sommet de l’arbre. L’agilité qu’il déployait mit la prof de gym au comble du désespoir. Il n’était quasiment pas possible qu’un singe aussi accompli pût redevenir homme.

Wang San Junior se dégagea de la main de la tante, et fonça comme un jeune animal sur les gamins qui avaient des lance-pierres, et en mordit un au bras. Le gamin se mit à saigner puis à hurler en pleurant. Wang San Junior pleurait et criait

lui aussi :

– Arrêtez de lui tirer dessus, c'est notre singe, c'est mon père qui s'est changé en singe !

Les badauds se moquèrent de lui, rivalisant de sarcasmes.

La prof de gym resta plantée là, désemparée.

Un policier en patrouille approcha, leva les yeux et inspecta ce qui se passait dans l'arbre.

Wang Xiaomei regarda la main du préposé se diriger en tremblant vers sa ceinture à laquelle était accroché un pistolet. Une idée noire, criminelle, traversa son esprit comme un éclair : elle espéra un instant que le policier sortirait son arme et abattrait le singe, cela réglerait tout. Mais si le pauvre policier avait le droit d'abattre les criminels, il n'avait pas celui d'abattre un singe ; il remit sa main tremblante dans sa poche, en sortit un mouchoir sale et essuya la sueur de sa nuque. Puis il cria :

– Circulez, circulez, ne restez pas là à semer le trouble. Je vais régler le problème du singe en prévenant le zoo.

Les badauds ne tinrent aucun compte de lui. Il poussa encore quelques grognements puis repartit tout seul en maugréant.

La tante, qui avait l'esprit d'initiative, rassembla son mari, Wang Xiaomei et Wang San Junior, et entraîna tout le monde vers l'appartement.

Wang Xiaomei ouvrit la porte.

Il n'y avait aucun doute que le singe qui était dans l'arbre était bien Wang San métamorphosé, parce que la fenêtre était grande ouverte et qu'il n'y avait pas de singe dans la pièce. Il avait sauté dans l'arbre depuis le rebord. Wang Xiaomei était consciente que cette escapade était liée à son lancer de tank un peu plus tôt.

L'oncle et la tante, tel un couple de policiers chevronnés, inspectaient la pièce. Wang Xiaomei leur donnait les explications. Devant toutes les traces des excréments de singe et les poils sur le tuyau de chauffage où il allait se percher, ils prirent l'air grave.

La tante dit :

– Il faut l'attirer à l'intérieur.

– Comment ? demanda l'oncle.

– Avec des fruits.

– Il y a des fruits à la maison ?

Wang Xiaomei ouvrit le réfrigérateur et en sortit deux oranges fripées. La tante dit :

– San Junior, appelle-le !

Le gamin prit une orange, monta sur un tabouret près du bord de la fenêtre et la tendit :

– Petit singe, viens, viens manger une orange.

Le singe était perché sur une branche au sommet de l'arbre, guère plus grosse qu'un doigt, balancée par le vent. Le grand singe sur le panneau publicitaire luisait.

La tante répéta :

– San Junior, appelle ton père !

Le gamin agita de nouveau l'orange :

– Papa, vient manger une orange !

Le singe tourna la tête. Son pelage étincelait. La tante poussa Wang Xiaomei dans un recoin, et ordonna au gamin de continuer.

– Papa, reviens !

Le singe commença à redescendre de la cime de l'arbre pour arriver au niveau de la fenêtre, puis, tel un éclair vert, bondit dans la pièce.

La tante referma la fenêtre. Le tumulte de l'extérieur se fit brusquement silence.

Le gamin tendit l'orange au singe. Celui-ci l'attrapa et d'un bond se percha sur son tuyau de chauffage, puis il commença à la manger. Le jus coulait par terre.

On frappa à la porte. Wang Xiaomei se recroquevilla. La tante alla ouvrir, et tomba nez à nez sur un groupe de vieilles avec un brassard rouge. L'une d'elles dit :

– Il est interdit d'élever des animaux dans les immeubles d'habitation !

La tante s'exclama :

– Ça alors, mais n'est-ce donc pas Mamie Hu ?

Au crépuscule, ils s'en allèrent tous les quatre avec le singe, attaché au cou par une ceinture. La tante avait réglé tous les ennuis.

Ils allèrent à la filature et trouvèrent un camion en partance pour Yancheng, dans le Jiangsu. Le chauffeur était un jeune type barbu. Il accepta de prendre Wang

Xiaomei avec le singe.

Wang San Junior pleura très fort.

À neuf heures passées, le camion sortit de la ville et entra dans la vaste plaine. La route était large et plate, la circulation était dense, surtout des camions dont les phares éclairaient les arbres au bord de la route, alignés comme une rangée de serviteurs. Le rugissement du moteur semblait particulièrement strident dans le silence de la nuit, et le camion fonçait, à la vitesse de l'éclair en quelque sorte, c'était très impressionnant. La prof de gym était assise dans la cabine derrière le chauffeur, le singe dans ses bras. Son haleine alcoolisée lui montait à la tête et lui donnait sommeil. Pour le calmer, elle lui avait fait boire une demi-pinte d'eau-de-vie, une idée brillante de la tante, bien sûr.

À mesure que le camion roulait dans la nuit, l'appréhension gagna Wang Xiaomei.

Après minuit, la circulation diminua. Puis il ne resta apparemment que leur camion sur la route.

Le chauffeur s'arrêta, descendit, et pissa bruyamment un coup. Ce bruit mit Wang Xiaomei mal à l'aise, les choses lui semblaient prendre mauvaise tournure.

En effet, les ennuis commencèrent. L'homme remonta dans le camion, coupa le moteur, alluma une cigarette. Wang Xiaomei regarda ses yeux bleus et attendit.

– Vous connaissez les règles de l'auto-stop ? demanda le chauffeur.

– Oui.

– Qu'est-ce que vous savez ?

– Faut que j'enlève ma culotte, non ?

– Vous y allez carrément, vous.

– Quand on a la syphilis on n'a pas peur d'enlever sa culotte.

– Vous voulez dire que vous avez la syphilis ?

– Une femme qui tient un singe dans ses bras a peut-être quelque maladie plus grave encore que la syphilis.

– Qu'est-ce que vous faites avec ce singe, d'ailleurs ?

– C'est mon mari !

Le chauffeur ricana :

– Si votre mari est à côté de vous, je ne peux que bien me tenir.

– Faut pas vous gêner, il est complètement soûl.

– Allez pisser vous aussi, la route est longue.

Wang Xiaomei posa le singe sur le siège, ouvrit la porte et descendit.

Elle s'accroupit à côté du camion. Le chauffeur poussa le singe dehors d'un coup de pied et referma la porte.

En regardant ses feux arrière s'éloigner dans la nuit, Wang Xiaomei n'était pas particulièrement furieuse. Elle finit tranquillement de pisser, ramassa le singe qui cuvait son eau-de-vie, et se mit en marche en direction d'une zone éclairée.

Le lendemain matin, la prof de gym Wang Xiaomei apparut dans une petite ville du sud du Shandong, tenant un singe par la main. Elle avait un peu faim, chercha une gargote au bord de la route et de fil en aiguille se retrouva sur la place devant la gare. Le singe la suivait, parfois sur ses pattes de derrière, parfois à quatre pattes. Il avait essayé plusieurs fois de sauter sur ses épaules, sans succès. Non qu'il manquât de détente : elle l'évitait chaque fois. Bien qu'il fût encore très tôt, de nombreux passants traversaient la petite place de la gare. De chaque côté se trouvaient de gargotes à ciel ouvert vendant qui des beignets longs et du lait de soja, qui des petits pains au sésame et des abats marinés. Wang Xiaomei acheta une demi-livre de beignets et deux bols de lait de soja. Elle en donna un au singe, qui n'en but pas. Elle lui tendit un beignet, qu'il prit et mordilla, puis jeta par terre. Elle lui acheta une brochette de cenelles caramélisées, qu'il mangea en reniflant, et l'eau vint à la bouche de Wang Xiaomei, par réflexe conditionné.

La gargote était tenue par une jeune fille, qui interrogea avec intérêt Wang Xiaomei sur son singe. Elle voulut savoir de quel sexe il était et s'enquit de ses organes génitaux, ce qui contraria fortement Wang Xiaomei, qui fit la sourde oreille et ne répondit pas.

Puis elle se mit à errer sur la place de la gare, tenant le singe par la main, et un groupe de curieux se mit à les suivre. Cette bourgade était loin de la montagne et loin de la ville, un singe vivant y était une rareté qui attirait les badauds. Quelqu'un demanda :

– Madame, faites jouer quelques tours à votre singe pour nous.

Elle ne réagit pas.

La femme au singe devint pour une période non négligeable l'attraction de la place de la gare, et un jour, lorsque les températures se rafraîchirent, les choses se terminèrent ainsi :

Ce jour-là, un homme arriva sur la place de la gare, un singe sur l'épaule, une cymbale à la main. C'était un montreur de singe expérimenté. Il chantait en frappant sa cymbale :

Dong dong dong, trois coups de gong,
À l'appel, mon singe, écoute bien,
Fais quelques numéros pour les amis,
Ils te récompenseront
Fais le Deuxième Roi poursuivant la lune, une montagne sur son dos[8]*,*
Fais le phénix déployant ses ailes à la poursuite du soleil,
Fais le Moine lubrique arrachant le peuplier,
Fais Wu Song abattant le tigre à la crête de Jingyang[9]*.*

Tu as fait tous les numéros,
Prends la sébile et va quérir ta récompense.

Le singe tenait un petit panier d'osier en guise de sébile, portait un chapeau rouge, un habit bleu-vert, il traînait la queue et faisait la quête en dodelinant du chef de façon très comique. Les badauds qui avaient assisté aux numéros jetaient directement dans son panier des pièces de deux ou cinq centimes. Il y avait aussi quelques personnes plus généreuses, qui lançaient un billet de dix centimes ou même vingt. Le singe arriva devant Wang Xiaomei, qui était déjà dépenaillée comme une mendiante et n'avait pas un sou en poche. Elle fixa le singe dans les yeux, puis leva la tête et regarda le dresseur de singe. L'homme la dévisageait également. Elle eut le sentiment qu'elle le connaissait, sans parvenir à retrouver ni le lieu ni l'époque où elle avait pu le rencontrer. Son singe à elle s'était mis face à celui de l'homme. Les deux bêtes ne s'attaquèrent pas mais, à l'instar de leurs maîtres, se dévisagèrent curieusement, entre quat'z'yeux, une expression animée sur le visage. Puis le singe de Wang Xiaomei tendit la main et caressa le crâne du singe de l'homme, qui lui rendit la pareille. Leurs gestes ressemblaient étonnamment à ceux de deux enfants faisant connaissance à la crèche, mais comme ils n'étaient pas des bébés, c'était drolatique, savoureux, au point que les badauds qui regardaient la scène se laissèrent prendre par le spectacle et en oublièrent leurs

ennuis du moment.

Pékin, Changqiao Cangku, mai 1991

Notes

1. Appelés aussi « pieds Libération », il s'agit de pieds de femmes auxquelles on avait commencé à bander les pieds lorsqu'elles étaient petites, puis dont on avait ôté les bandes, lorsque cette coutume fut progressivement abandonnée à partir de la révolution de 1912.

2. Huaguoshan – le Mont des fleurs et des fruits – est le nom de l'endroit où vivait Sun Wukong, le fameux Singe pèlerin du grand roman classique *Le Voyage vers l'Ouest*.

3. Pin fameux, accroché au rocher, qui caractérise ce haut lieu touristique et mythique.

4. Le caractère « hui » dans le nom de l'actrice signifie « gentillesse ».

5. Un ami et collègue du personnage principal, Liu Huifang.

6. Le mari de Liu Huifang dans le feuilleton.

7. La femme de Song Dacheng. Elle est mesquine.

8. Er Lang ou Er Wang, divinité taoïste très populaire chargée de réguler les eaux.

9. Le Moine lubrique et Wu Song sont des personnages du roman-fleuve populaire *Au bord de l'eau*, et les deux épisodes auxquels la comptine du montreur de singe fait référence sont connus de tout le monde.

LE BÉBÉ AUX CHEVEUX D'OR

traduit du chinois par Chantal Chen-Andro

La nuit est profonde. Elle est assise sur le kang, les yeux grands ouverts, elle ne voit rien. Appuyée contre un oreiller en coques de millet, elle porte une veste en agneau, son corps maigre repose sur un matelas moelleux, recouvert d'un édredon douillet. La literie tout juste lavée par la bru dégage une délicate odeur de lessive.

Ma belle-fille s'appelle Zijing – Zijing parle d'une voix basse, assez rauque, douce, envoûtante. Ce jour-là, elle m'avait dit :

– Mère, touchez un peu, je vous ai mis une couette en satin, rouge feu, avec des broderies de dragon et de phénix musardant. Votre visage en est illuminé de reflets rouges, on dirait une grenade de mai.

J'avais répondu :

– Allons, allons, tu me taquines, une vieille femme comme moi, et aveugle de plus, une grenade de mai ! Dis plutôt « on dirait une peau de grenade », et encore !

– Mais non, mère, c'est la vérité, je ne vous raconte pas d'histoires, vous paraissez dix ans de moins que votre âge.

Et de glousser de rire.

C'est que ma bru aime cela, rire, et son rire est changeant. Parfois on croirait entendre celui d'une fillette de deux ans que l'on soulève haut dans les airs, rire stimulant, surprenant, une enfilade de « glp, glp, glp » qui finit par s'étrangler dans sa gorge et lui coupe le souffle. Elle s'en tape sur le ventre, le corps tout secoué, elle se gondole de rire, et tous ces bruits – rire, tapes, bruissements d'étoffe – n'en forment plus qu'un. De tels accès d'hilarité présentent vraiment toutes sortes de nuances, ils sont pétillants en diable, l'air ambiant en est tout troublé.

La vieille dame avait dit à sa bru :

– Ah, Zijing, petite sotte, une femme ne rit pas comme ça en montrant ses dents.

Et elle de répondre :

– Mère, le chien qui mord, c'est lui qui ne montre pas les crocs. Ma lèvre supérieure est courte, quand je ris, je découvre mes dents.

Et de partir encore d'un bon rire. La vieille femme avait éprouvé la sensation d'un vent printanier soufflant de tous côtés, ses cheveux blancs flottaient sur sa tête. Il lui avait semblé voir sa bru se tordre de rire ; malgré elle, de sa bouche rentrée étaient partis de petits rires secs en cascade. Ces sons faisaient penser à des choses fanées, alors que le rire de la bru évoquait des fleurs fraîches et de tendres pousses d'herbe – il arrive parfois à Zijing de rire doucement, longuement, calmement, on dirait un soupir aux sons mélancoliques. Son rire est le baromètre de son humeur, la vieille femme lit dans ce rire, elle y voit l'expression du visage de sa bru, elle lit dans son cœur.

C'est qu'elle n'est pas une vieille femme ordinaire – « Hélas, toute ma vie… » –, elle est passée par toutes sortes de souffrances. Elle sait ce qu'une femme redoute le plus au monde, ce qui occupe le plus ses pensées et, quand elle évoque son passé, elle comprend parfaitement ce que cache ce rire pareil à des plaintes. Voilà deux ans que Zijing est entrée dans la famille, jamais on ne l'a entendue pleurer. Peut-être y a-t-il des larmes dans ces rires ? La vieille femme ne peut les voir… L'an passé, la voiture du secrétaire du comité du Parti du canton a renversé notre bru et elle a eu la jambe cassée ; non seulement l'homme ne l'a pas fait soigner, mais sur le moment il lui a donné en prime deux coups de pied, accompagnés d'injures, lui reprochant d'être une pierre d'achoppement sur la voie du socialisme, d'avoir arrêté la voiture avec ses abattis de mante religieuse. C'est vraiment aberrant.

Un jour, la fille de la vieille femme était revenue à la maison pour demander un conseil à son frère aîné. Ce dernier est instructeur politique dans l'armée de Libération, il était justement en permission. Sa sœur pleurait et se lamentait à grands cris, Zijing quant à elle souriait, indifférente. La sœur s'était emportée et avait dit, furieuse :

– Belle-sœur aînée, tu ris alors que je suis dans le malheur, tu oses en rire !

Zijing avait répondu :

– Petite sœur, je souhaite que ton frère ait lui aussi la jambe cassée après avoir été fauché par une voiture !

La sœur s'était arrêtée net de pleurer. La vieille femme avait entendu distinctement la respiration forte des trois jeunes gens, elle avait même eu l'impression d'entendre le bruit des trois regards qui se heurtaient.

– Ah, c'est donc ça ! avait dit le fils, si j'avais la jambe brisée, quel intérêt pour toi ?

Zijing :

– Mais un grand, bien sûr, tu ne pourrais plus repartir, et moi je ne serais plus une veuve avec un mari en vie.

Sa voix était rauque, on y percevait de la colère et du ressentiment. La sœur s'était remise à pleurer sur un registre modulé, Zijing avait gardé son sourire indifférent. Le fils arpentait la pièce d'un pas lourd. Au milieu de ces bruits, la vieille femme avait ressenti tout à la fois du froid et de la chaleur, perçu ténèbres et lumière.

Elle était devenue aveugle, subitement, quatre ans auparavant. Dans sa jeunesse, son regard avait conquis un bon nombre de jeunes gens. Malgré son grand âge, ses yeux sont restés noirs comme une gueule de fusil, ils brillent pareils à du charbon. De tels yeux, frappés de cécité du jour au lendemain ! À l'époque, le fils venait d'être promu chef de peloton, cœur ardent, il fonçait vers l'avenir ; sa sœur était pressée de se marier, il n'y avait personne à la maison pour prendre soin d'elle. Le fils avait épousé Zijing à la hâte. Elle était jolie fille, un « couvercle de théière » disait-on, et sa réputation était faite dans les dix-huit villages environnants ; l'entremetteuse avait vanté ses mérites, la désignant comme la déesse de la miséricorde incarnée. La vieille femme ne peut voir comment est cette bru, elle ne sait pas non plus si l'harmonie règne dans le couple. Il y a deux ans, le fils avait passé un mois à la maison, il n'avait guère pris le temps de parler avec sa mère. Elle se sentait bien seule, elle l'avait appelé auprès d'elle :

– Tianqiu, ah, Tianqiu, viens bavarder un peu avec ta mère !

Il s'était approché, s'était assis en face d'elle, avait craqué une allumette, allumé sa cigarette, rien, aucun mot, seule l'âcreté de la fumée.

– Qiu, dis-moi quelque chose !

– Et que veux-tu que je te dise ?

– Mais c'est que je ne sais pas, moi.

– Alors comment veux-tu que je fasse ?

– Eh bien, ne dis rien.

La vieille femme avait soupiré, puis elle avait soudain demandé :

– Et ta femme, elle est gentille avec toi au moins ?

– Gentille ou pas, c'est comme ça.

La vieille avait repris :

– Avec moi, elle est tout ce qu'il faut. Tu es absent toute l'année, c'est pas facile pour elle, elle s'occupe de moi, et doit en plus descendre la colline pour aller cultiver les terres.

Le fils avait répondu :

– Tu crois que je l'ai épousée pour quoi ?

– Je vois bien que je suis un fardeau pour toi.

– Mère, laissons cela, n'en parlons plus, le riz cru devient riz cuit, ne parlons plus de tout cela !

Les paroles de son fils étaient tombées comme un morceau de plomb sur le cœur de la vieille femme, ce fut comme s'il était devenu soudain un étranger pour elle, elle s'était sentie assaillie par des souffles glacés. Elle ne parvenait pas à croire que cet homme, dégageant cette forte odeur de tabac, capable de vous blesser avec des mots aussi glaçants, était son brave petit gars, si honnête, si intelligent, si beau. De la cour était parvenu le grincement de la palanche supportant les seaux d'eau, Zijing était de retour.

Elle allonge la main pour caresser le satin tout lisse, le frottement de ses doigts rêches fait crisser l'étoffe. Sa main est très sensible, on dirait que le bout de ses doigts est doté d'yeux clairvoyants capables de distinguer les choses les plus ténues. Ils effleurent les broderies un peu en relief. Sous ses caresses répétées, le dragon et le phénix semblent s'animer, le dragon siffle, rugit, le phénix gazouille, chante, dragon rugissant, phénix gazouillant, sifflements et gazouillis en chœur, en un envol devant ses yeux, virevoltes et retournements, enlacements de cols et de pattes, chatoiement de plumes et scintillement d'écailles, jeux du dragon et du phénix jusque vers l'azur, chute de plumes dorées et d'écailles vertes tombant comme flocons de neige qui l'ensevelissent…

Elle fait un petit somme. Depuis qu'elle a perdu la vue, elle dort ainsi par intermittence, de jour comme de nuit. La cécité a décuplé sa sensibilité auditive. Elle entend des sons qui restent inaudibles pour les autres. Elle rentre sous l'édredon son bras glacé qui était posé sur le satin, elle reste là, l'esprit aux aguets, retenant son souffle. Au bout d'un moment, elle comprend qu'il est entre trois et sept heures du matin, la pendule murale dans la chambre de la bru sonne quatre coups ; au printemps, les jours sont longs et les nuits courtes, l'aube va poindre, il y a encore une heure avant qu'il ne fasse entièrement jour, les ténèbres sont encore

bien épaisses, en tendant la main, elle peut les toucher, on dirait du velours. La literie est très chaude, c'est agréable. Elle ne peut voir ce qu'il y a dans la pièce, dans la cour, dans les champs, dans l'univers, mais les dix mille êtres qui les peuplent sont présents à ses oreilles. Elle entend la pénombre de la nuit, secrète, ténébreuse. La voix de la nuit est belle et harmonieuse, pleine de vitalité, bruyante parfois, comme une cithare pincée en dépit du bon sens, tapageuse comme sont les chiens quand ils se disputent de la merde… Peut-être l'Esprit qui erre la nuit est-il là à faire son raffut. Il doit avoir l'apparence d'un petit drôle malpropre, au visage noirci, il est vêtu d'une longue tunique noire, coiffé de cent petites tresses, il a de grands yeux au regard vague et sans éclat ; il tient à la main gauche un pot à chauffer l'alcool en poterie noire contenant une vieille eau-de-vie et, dans la droite, un grand marquoir, le pot en mauvais état grince, l'encre est balancée dans l'univers entier, telle une pluie violente toute noire. L'Esprit de la nuit, bien éméché, tanguant à chaque pas, déambule ainsi à longueur de nuit avec désinvolture, faisant des siennes. La vieille femme sort deux doigts et les pointe sur le front de l'Esprit de la nuit, tout en le traitant d'incorrigible vilain. Il pouffe de rire, la forte odeur d'alcool de son haleine la rend toute flottante, le bouquet de l'alcool envahit l'univers, fait osciller fleurs et arbres, les feuilles se mettent à danser dans un bruissement. Les étoiles d'un bleu profond s'agitent dans le ciel, se prennent à flâner ; parfois, deux d'entre elles se télescopent avec bruit, les étincelles volent, les étoiles filantes hurlent, espiègles, déchirent avec des rires moqueurs le manteau de la nuit. Là-haut, c'est une belle pagaille, les étoiles se sont rassemblées, elles gazouillent, se rencontrent pour se séparer de nouveau, se faisant chacune sa propre raison, ne le cédant à personne. Les vagues de la Voie lactée roulent, l'eau laiteuse affouille les digues vert foncé prêtes à se rompre, les vagues mugissent ; les bœufs roux meuglent, les enfants pleurent, après un moment de ce charivari, tout finit par s'apaiser. La rosée se met à tomber goutte à goutte, les jeunes pousses et l'herbe dans les champs s'élèvent au-dessus de l'eau, d'un rouge vif ou d'un vert tendre, toutes confondues, se pourchassant les unes les autres, « bzitt », elles s'élancent vers le haut. Les retardataires font voler de grands morceaux de terre, les hourras de celles qui sont libérées et les grincements de dents des perdantes se fondent dans les bruits de la nuit, se ruent ensemble vers les oreilles de la vieille femme.

Un crapaud coasse dans la boue.

Une armée de vers de terre soulève la terre.

Sur une tombe une chouette part d'un grand éclat de rire.

Le cœur de la vieille femme frémit, une odeur de printemps emplit ses narines : celle, âpre, de l'herbe mêlée au parfum discret du jasmin d'hiver jaune pâle.

Des gloussements lui parviennent de la chambre de la bru. Des rires de joie, c'est ainsi qu'elle les interprète. Elle sait quels jolis rêves fait Zijing sous sa couette. Mais ce rire semblable à un bref cri de joie très vite laisse place au silence. Puis c'est le bruit d'un corps qui se tourne et se retourne. Elle imagine ce jeune corps, brûlant, agité sous l'effet de pensées confuses. Le bruit des couvertures rejetées lui parvient aussi. Quelques secondes après, elle perçoit cette odeur chaude propre aux êtres juvéniles, puis tout retourne au silence. Zijing émet un long rire léger baigné de tristesse et de mélancolie. Elle ne peut s'empêcher de soupirer, ses mains inconsciemment se tendent de nouveau, elle se contente de caresser le phénix tout lustré. « Ah, phénix, phénix ! Voici ta tête, voici ta queue, tu renais à la vie, ton corps est chaud, tes plumes sont toutes dressées, on dirait celles d'un paon faisant la roue… »

Elle repart encore pour un petit somme ; à son réveil, elle entend le soleil qui grince comme fait sur un chemin pentu une charrette tirée par un bœuf. Sa lumière rouge en heurtant les nuages pousse des couinements, à l'ouest du village un coq chante. Son cocorico est long, il étire son écho de la façon la plus merveilleuse. À ce cri, les poules dans le poulailler derrière la fenêtre s'agitent, heurtant de la tête la planche servant de fermeture. La génisse dans l'aile de la maison se met à meugler.

Elle entend le bruit fait par sa bru qui s'habille. Puis celui de la porte. Les poules sortent de leur nid, battant l'air de leurs ailes. Bruit d'une allumette qu'on craque, bruit du petit bois. Bruit de récurage de la marmite.

– Mère, vous êtes réveillée ? Vous avez bien dormi ? demande Zijing.

Elle place devant la vieille femme de l'eau pour qu'elle se lave le visage. Cette dernière avance la tête. Zijing, lui maintenant le cou d'une main, attrape une serviette et lui lave la figure à grands bruits d'eau. Si ses gestes sont pleins de force, ils ne sont pas brutaux, la vieille femme entre ses mains est comme une enfant docile. Tandis qu'elle l'habille, Zijing pince entre trois de ses doigts le sein flasque de sa belle-mère et demande en poussant de petits rires si son mari a été élevé avec cette chose-là dans la bouche. La vieille femme en reste interdite, vivement impressionnée, elle dit :

– Ah, Jing, tu es vraiment futée, quelle autre belle-fille parlerait ainsi à sa belle-mère ?

– La belle affaire ! répond Zijing. En repensant à ce grand gars, et en voyant ce

sein tout flasque, j'ai senti soudain mon esprit partir bien loin.

– Il en a été ainsi de tout temps. Le sein des femmes, voilà le joujou des hommes, la nourriture des enfants, et quand les hommes ont assez joué avec, quand les enfants ont grandi, il est tout ratatiné, c'est comme une fleur, il se dessèche, se flétrit, plus personne ne le regarde, n'en veut encore.

La vieille femme parle, parle, soupire, remuée par l'émotion.

– Zijing, va le retrouver à l'armée, le cœur des hommes est pareil à la lentille d'eau, à une herbe sans racine ; après une longue séparation, l'affection se perd, le cœur devient indifférent ; va le retrouver, avec un enfant, ce sera comme si tu le tenais par une corde et un anneau dans le nez, il ne pourra plus prendre la poudre d'escampette…

– Mère, votre édredon est déjà tout usé, comment est-ce possible ! dit Zijing en pliant les couvertures. Touchez voir, le dragon et le phénix musardant sont tout blanchis, pelucheux, est-ce que vous auriez dormi en les caressant ?

– C'est bien cela, je les caressais, en caressant le phénix, c'était un peu comme si je te caressais, toi, en caressant le dragon, je pensais à Tianqiu, à la longue, je me suis endormie, et alors j'ai rêvé que vous vous envoliez ensemble tout heureux vers le ciel.

– Mère, je suis une poule sur son nid d'herbe, impossible pour moi de m'envoler vers le ciel, c'est votre fils qui l'a dit.

– Va, va le trouver, ne te fais pas de souci pour moi, je peux me débrouiller en allant à tâtons.

– Non, je ne partirai pas, mère, je ne peux pas me faire à l'idée d'être loin de vous.

Elle rit et renifle bruyamment.

– Mon enfant, ne sois pas triste, surtout ne pleure pas.

La vieille femme allonge ses doigts pareils à du bois sec et dit, en tâtonnant dans le vide :

– Zijing, c'est une chance pour moi, la vieille aveugle que je suis, d'avoir trouvé une bru comme toi, mais je ne sais même pas à quoi tu peux bien ressembler. Si seulement je pouvais jeter un coup d'œil sur toi, recouvrer la vue, fût-ce un bref instant, et « clic ! » mourir après cette étincelle de lumière, cela m'irait tout à fait…

Quelque chose gargouille dans la gorge de la vieille femme.

– Oh là là, mère, c'est une chance pour vous de ne pas pouvoir me voir ! À quoi

je ressemble ? Pour un tiers à un être humain et pour le reste à une démone, un humain seul devant moi n'oserait pas me regarder, à deux, munis de bâtons, ce serait possible. Vous ne me croyez pas ? C'est pourtant la vérité, pourquoi je vous mentirais ? Cette année-là, dans le village de ma mère est venu un photographe, un petit jeune au teint rougeaud, tout le monde est allé voir, je me suis dit, en fin de compte je suis venue en ce monde, alors, faire une photo, être belle un instant, je n'aurais pas vécu en vain. Je me suis placée debout devant l'appareil photo, j'ai entendu un « clic », le petit jeune au visage rougeaud a émergé du tissu noir et m'a dit : « Espèce de guenon, rentre chez toi chercher de l'argent pour me dédommager pour mon appareil ! » Je lui ai répondu : « Comment ça ? » Il a dit : « Mais tu es tellement moche que tu m'as bousillé mon objectif ! »

La vieille femme s'esclaffe de bon cœur :

– Ah, Zijing, tu veux me faire rire. Ta tante dans la ruelle Est dit que tu as de grands yeux, l'arête du nez haute, les lèvres pulpeuses, que les gens t'aiment bien.

– Je ne suis pas jolie, la tante raconte n'importe quoi, ne l'écoutez pas.

Tout en parlant, Zijing a la sensation que quelque chose de très lourd pèse sur sa poitrine, elle baisse le ton, un sanglot s'étrangle dans sa gorge, elle incline profondément la tête devant la vieille femme, se met à genoux sur le kang et dit :

– Si vous ne me croyez pas, touchez-moi, touchez pour voir à quel point votre belle-fille est laide. Votre fils ne l'aime pas, à sa vue, ses yeux se révulsent de mépris…

Les doigts de la vieille femme, ces bouts de bois sec, se meuvent sur le visage tout rosi de Zijing.

– Surtout ne pleure pas, ma fille. Ne pleure plus. Tes cils sont si longs, on dirait des barbes d'épi de blé. Ma fille, tu le comprends bien, quand un fils est adulte, il ne dépend plus de sa mère. Tes sourcils sont arqués comme un croissant de lune. Je sais bien moi, ce qu'il a dans la tête. Pars, ma fille, je ne t'en voudrai pas. La peau de ton visage est fine et délicate. Va m'acheter un somnifère. Ma fille, surtout ne pleure pas, tes pleurs me brisent le cœur. Ces sourcils arqués comme un croissant de lune, cette peau fine et tendre, ces cils pareils à des barbes d'épi de blé…

Elle lui sourit doucement. Elle le regarde, les yeux emplis d'une brûlante passion. Sa bouche, légèrement trop grande, est un peu ouverte, les lèvres font une petite moue, comme si elle était en colère ou jouait l'enfant gâtée. Comment n'ai-je jamais

remarqué à quel point cette jeune fille était charmante ? Comment ai-je pu éprouver de l'aversion pour elle ? Sun Tianqiu, instructeur de la septième compagnie en garnison dans une certaine ville, est assis, désœuvré, dans le QG ; de son doigt poisseux de sueur il caresse le visage brisé de Zijing – cette photo a été déchirée. Il l'examine avec attention, de ses yeux filtre un éclat bleuté, pensif, plein de regrets. Quand la photo a été recollée, le visage s'est retrouvé avec deux cicatrices, tandis que les cheveux semblaient partagés par une profonde raie.

Il y a deux ans, quand il était rentré chez lui en permission, sa femme avait fourré dans sa musette une paire de semelles intérieures brodées, et de retour à la caserne il avait vu qu'une photo était insérée entre les semelles ; il avait placé les semelles dans ses chaussures en cuir et avait déchiré la photo en plusieurs morceaux qu'il avait jetés dans un tiroir. Pourquoi l'ai-je déchirée ? J'avais vraiment la tête à l'envers… Il est consterné, se frappe le front, sa gorge est en feu.

Il y a dans la pièce, accrochés aux murs, deux grands miroirs offerts par l'école primaire voisine, l'un le reflète de face, l'autre de dos. Sun Tianqiu a le visage émacié, un menton un peu allongé qui accompagne des yeux noirs au regard pénétrant cachés sous d'épais sourcils. Son visage exprime la détermination avec par moments une pointe de brutalité. Parmi la dizaine d'instructeurs de la zone de garnison il est celui qui allie beauté et talent. Ses supérieurs l'estiment beaucoup. Son visage vacille dans le miroir. Alors que le commandant revient des douches, il lui dit, baissant la tête :

– Vieux Xiao (le commandant se nomme Xiao), j'aimerais rentrer chez moi en permission.

Le chef Xiao lui fait un clin d'œil malicieux et dit :

– Dis donc, l'ascète, ta femme te manque ?

– Oui, elle me manque, dit-il d'une voix faible.

Le commandant sort de sa poche un papier froissé en boule.

– Désolé, mon vieux, tu partiras quand tu auras réglé cette affaire. Trois ans de privation, tu tiendras bien encore un peu. Cela dit, il est possible aussi d'envoyer une lettre pour la faire venir ici et j'y trouverai de plus mon compte. N'ouvre pas de grands yeux, il ne s'agit que de laver des couvertures.

Il déplie et lisse la boulette de papier que lui a lancée le chef de la compagnie, après lecture il dit :

– Vous ne savez donc pas que ma mère est complètement aveugle, qu'elle est paralysée, ne bouge pas de son kang et que ma femme ne peut pas s'absenter ?

– Il faudrait vraiment envoyer un article au bureau du journal pour faire les louanges de cette épouse modèle ! Mon vieux, t'as vraiment de la chance, putain, d'avoir épousé une femme aussi respectueuse de ses beaux-parents. Comment est-elle physiquement ? Hé, après tout qu'importe, une si belle âme, c'est déjà admirable.

Tandis que son chef débite ces phrases sans queue ni tête, il lit la notification, il relève la tête, regarde le commandant l'air ahuri. Ce dernier fouille ses poches et couvre la table de bouts de papier, de mégots, de douilles vides, de billes de verre.

– Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ? dit le commandant, s'apercevant qu'il le regarde fixement. C'est pas le genre de choses qui t'intéressent ?

Le chef Xiao fourre ses vêtements de rechange dans un petit seau en plastique vert, fait quelques pas en avant et lui arrache des mains le morceau de papier tout froissé puis dit, en le désignant :

– Au département politique, les camarades, une fois repus, n'ont rien à faire, alors ils écrivent et diffusent des notifications. « Il y a toujours des poissons qui échappent au filet. » Écoute bien, quels mots sont employés là, à niveau limité hauteur infinie, c'est carrément n'importe quoi. Cette flopée de soldats, qui s'entraînent sérieusement tous les jours, qui au coup de sifflet se redressent, droits comme des bâtons, au coup de sifflet, fatigués, sont toujours pareils à des bâtons, où iraient-ils chercher des images pornographiques ?

Le commandant s'allonge en bougonnant, les pieds posés sur la tête de lit, il y a, allez savoir depuis quand, une punaise enfoncée sous une de ses chaussures, la tête de la punaise a été polie et se retrouve à fleur de la semelle, la lumière du soleil qui filtre par la fenêtre la fait scintiller.

– S'il doit y avoir enquête, enquête il y aura, que cela ne mène à rien c'est une chose, ne pas en faire c'en est une autre. Convoquons ce soir une assemblée générale des soldats. Je vais les mobiliser, dit l'instructeur d'une voix traînante.

Le commandant émet un rire qui ressemble à un rot.

– C'est bon, ajoute-t-il, vois un peu ce que tu peux faire et quand tu en auras fini avec tout ça, tu te rendras à ton rendez-vous au pont des Pies[1]. Et moi qui te prenais pour un eunuque, vieux Sun !

– Qu'est-ce que vous entendez par là ? demande-t-il d'une voix sourde.

– Oh, rien, dit le commandant.

Il roule du lit et appelle haut et fort l'agent de liaison. Ce dernier est un petit

jeune énergique à la belle prestance, qui mesure environ un mètre quatre-vingts, large d'épaules et de hanches, aux grandes oreilles, au visage carré, bien sanglé dans son uniforme militaire laissant apparaître une partie de ses poignets rouges. Le commandant demande à l'agent de liaison de lui laver ses vêtements. L'homme lui jette un regard glacial et pince brusquement les lèvres.

– Pourquoi cette moue ? demande le commandant. Le mulet qui pince les lèvres ne vaut pas un âne, c'est moi qui te le dis.

– Et moi je vous le dis, mon commandant, je suis venu pour être soldat, pour servir la patrie et non pour être votre boniche, je ne suis ni un mulet, ni un âne, dit avec violence l'agent de liaison.

Devant son air imposant le commandant, noiraud, émacié, ne fait pas le poids.

– Je suis un être humain, moi aussi, pourquoi devrais-je vous servir ? Tous les dimanches je dois faire votre lessive, ça sort de quel règlement tout ça ? dit l'agent de liaison avec une grande agressivité.

– Tu dois me faire ma lessive, me donner de l'eau pour faire ma toilette, me mettre du dentifrice sur ma brosse à dents, me préparer mon lit, me plier mes couvertures, mets-toi bien ça dans la tête. C'est une glorieuse tradition, un règlement interne. Quand tu seras parvenu à ton tour au grade de commandant de compagnie, ton ordonnance fera tout cela lui aussi pour toi.

Le commandant tance vertement l'agent de liaison. Ce dernier reprend avec un rictus de mépris :

– Oh mais je ne tiens pas à être un commandant poursuivi par la poisse. Si je rentrais au pays pour vendre des bâtons glacés j'aurais même un meilleur avenir que celui du méchant commandant que vous êtes.

Il soulève le saut vert en plastique et sort en marmonnant. Sur le seuil de la porte, il lance haut et fort :

– C'est carrément *Catch 22*[2] !

Le commandant, les yeux plissés, le regarde sortir. Il dit :

– Ne t'arrête pas à son esprit de contradiction, moi je l'apprécie de plus en plus chaque jour. Je déteste ces agents de liaison qui ressemblent à des chiens pékinois, tu leur donnes un coup de pied et ils remuent la queue, ils n'osent pas lancer le moindre aboi – en fait, en leur for intérieur, ils brûlent de l'envie de te mordre, t'es pas d'accord, vieux ?

– Peut-être bien ! répond-il avec lassitude.

– Mon vieux, cette histoire d'inspection, vois comment tu peux régler ça, tant pis pour les mécontents, il faut le faire. Mais, au fait, qu'est-ce qui a bousculé ton cœur de mortel ?

L'instructeur regarde le commandant avec un sourire détaché, il n'a pas envie de parler. Il sait qu'il ne faut pas prendre ce genre d'inspection au sérieux, que ce n'est qu'un coup d'épée dans l'eau. Il sait à quoi pensent en douce les soldats, quel secret l'être humain s'emploie à cacher au profond de son cœur, et cela, chacun le sait aussi, on se comprend à mots couverts.

Le soir, lors de l'assemblée générale, il lit la notification émanant des instances supérieures, puis il prend la parole, il raconte comment le général Patton a pilonné avec sa canne la photo d'une pin-up. Les soldats en bas de l'estrade chuchotent, d'autres font semblant de ronfler. Il rit et dit :

– Chaque escouade va rentrer pour débattre sur les deux questions suivantes : primo, comment comprendre l'importance à accorder à cette inspection, secundo, quelle attitude adopter dans ces circonstances.

Le lendemain matin, les chefs de chaque escouade se rendent au QG. Ils ont tous un visage de marbre. Ils sortent de leur poche des piles de photos qu'ils jettent avec fracas sur la table comme si c'étaient des cartes de poker.

– « Il y a toujours des poissons qui échappent au filet », c'est vraiment le cas de le dire ! lance sur un ton mi-sérieux mi-moqueur l'un d'entre eux, qui a une large bouche et de grandes oreilles.

Sun Tianqiu prend les photos et les examine, son visage s'empourpre soudain. Tous les regards convergent vers lui, observant les gouttes de sueur en grappe qui perlent à son nez. Sur les clichés, ses soldats montrent des réactions différentes : en contrebas du corps d'une belle femme nue, certains ont un doux sourire, d'autres froncent les sourcils et affichent une mine triste, d'autres un air gêné ; la belle femme, quant à elle, conserve son sourire fier, digne et calme, condescendante, pareille à une déesse. Il relève la tête, voit dans les yeux des chefs d'escouade comme des feux follets qui papilloteraient confusément et il ressent un grand froid dans tout le corps. Il rafle les photos et, pour la première fois devant les militaires, déclare d'une voix indistincte :

– C'est bon, rentrez, rien à dire sur votre attitude à tous, ce sont de bons résultats, allez, rentrez.

Les chefs d'escouade se regardent, se lèvent les uns après les autres en silence et sortent calmement. Il s'empresse d'aller fermer la porte et fait tomber toutes les photos dans le tiroir.

Le printemps dernier, au bord du lac artificiel en forme de croissant de lune, on avait modelé une statue de femme nue ; certains avaient dit qu'elle représentait une sirène, d'autres qu'il s'agissait d'une jeune villageoise. Quoi qu'il en soit, la femme était représentée bien en chair, pleine de charme, cela avait fait sensation dans toute la ville, le lieu grouillait de visiteurs. Devant la statue, des jeunes gens au chômage avaient installé leur matériel et les files étaient longues de ceux qui voulaient se faire photographier avec la statue. Sur les bords du lac devant la sculpture, une foule bariolée attendait et les « clic, clic » des appareils photo résonnaient de concert.

À cette époque-là, il revenait juste d'un stage à l'école de formation politique. Il se souvient qu'il avait déclaré, lors d'une assemblée générale des militaires, que soldats et cadres sans distinction n'étaient pas autorisés à faire des photos-souvenirs devant la statue, ni à s'attarder devant elle, ni même, lorsqu'ils passaient par là, en service, à tourner la tête pour la regarder. Ces prescriptions proclamées, les commentaires étaient allés bon train parmi les soldats, le commandant avait lui aussi désapprouvé ces décisions. La route cimentée large de trois mètres qui passait devant le lac était le chemin obligé qu'empruntaient les militaires pour la relève de la garde. Le commandant avait dit :

– Vieux Sun, tu es vraiment l'aveugle qui allume une lampe et gaspille ainsi de la bougie ! La statue de la femme fonctionnera comme un aimant et les têtes des soldats, comme des clous à grosse tête, une fois aimantées, se tourneront vers elle. Je n'ose me prononcer pour les autres, mais pour ma part j'ai bien envie de la voir, elle est si belle ! Et toi ? Mon vieux, en toute franchise : t'as pas envie de la voir ?

– Non, absolument pas, et je ne peux autoriser les soldats à la regarder.

– Et tu penses les en empêcher à coups de sifflet à longueur de journée ?

– J'ai confiance en la prise de conscience des soldats, il suffit que les cadres montrent l'exemple pour qu'ils observent volontairement la discipline.

– Fort bien, et moi je tiens à voir comment tu vas gérer tout ça.

Alors, il mit son arme à son ceinturon, boucla ce dernier – il l'avait si bien serré qu'on n'aurait pas pu passer le pouce dans l'espace laissé avec le corps –, redressa

sa casquette militaire, fit briller ses chaussures, prêt à emmener les soldats pour la relève de la garde. Le commandant était en train de se raser devant le miroir encastré dans le mur, il avait la bouche entourée de mousse. Le commandant lui fit un clin d'œil en ajoutant :

– Mon vieux, vas-y, je te regarde depuis la fenêtre.

Quatre soldats, en grande tenue, l'attendaient sur le seuil. Il leur dit :

– Camarades, cela constitue pour nous une mise à l'épreuve, celui qui se laissera aller à tourner la tête et à perdre la maîtrise de soi, celui-là n'est pas un homme digne de ce nom.

Les soldats ainsi stimulés étaient animés par une volonté de fer, ils firent des signes de tête énergiques à l'adresse de l'instructeur. Ses ordres, brefs et énergiques, donnés en rafales, évoquaient la mort, les soldats sentirent un souffle glacial leur monter par vagues des pieds jusqu'à la tête, leur colonne vertébrale était comme parcourue par un courant électrique.

Dès qu'il s'engagea sur la route cimentée, la lumière rose du soleil levant illumina ses yeux. Il marchait au milieu de ses hommes, selon le règlement, leur donnait l'ordre de se mettre en marche, de balancer les bras, le corps droit, le buste légèrement incliné vers l'avant, le menton un peu rentré, le regard fixe, droit devant. La lumière éclairait les gouttes de sueur sur le bout de son nez, pleines de reflets irisés. De chaque côté de la route cimentée montait le parfum raffiné des fleurs, il ravissait l'âme, tandis que, par moments, un fort mélange d'odeurs affluait. Suivant ces effluves, vint le claquement de hauts talons frappant la surface cimentée de la route. Un parfum de femme, plus pénétrant que toute théorie, s'enfonça dans son âme telle de l'eau chaude versée sur la neige.

La route faisait un virage à quatre-vingt-dix degrés, du coin de l'œil il vit sur l'eau limpide du lac flotter une iridescence dorée. La statue était environ à cinquante mètres d'eux, au milieu du lac, à droite de la route cimentée. Il entendait déjà les voix bruyantes et confuses de la foule et les « clic, clic » des appareils photo. (« Un peu d'allure, voyons, un peu d'allure ! Aïe, super ! Contrôlez les muscles du visage, ne bougez plus ! » – clic ! – « Aling, ma chérie, regarde-moi, plus d'expression, entrouvre la bouche, c'est ça, exprime ton désir amoureux, c'est ça, comme en juin on aspire à boire de l'eau gazeuse glacée, attention ! » – clic !) Des claquements de pas se firent entendre à sa droite. La cadence des soldats s'en trouva perturbée. Les vagues brûlantes de la vie les encerclaient de tous côtés, il eut l'impression que son corps sombrait, alors que sa pensée, elle, s'élevait. Alentour c'était un pot-pourri de parfums, si pénétrant qu'il ne se dissipait pas, la tête lui

tournait, c'était comme s'il avait des ailes et que son cœur le précédait, flottant dans le vent. Des ombres magnifiques, vêtues avec splendeur, glissaient devant lui, il croyait marcher parmi des buissons fleuris. À droite de la route l'éclat qui flottait sur le lac se fit plus intense, sa joue droite était brûlante, comme chauffée par un poêle. Il avait vraiment la sensation qu'une force immense venue de cet endroit attirait non seulement son cou, mais aussi son cœur, une force tellement énorme qu'elle en était extraordinaire, vous empêchait presque de lui résister ; c'était comme s'il devait, seul, faire face à une escouade de soldats dans une lutte de traction à la corde. Même s'il restait ferme sur sa position, il regrettait de ne pas pouvoir prendre racine sur place et, en admettant qu'une telle chose arrivât, il lui faudrait alors être déraciné, et les racines, jaune absinthe, traîneraient comme des écheveaux de soie sur le sol. Sans s'en rendre compte, il tournait la tête vers la gauche, cela faisait penser à une correction de tir d'une cible dans le vent.

Il entendit une femme crier d'une voix acerbe :

– Regardez-moi ces soldats ! Mais regardez, on dirait cinq marionnettes.

Il eut du mal à contenir sa colère, il aurait bien voulu tourner la tête pour lui envoyer un crachat. Mais il n'osa pas, il redoutait, en effectuant ce geste, d'apercevoir la statue de la femme nue et que cette bande de racailles n'interprète mal ce mouvement. Pour le coup, des paroles encore plus grossières risqueraient fort de pleuvoir sur lui. Il dit tout bas :

– Gardez la posture, ne faites pas attention à eux.

Il diminua un peu l'ampleur de sa foulée et laissa les quatre soldats à l'avant, à droite.

– Un deux un, un deux un, un deux trois quatre cinq six sept.

La femme sur le côté droit avait recommencé à crier. Ses cris étaient sonores, ils avaient l'attrait du tofu puant. Il vit que les quatre soldats s'étaient mis à marcher selon les consignes de la femme. Leurs mouvements étaient raides, les jambes et les bras semblables à des bâtons, les têtes toutes tournées vers la gauche, on aurait dit quatre jars au cou tordu – « Alors que les fleurs de poirier s'ouvrent jusqu'aux confins du ciel, le lac se drape de gaze légère, douce et apaisante, Katioucha se tient debout à côté des soldats, elle vous guette impatiente », chantait la jeune fille au bord du lac[3]. Les soldats progressaient, pris dans ce chant, leurs gestes lentement s'adoucirent, se firent plus naturels, les têtes reprirent leur position normale.

La terrible statue avait finalement été laissée derrière, le chant de la jeune fille

n'était plus audible. La brise qui soufflait du lac effleurait son visage, alors il prit conscience que ce dernier était couvert de sueur.

– Camarades, avait-il dit, lors de cette relève, vous avez été très bien, vous avez fait honneur à l'armée et montré à ces voyous la force d'âme d'un militaire.

Les quatre soldats faisaient une mine d'enterrement, ne sachant trop que dire.

Pourquoi ai-je été aussi stupide ? pense-t-il en caressant la photo de sa femme. Ce jour-là, quand j'étais rentré au QG, le commandant était parti d'un bon rire, ses petits yeux d'un noir d'encre ne formaient plus qu'une fente.

– Mon instructeur ! m'avait-il dit en me tapant sur l'épaule, quelle superbe performance, vraiment !

J'avais répondu :

– C'est pour vous montrer à tous quelle doit être l'allure d'un militaire.

– Écœurant ! On aurait carrément dit un numéro de singes savants ! Si j'avais eu un magnétoscope, j'aurais pu faire un enregistrement et te le montrer, et à la fin, tu serais allé te pendre : c'était de l'hypocrisie pure à cent pour cent.

– Commandant, un peu de retenue dans vos propos je vous prie. N'est-ce pas ainsi que doit se comporter un militaire ? Est-ce que vous laisseriez les soldats dévorer cette femme des yeux ?

– Assez de « cette femme » par-ci, « cette femme » par-là, parce que c'est une femme, ça ? Je n'ai pas fait d'études, je n'ai aucune culture, mais je me fie à mon intuition, et je sais que tout le long du chemin vous avez avancé la tête tournée de l'autre côté, pour nous jouer une scène pathétique. Ne valait-il pas mieux lui lancer ouvertement un ou deux regards ?

Le commandant avait replacé les jumelles dans leur étui en cuir et les avait suspendues au mur ; j'avais jeté un œil à la fenêtre ouverte et avais vu, par-delà la lumière argentée scintillante du lac en forme de croissant de lune, au beau milieu de l'eau, la statue d'une blancheur immaculée de la femme nue, dont on ne savait si c'était une sirène ou une jeune villageoise : elle émettait elle aussi un éclat éblouissant. Je ne voyais pas distinctement les détails de son corps, juste de vagues contours. Une idée m'avait traversé l'esprit comme l'éclair, mais déjà je l'avais refoulée : quelle honte, avais-je pensé, si on demande aux soldats d'agir ainsi, il faut que les cadres leur montre l'exemple. J'avais relevé la vitre avec tant de violence que la poussière qui se trouvait sur le châssis s'était envolée. J'avais dit :

– Mon commandant, peu m'importe votre réaction, je maintiens mon point de vue. Notre compagnie est en garnison au centre-ville depuis des décennies, le drapeau rouge n'est jamais tombé et c'est nous qui le souillerions ? C'est la raison pour laquelle…

Mais le commandant m'avait coupé la parole et m'avait dit avec un rictus qui découvrit ses dents :

– Tu entends « étouffer le mal dans l'œuf », ou rappeler qu'« un chas d'aiguille peut laisser passer un vent violent », c'est bien ça ?

Il avait levé les yeux, m'avait jeté un regard méprisant avant de poursuivre :

– Eh bien moi, je propose que samedi après-midi, pendant les activités du Parti et de la Ligue, toute la compagnie se rende sous la statue pour se divertir, libre à chacun de la regarder comme il l'entend, de la regarder tout son content. L'expérience vous apprend à relativiser, avec l'accoutumance les choses deviennent naturelles, quand on est envahi par les poux, on ne fait plus attention aux démangeaisons !

– Je m'y oppose fermement.

– Fort bien, on va voir comment tu vas t'en sortir. Tu penses pouvoir les accompagner tous les jours pour prendre la relève ? Tu vas leur faire porter des œillères ? Tu peux chaque dimanche les avoir à l'œil quand ils se trouvent devant la statue ? Bien sûr que non, tu n'as pas cette capacité-là. Tu ne peux leur cacher de ta main le lac en forme de croissant de lune. Et puis, un instructeur a mieux à faire que de dépenser son énergie à de telles bêtises, d'ailleurs, en quoi consiste le travail d'un instructeur, cela, bien sûr, tu le sais mieux que moi.

Il n'avait plus accompagné les soldats qui partaient prendre la relève, il n'avait nullement envie de revivre un tel supplice. Quand, plus tard, il contemplera la statue de la sirène ou de la jeune villageoise, il éprouvera, malgré lui, de l'incompréhension pour certains de ses propres gestes, il se sentira dépassé.

Par une douce matinée ensoleillée, un vacillement momentané avait fait sauter toutes ses barrières de défense. Ainsi, ces choses qu'il pensait au départ indestructibles étaient finalement aussi minces qu'une coquille d'œuf. Le commandant était sur le terrain de sport, il était seul au QG à se creuser la cervelle pour rédiger des données destinées au département politique. On étouffait dans la pièce enfumée, il avait ouvert la fenêtre, l'eau brillante du lac et la statue toute

blanche s’étaient une nouvelle fois imposées à sa vue. Il aperçut quatre taches de vert sur l’espace libre devant la statue, son cœur sauta dans sa poitrine. Il décrocha les jumelles du mur, franchit l’espace jusqu’à la fenêtre, approcha les jumelles de ses yeux, ajusta la distance focale, les quatre soldats se trouvèrent d’un coup dans son champ de vision. Il mémorisa leurs noms. Il régla de nouveau la distance focale pour rechercher la réaction des gens autour d’eux. La foule allait et venait devant la statue, tout le monde était pressé, les jeunes photographes s’affairaient à leurs appareils, des enfants en bas âge s’essayaient à marcher, de vieilles femmes vendaient des bâtons de crème glacée, les employées du service d’hygiène balayaient les papiers dans des pelles en fer. Personne ne prêtait attention aux quatre soldats. Les militaires, comme des tournesols tournés vers le soleil, levaient les yeux vers la statue, ils étaient tellement concentrés, le calme sur leur visage était celui d’un nourrisson au sein.

L’idée refoulée resurgit dans son esprit, et ce fut comme s’il recevait un violent coup de fouet sur l’échine, ses nerfs se tendirent, il se mordit les lèvres en se disant : non, je ne peux absolument pas agir ainsi ! Il s’éloigna de la fenêtre, remit en place les jumelles et écrivit le nom des quatre soldats sur une feuille blanche. Les visages de ces jeunes, levés comme des tournesols vers le soleil, étaient si concentrés, si paisibles. Cette pensée le brûlait au fer rouge. Il était incapable de rester en place, le lilas en fleur au-delà de la fenêtre dispensait un pollen violacé qui le faisait suffoquer comme s’il avait respiré du poison, il avait l’esprit ailleurs, il referma avec force la fenêtre. Il leva les yeux vers le plafond tout blanc mais, à la longue, des taches bigarrées s’y dessinèrent. Certaines faisaient penser à des grenouilles tapies sur des feuilles de lotus, d’autres à des nuages en expansion, des libellules se tenaient au-dessus des nuages. Il ressentit une vague tristesse due à la solitude, sentiment qu’il n’avait jamais éprouvé auparavant, comme si son âme avait quitté son enveloppe corporelle.

Dans un état second, il reprit les jumelles, ferma la porte, mit le verrou, ouvrit la fenêtre, posa ses coudes sur l’appui, et colla les œilletons à ses yeux. Une masse d’eau d’un bleu léger s’agitait, ainsi qu’une énorme forme blanche qui lui brûlait les prunelles, lui brûlait le cœur, une soif tourmentait tout son être, ardente comme le feu. Finalement, il stabilisa les jumelles. La sirène ou la jeune villageoise, blanche, aux formes pleines, la sirène ou la jeune villageoise, dans sa nudité, s’avança jusque devant lui. Son cœur battit très fort, deux fois, puis se calma. Il entendit la circulation folle de son sang dans tout son corps, sa peau semblait stimulée par le courant d’innombrables aiguilles d’argent. La sirène ou la jeune villageoise était en face de lui, de profil ; il voyait ses mollets fermes et ses cuisses fortes, la ligne

superbe de ses fesses, la courbure racée de ses reins, ses seins dressés, les paumes levées, soutenant quelque chose. Et tout cela, si proche, il pouvait entendre sa respiration, sentir son parfum de jeunesse, voir le sang circuler sous sa peau d'une blancheur de neige, le tumulte de la passion et du désir dans son corps jeune…

Le coup de pied donné dans la porte par le commandant lui fit reprendre ses esprits. Il rangea à la hâte les jumelles, les replaça sur le mur, sortit son mouchoir pour éponger son front ; frotta ses yeux qui le piquaient, le brûlaient, avant d'aller ôter le verrou.

– Qu'est-ce qui t'a pris de mettre le verrou en plein jour ? marmonna le commandant mécontent, en lui lançant un regard soupçonneux. Serais-tu tombé malade ? lui demanda-t-il, étonné.

– Mais non, je vais bien. – Ses lèvres lui semblaient tout engourdies. – Je vais bien, très bien.

– Tu es tout pâle, on dirait un déterré ! Estafette ! hurla le commandant.

Le robuste agent de liaison poussa la porte et fit irruption. Il ne dit rien, regarda le chef droit dans les yeux.

– Va chercher l'agent de santé pour qu'il vienne examiner l'instructeur, ordonna ce dernier.

– Mon commandant, vous ôtez votre pantalon pour péter, c'est vraiment vous compliquer la vie pour rien ! Lui et moi partageons la même chambre, quand vous m'appelez, il entend tout, ne serait-ce pas mieux que vous l'appeliez lui directement ?

L'agent de liaison, sûr de son bon droit, réprimandait le commandant ; celui-ci sursauta, arrondit les yeux et dit fermement :

– Eh bien moi, c'est toi que je veux appeler, l'agent de liaison est chargé de transmettre les ordres du commandant, c'est stipulé dans le règlement.

– C'est de l'abus de pouvoir, du dogmatisme ! cria haut et fort l'agent de liaison en sortant.

Une fois dehors, il hurla :

– Agent de santé, le commandant vous ordonne de venir examiner l'instructeur politique !

– Ce grand gaillard est un peu sot, mais c'est un brave type, dit le commandant afin de garder la face.

L'agent de santé, par habitude, sortit un thermomètre dans l'intention de prendre

la température de l'instructeur sous les aisselles, ce dernier agita la main pour l'en dissuader et dit :

– Auriez-vous du baume essentiel ?

– Mère, vous ne devriez pas penser à tant de choses, dit Zijing en éloignant son visage.

Elle se retourne et s'assied sur le bord du kang. La main de la vieille femme reste suspendue en l'air un bon moment.

– Quelle chance pour vous et moi d'avoir pu nous rencontrer, mère, reprend Zijing, en fait on ne peut pas lui en vouloir, je ne suis pas conforme à ses désirs, voilà pourquoi il ne s'intéresse pas à moi…

Sa voix s'étrangle soudain, deux gouttes étincelantes perlent sous ses cils. La vieille femme entend la respiration inégale de sa belle-fille, elle remue péniblement les jambes. Zijing les lui couvre avec une couverture. Sa belle-mère lui saisit la main, le dos de cette main est doux et lisse, mais la paume est dure et rugueuse, à la racine des doigts on sent des callosités grosses comme des noyaux de jujube. La vieille femme dit :

– Zijing, va m'acheter des remèdes qui font dormir.

– Si vous continuez de dire de telles sottises, je ne m'occupe plus de vous.

Zijing appuie son doigt contre le dos de la main de sa belle-mère et reprend :

– En fait, je ne m'en soucie plus. Moi, j'ai une tête de linotte, dès que je travaille, j'oublie tout. N'allez pas vous imaginer n'importe quoi. Aujourd'hui, c'est encore une belle journée, l'hiver dernier il a neigé, et les mottes de terre dans les champs ont été toutes ramollies, la terre est aussi spongieuse qu'une boule de pâte levée. Nos trois mus de blé ont poussé d'un noir de jais, chaque mu peut donner six cents livres, cela suffit largement pour nous deux, les trois mus de terres sont prêts pour les semailles de printemps, ajoutez à cela les deux mus de coton, le mu de millet, sans compter les sous qu'il envoie pendant l'année, et quand bien même il n'enverrait rien, nous ne serions pas dépourvues d'argent ni de nourriture, mère, qu'est-ce qui vous inquiète encore ?

– Rien, rien du tout.

– Il y a quelques jours, deux hirondelles[4] voletaient sous l'auvent, elles semblaient bien vouloir faire leur nid chez nous. Vous n'avez pas entendu leurs

gazouillis ?

– Il y a du bruit au portail, dit la vieille femme.

– C’est probablement Cheveux-jaunes. Il était convenu qu’il viendrait aujourd’hui m’aider à herser les champs. Cette année, la terre est spongieuse, si l’on ne herse pas à temps, la bonne terre va s’envoler avec le vent du printemps.

– C’est ce que disait ton beau-père autrefois.

– Belle-sœur Zijing !

– Entre donc !

Un petit gars mince et élancé entre doucement dans la pièce, tenant contre lui un gros coq au plumage rouge.

– Qu’est-ce que tu fais avec ce coq dans les bras ? C’est pour tirer la herse ? Les hirondelles n’entrent pas dans une maison où l’on se fait du souci, n’est-ce pas, mère ?

– Belle-sœur, il y a quelques jours, vous m’avez demandé de trouver un remède pour guérir les yeux de la tante, comment avez-vous pu l’oublier ?

Zijing part d’un rire joyeux.

– Je l’avais oublié. Je suis de l’année du Rat, une fois que la chose est sous mes griffes, j’oublie. Tu vas utiliser ce coq pour guérir les yeux de ta tante ?

– Belle-sœur, je vous ai écoutée et de retour à la maison j’ai mis sens dessous dessus tous les livres de mon père. Après sa mort, ma mère les avait ficelés ensemble et les avait accrochés à une poutre.

– Tu es le fils de qui ? demande la vieille femme en levant une main.

– Tante, tante aveugle, vous ne reconnaissez donc pas ma voix ? Mon père était vieux Pian, à l’ouest du village. Je suis son petit quatrième.

– Tu es le petit blondinet de vieux Pian ? Tu es encore un enfant, non ?

– Tante, j’ai vingt et un ans.

– Et tu as toujours les cheveux blonds ?

– Oui, toujours. – Il est tout rouge. – Ma nièce qui est allée à Qingdao m’a dit qu’il existait des teintures pour se teindre les cheveux de toutes les couleurs : blanc, noir, rouge, vert.

– Alors pourquoi n’essaies-tu pas ? demande Zijing, taquine.

– Oh, j’y ai pensé, mais réflexion faite, j’ai abandonné, autant rester comme on

est à la naissance, c'est l'œuvre du Ciel. Ma nièce m'a dit : « Tonton, t'as l'air d'un étranger avec tes cheveux blonds et ta peau blanche. » De retour à la maison, je me suis regardé dans un miroir, mais j'ai trouvé que ce n'était pas si mal.

– Tu n'as pas honte, de t'envoyer des fleurs comme ça !

– Cheveux-jaunes, ce n'est pourtant pas ainsi qu'on t'appelait quand tu étais petit, il me semble que c'était Fengshou[5] puis, à la longue, à force de parler de tes cheveux jaunes, le nom t'est resté et tout le village t'a appelé comme ça. Ton père était vraiment quelqu'un de capable, émasculation des poulets, castration des chiens, divination par les cartes[6], massages, il savait faire tous les métiers.

– Tante aveugle, mon père, juste avant de mourir, parlait encore de vous. J'ai pris les livres sur la poutre et les ai tapotés sous le soleil pour en faire partir la poussière, puis je les ai parcourus, j'ai fini par trouver un remède populaire : à cécité inexplicable, du sang de crête de coq par voie nasale, une fois par jour jusqu'à guérison. Je vous apporte donc notre gros coq.

Cheveux-jaunes a la peau très fine, des lèvres d'un rouge séduisant, surmontées d'un léger duvet, un nez camus tout plat. Il a un air enfantin, mais un corps tout à fait développé, de grands abattis, de larges mains ; son coq dans les bras, il parle avec la vieille femme comme un moulin. La bête reste parfois immobile, mais il lui arrive aussi de remuer la tête et alors la grosse crête tremblote. Zijing dit :

– Cheveux-jaunes, ne viens pas berner ta tante aveugle ! Des instillations nasales contre la cécité, fallait y penser !

– Belle-sœur, vous ne comprenez rien à la science. Les sept orifices communiquent entre eux, peut-être qu'il y aurait une légère amélioration. Vieux Chai autrefois avait eu une taie sur l'œil, mon père avec son scalpel destiné à châtrer les coqs avait fait une balafre dans sa paume et avait laissé tomber dessus une goutte de sang de crête de coq, la taie s'était immédiatement rétractée.

– Vraiment ?

Zijing fait traîner la voix, se moquant de Cheveux-jaunes.

Le coq dans les bras du jeune homme s'agite, il tourne la tête, écarquillant ses yeux pareils à de l'or, lance un regard à Zijing, tel un éclair qui lui brûle le cœur. Son regard à elle est attiré par le coq. C'est un grand beau coq comme on en voit peu, il a un plumage flamboyant. Quant aux plumes fines du col on dirait des bandes de soie découpées qui pendent, douces et lisses. La queue est un bouquet de hautes plumes vertes. Le coq la dévisage, et elle sent sa peau s'embraser. Elle n'ose

pratiquement pas le regarder en face, au centre de ses yeux d'or il y a un point lumineux d'un noir de jais. Le coq tord son cou avec arrogance et lui jette un coup d'œil méprisant et rusé plein de sous-entendus et de mystère.

– Tante aveugle, en fait j'aurais dû venir depuis longtemps vous rendre cette visite et aider belle-sœur Zijing, mais nos maisons sont éloignées et je ne connaissais pas le caractère de votre belle-fille. L'autre jour, je me suis entaillé la main avec une faucille ; alors que je rentrais chez moi, mon autre main appuyée sur la plaie et le sang coulant entre mes doigts, j'ai rencontré la belle-sœur Zijing, elle a cueilli une poignée de chardons et les a pressés pour qu'ils gouttent sur la plaie et arrêtent l'hémorragie. Puis belle-sœur Zijing a pansé la blessure. J'ai compris alors à quel point elle avait bon cœur. Tante aveugle, ne vous faites pas de souci, je suis costaud, pour tous les travaux pénibles, comptez sur moi.

Elle n'écoute déjà plus ce qu'il dit, elle est captivée par le coq, la beauté de son plumage la met dans un état d'agitation intérieure, elle a soudain une envie violente de le prendre dans ses bras.

– Cheveux-jaunes, donne-moi le coq ! dit-elle en rougissant.

– On va guérir la tante ?

Elle se penche pour prendre le coq qu'elle met contre elle, comme elle ferait d'un nourrisson. Elle caresse les plumes de l'animal, son cœur bat de façon irrégulière. Les plumes sont ébouriffées, douces, pleines de vigueur et d'élasticité. À force de le caresser, sa respiration se fait haletante, ses bras se resserrent. Le coq en vient à se débattre, les doigts acérés de ses pattes piétinent sa poitrine, elle ressent de la douleur et du plaisir. Puis on entend un « schlac », les griffes ont déchiré sa veste, montrant le creux ombré entre ses deux seins. Elle relâche les mains, le coq saute sur le sol, traverse la pièce principale en gloussant et court jusque dans la cour. Elle le poursuit à pas pressés jusqu'au seuil de la pièce, le regarde évoluer à l'extérieur. Il allonge le pas, on dirait un écolier entrant en primaire. Elle se retourne, épuisée, lève les yeux et rencontre le visage de Cheveux-jaunes, tout excité ; ils se font face, le regard plein d'inimitié, elle remarque que ses cheveux la brûlent, comme ont fait les plumes du coq, son regard est captivant et effrayant, comme les yeux du coq. Elle dit soudain avec colère :

– Je te déteste !

– Je vais l'attraper.

– Laisse-le !

Le coq glousse dans la cour.

– Belle-sœur, dit-il, vous êtes égratignée, là.

Elle baisse les yeux pour regarder les marques sanguinolentes sur sa poitrine et rentre dans la maison, le visage de marbre ; sans façon, elle ôte sa veste, son dos blanc comme neige ainsi exposé dans la pièce illumine les yeux de Cheveux-jaunes. Elle met une veste neuve rose cendré.

– Tu as amené ton bœuf ? demande-t-elle.

– Il est attaché au saule devant la porte.

– Sors notre petit bœuf roux de l'aile de la maison.

La vieille femme entend le bruit que fait l'animal lapant l'eau ; elle entend également le coq debout dans la lumière secouer les plumes de tout son corps, il pousse un cocorico déchirant.

En ce beau matin de foire au pays, après que Sun Tianqiu, l'instructeur de la septième compagnie, eut accompli cette chose, l'esprit ailleurs il est sorti du village, et tandis qu'il traversait le champ de blé juste monté en épis son visage exprimait de l'égarement. Les épis se balançaient frôlant ses cuisses. Le soleil d'avril chauffait, comme aurait fait un poêle, son corps couvert de sueur froide, il entendait les battements de son cœur émettre ce qui lui a semblé être des coassements. Dans la petite rivière devant le champ des grenouilles poussaient leurs plaintes tristes, le visage de l'enfant, tel un ballon rouge, flottait devant ses yeux, le trait du blanc des yeux qui se montrait entre les deux rangées de cils marron foncé jetait un éclat bleuté, blessant, qui lui donnait de violents haut-le-cœur. Il s'est dirigé vers le ruisseau en chancelant et s'est assis sur la berge où poussaient des eupatoires parsemées, chétives. Il avait devant lui l'eau argentée et la terre alcaline toute blanche, l'expression d'égarement s'est effacée peu à peu de son visage, remplacée par un air songeur qui faisait penser à la grisaille du ciel derrière la couche des nuages.

… Ce jour-là, l'agent de santé lui avait mis dans la main une boîte de baume essentiel et avait tourné les talons. Il avait dévissé le couvercle puis, du bout de l'ongle, avait prélevé un peu de baume, deux petits pois dont il s'était frotté les tempes. Il avait senti que le regard interrogateur du commandant se posait souvent sur lui et l'examinait. Il en avait éprouvé soudain de la colère, il avait plaqué devant

le commandant la feuille portant le nom des quatre soldats en disant :

– Ces quatre-là ont regardé la femme.

Le commandant avait observé d'un air surpris son visage devenu écarlate, il avait craqué une allumette, allumé une cigarette et craché un rond parfait qui avait mis longtemps avant de se dissiper dans les airs, on aurait dit une petite soucoupe volante.

– Vraiment ? avait demandé paresseusement le commandant au bout d'un moment.

– Je les ai vus de mes propres yeux, avec les jumelles, celles-là même.

Il avait étendu la main pour désigner le mur et ajouté, comme pour donner des arguments complémentaires :

– C'est que, le savez-vous, avec les jumelles, on voit très bien tout ce qui se passe en bas de la statue, et même l'expression des visages.

– Comment entends-tu régler leur cas ? Quel chef d'accusation vas-tu relever contre eux ?

Il clignait des yeux avec force, les larmes s'étaient mises à couler à flots. À la vue de ce déluge de larmes, le commandant avait demandé :

– Vieux Sun, tes nerfs te jouent des tours ?

– Vous parlez de qui ? De moi ? Si je pleure, c'est à cause du baume essentiel.

– Mais moi, je ne parle pas du baume.

Pendant le mois qui suivit, la fenêtre proche du bureau de l'instructeur politique restait pratiquement ouverte tous les jours, l'appui brillait, exempt de poussière. Le grand gaillard d'agent de liaison qui faisait les vitres tous les matins, debout devant la fenêtre, avait l'expression belliqueuse d'un coq de combat.

Cinq jours d'affilée, l'instructeur observa avec les jumelles. Presque tous les noms des militaires de la compagnie se retrouvèrent inscrits sur sa feuille, on aurait dit la page d'un fichier. Pourtant, le sixième jour, il froissa la feuille en boule et la jeta dans la corbeille à papier contre le mur. Il s'était aperçu que les soldats en prenant la relève ou en revenant de leur garde passaient maintenant devant la statue avec un air indifférent, qu'ils restaient de marbre, et que si l'un d'eux venait à lever les yeux pour lancer un regard à la statue, ce regard était le même que celui qu'il aurait pu adresser à une vieille femme ou à un peuplier argenté. Il avait le sentiment que les soldats le bernaient, jouaient la comédie. Ils savent certainement que je suis à la fenêtre à les surveiller, se disait-il. À l'école de formation politique,

il avait entendu un vétéran de l'Armée communiste leur parler de la glorieuse tradition du travail politique ; de tout ce discours ce matin-là il n'avait retenu qu'une phrase : « Camarades, la seule recette pour un cadre politique est de comparer son cœur à celui des autres. » Il se dit : camarades, nul besoin de me duper, allez-y, regardez comme bon vous semble, nous sommes tous des êtres humains.

Il avait étudié avec attention la statue pendant des dizaines d'heures, l'avait capturée dans ses jumelles, il avait eu l'impression que le temps était suspendu, que des ailes lui poussaient aux épaules. Au petit matin, avant le lever du soleil, elle était sévère, mais avec une pointe de mélancolie retenue. Il voyait dans son expression toute la solitude de la femme mûre vivant dans l'isolement ; quand le soleil se montrait, elle était pleine de chaleur, avec les lueurs de l'aurore son corps d'un blanc immaculé était nimbé de rouge, tout imprégné du suc des roses, c'était l'heure de la journée où elle était la plus émouvante, mais l'instant déjà s'évanouissait ; elle passait de couleurs fortes à la transparence. Ce sentiment de douceur, empli des parfums de la couche, était peu à peu remplacé par une ardeur exubérante, et alors elle brûlait de sensualité. Ce moment-là était celui qui durait le plus longtemps, de neuf heures du matin à quatre heures de l'après-midi elle émettait une douce chaleur.

Cette statue, sous l'assaut des vagues de l'émotion qu'il ressentait, semblait gagner vie et âme ; il avait la sensation d'être parvenu à installer entre elle et lui une entente secrète, qu'ils étaient comme deux âmes sœurs, qu'il suffisait qu'il la capte dans les jumelles pour que sa beauté tout entière lui appartienne. L'expression de son visage était riche, ses lèvres charnues exhalaient l'odeur des raviolis aux trois fraîcheurs. Puis, de quatre heures de l'après-midi jusqu'à la pénombre du crépuscule, cette passion qui s'était extériorisée peu à peu convergeait en elle, les teintes qu'elle prenait passaient du vif au doux. Tout à son entour baignait dans une atmosphère de douce langueur propre au chaume et aux champs de céréales. Le bref instant où le soleil sombrait, une mince brume montait du lac, enveloppant toute chose, alors un halo pourpre pareil à un nuage voilait son corps, une atmosphère digne de celle d'une chambre nuptiale, mettant en valeur la beauté de la femme, se propageait sur le lac.

S'il abaissait un peu les jumelles, la silhouette au bord de l'eau se reflétait dans ses objectifs, le crépuscule déployait un voile de gaze, rendant floue toute silhouette sur la berge. Sous les platanes argentés, deux personnes s'entraînaient au qigong, imitant la grue en plein vol. Il s'agissait d'un vieil homme aux cheveux blancs, portant de grosses lunettes, vêtu d'une tunique en soie filée boutonnée à la

chinoise, et d'une jeune fille en fleur dont les cheveux tombaient jusqu'à la taille, au visage plein, telle une cosse mûre, et dont l'oreille gauche ressemblait à un ravioli cuit à l'eau et la droite à un petit ravioli *hundun*. Les deux personnages fléchissaient d'abord légèrement les jambes, étendaient les bras, fermaient les yeux pour se concentrer, on aurait dit des statues. Une fois, un court instant, il s'aperçut que la jeune fille avait la bouche grande ouverte, les yeux aussi, que ses mains battaient avec frénésie sa poitrine, puis ses fesses, puis ses épaules, que son corps se tordait en forme de tortillon frit, tandis que ses longs cheveux étaient soufflés comme des prêles des champs. À la fin il la vit se ruer vers un arbre, ouvrir la bouche et ronger l'écorce. Le vieil homme, lui, n'avait pas bougé, pareil à un spécimen d'animal dans un bocal.

Le 1er avril était à l'origine un dimanche, mais pour éviter l'effervescence qui caractérise ce jour-là, la troupe avait fait du samedi un dimanche. Le commandant s'était rendu à l'hôpital pour se faire retirer un cor, il était seul au QG. Il se leva à la hâte, échangea distraitement quelques mots avec le chef de peloton de service cette semaine-là. Il mangea vite fait un pain à la vapeur dans les cuisines. Un chef d'escouade voulut l'engager pour une partie de poker, il lui dit qu'il avait des documents importants à rédiger, son expression effraya terriblement l'homme.

À son retour, il se heurta à l'agent de santé qui sortait d'un pas pressé, suivi de l'agent de liaison. Il lança un regard appuyé au premier et demanda haut et fort :

– Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous manigancez ?

L'agent de santé en resta bouche bée, il mit à la hâte ses mains dans les poches de son pantalon. L'agent de liaison écarta son collègue et dit sans tourner autour du pot :

– Nous sommes venus voir si vous aviez besoin de nous, nous voudrions solliciter une permission pour aller acheter des livres à la librairie Chine Nouvelle.

– C'est bien, allez, et vite, je n'ai besoin de rien. Une fois dans la rue respectez la tenue et la discipline.

Il allongea deux doigts pour abaisser la visière de la casquette de l'agent de liaison. Une fois les deux hommes partis, il mit le verrou à la porte et se pencha à la fenêtre.

Le soleil émergeait, d'innombrables nuages lourds et épais l'attendaient au-dessus de l'horizon. Tout timide, il resta cinq minutes dans cette mince frange de ciel,

diffusant des flots de pourpre. Elle baignait entièrement dans cette marée de lumière, elle lui adressait un salut matinal plein de tendresse et de reproches. Sous les nuages, le soleil était d'un rouge sang, il tremblait infiniment, signe annonciateur du mauvais temps. Sur le coup, il n'avait pas songé à la météo, il avait perçu que cette amertume était plus prononcée qu'avant. Des perles de rosée semblaient rouler sur son visage, sa peau pleine d'une ardeur juvénile faisait penser à des pétales parvenus à maturité, annonce voilée de la tristesse qui précède le flétrissement.

Ce matin-là, l'expression peu commune qu'on lisait sur le visage de la statue, sirène ou jeune villageoise, mit en branle un sentiment enfoui au plus secret de son cœur. Il eut la vague impression que cela qui se tenait debout dans l'eau du lac était une femme qu'il avait connue autrefois. C'était aussi un matin, il était allongé tout habillé sur le kang à sommeiller, la lumière passait par les croisillons de la fenêtre pour aller frapper à l'oblique le mur avant d'être réfractée ; dans un coin du kang, une femme était debout, le corps doré, elle le regardait, les yeux embués de larmes. Elle tenait à la main une veste rose cendré (cette couleur avait fait monter en lui un dégoût quasi physiologique), et paraissait lui dire : pourquoi m'as-tu épousée ? Uniquement pour m'occuper de ta mère ? Alors autant engager une personne pour cela !…

La statue semblait être un moulage de sa femme. Ce n'est pas étonnant, rien d'étonnant à tout cela, pensait-il, le cerveau engourdi. Il se rappela qu'il avait autrefois jeté une de ses photos dans le tiroir, déchirée en quatre morceaux, ils ne devaient pas être perdus, à moins qu'un rat ne se soit introduit dans le meuble. Il ne comprenait pas comment il avait pu rester ainsi insensible à l'amertume de sa femme. Il se souvint qu'au début de leur rencontre, son apparence physique lui plaisait. Puis elle était venue un jour à dos d'âne, une couverture rouge était posée sur le dos de la bête, elle montait en amazone, portait une nouvelle veste rose cendré. En descendant de sa monture elle avait mis les pieds dans une flaque de boue, elle avait fait une belle culbute, et quand elle s'était relevée son visage très rose au naturel avait pris la teinte de sa veste, ce qui l'avait rendue très laide. À y repenser, c'était une couleur si belle, si douce. Ah !

Dans les jumelles, elle avait pris cette teinte rose cendré qui avait le pouvoir de faire flotter son cœur comme un drapeau au vent. Le soleil se faufila dans les nuages lourds, le ciel s'était assombri, il ressentait une immense tristesse ; il entra dans un grand état de confusion. Plusieurs fois, il allongea la main comme pour la caresser, mais ne rencontra que le vide, il retrouva ses esprits.

À midi, il reconstituait la photo sur la plaque de verre. Il se souvint qu'il s'agissait d'une photo de deux pouces, prise apparemment par un de ces photographes itinérants de second ordre ; le visage était livide. Avant de la déchirer en deux, il avait jeté un regard à la photo, puis avait mis les deux morceaux ainsi obtenus l'un sur l'autre, il avait déchiré de nouveau, elle était devenue quatre morceaux.

Le commandant était entré à ce moment-là et avait demandé :

– Vieux Sun, tu déchires quoi ?

Il avait répondu :

– Une carte de poker.

Il avait jeté sa dépouille dans un tiroir empli d'objets hétéroclites. Or, à midi, il a retrouvé les morceaux parmi les punaises rouillées et les trombones. Il prit d'abord un bout de visage et le colla sur une feuille de papier blanc. Sur ce morceau on voyait un de ses yeux, très noir, qui le fixait de son regard mélancolique. Il choisit un autre morceau du visage et l'assembla, apparut alors le front ; les deux yeux se retrouvaient alignés, la mélancolie du regard en était atténuée. Une fissure était visible au milieu du nez. Très vite il assembla bouche, menton et autres parties sous le nez. Sur la feuille de papier blanc la photo d'elle en buste fut reconstituée. Deux fissures formaient une croix sur le visage, la jonction n'était pas nette, elle était en dents de scie. Du coup, son expression en était devenue terrifiante, cruelle, dans ses yeux noirs on lisait de l'hostilité à son encontre.

– Zijing, prononça-t-il tout bas, je n'aurais jamais dû t'abîmer de la sorte. Au lieu de te laisser ainsi sur la croix, je ferais mieux de te brûler.

Après avoir allumé une allumette, il parut changer d'idée. Il aplatit la photo avec une équerre, prit une boîte de feutres de couleur de la marque Poisson rouge, et se mit à colorier sa femme. Il choisit un feutre noir de jais brillant pour peindre les cheveux et tracer avec minutie ses sourcils à la pointe inclinée. Il coloria le visage en jaune, on aurait dit un kumquat mûr. Le feutre rouge vif fut pour les lèvres. Avec ce visage couleur de kumquat, ces lèvres comme des cerises, ces yeux pareils à des grains de raisin, c'était autant de senteurs fruitées qui s'exhalaient de la photographie. Les deux fissures qui se croisaient devenaient deux ombres légères, s'effaçant derrière le brillant des coloris.

Quand il reprit les jumelles, il n'était déjà pas loin de deux heures de l'après-midi. Le soleil sortit des nuages le pied doré de ses colonnes, éclairant à l'oblique l'eau du lac en forme de croissant de lune et la statue. Elle aussi avait le visage

comme un kumquat, des lèvres cerise, des yeux tels des grains de raisin. Il fut très ému de voir ces ressemblances, c'était un aspect de la question ; à regarder le corps superbe de la statue et en repensant à la poitrine de sa femme recouverte d'un court bout de tissu à carreaux, il éprouva des regrets, et c'était là l'autre aspect de cette question, mais cette carence devait rapidement être réparée.

Peu de temps après, au cours de l'inspection, les chefs d'escouade lui remettront un stock de photos. À ce moment-là, très excité, il les balancera dans un tiroir. Après leur départ, il les regardera et, sur le coup d'une inspiration soudaine, il découpera le corps de la statue sur une des photos des soldats et mettra au-dessus la tête de sa femme, malgré une certaine disproportion entre les deux éléments – la grosseur de la tête comparée au corps –, et après avoir longuement dévisagé plusieurs minutes cette composition, toute impression de disharmonie disparaîtra. Il aura alors le sentiment que sa femme est la statue, et la statue sa femme.

Cela renforcera son désir de rentrer chez lui en permission, mais un événement viendra retarder son voyage. Il a dû penser à tout cela quand, de retour au pays, il s'est assis au bord du ruisseau coulant sur la grève alcaline blanche.

Cheveux-jaunes, le râteau de sa herse à l'épaule, Zijing portant de même pelle et crochet, ainsi que le bœuf roux de Zijing et le bœuf noir de Cheveux-jaunes harnachés, sortent du village.

– Après la répartition des terres aux paysans, le champ d'action semble s'être élargi d'un coup, dit Cheveux-jaunes. Autrefois ici, il y avait des tas de gens, à présent quand on aperçoit une silhouette, c'est comme si on voyait un être fantomatique.

– Il y a maintenant moins de monde pour les travaux des champs, beaucoup de gens se sont lancés dans le commerce, dit Zijing. Et toi ? Comment se fait-il que tu ne t'y sois pas mis ?

– Je suis tellement stupide, je ne sais rien, et puis, faire du commerce sans connaître le marché… je n'ose pas me lancer à l'aveuglette. Je cultive la terre tranquillement, chaque année je gagne de huit cents à mille yuans, cela me suffit et c'est bien comme ça.

– Avoir toujours plus d'argent, n'est-ce pas ce qu'il y a de mieux ?

– Tout le monde sait cela, mais c'est pas facile de gagner de l'argent.

– Je vais te donner une idée : si tu te faisais devin ?

– Je n’y connais rien.

– Et les livres de ton père ?

– Je n’apprends pas ça.

– Et la castration des poulets et des chiens ?

– Faire des choses aussi infâmes, jamais de la vie !

– … Comment ça, infâmes ?

– Ah bon, c’est pas infâme ? Des bêtes bien constituées, on les châtre comme ça, exprès, on en fait des mâles qui ressemblent à des femelles, et ce ne serait pas une infamie ?

– Je te cause plus !

Zijing, mécontente, baisse les paupières.

Devant eux, les deux bovins marchent sans se presser, leurs solides sabots piétinent la route de terre rendue dure et lisse par le vent, y laissant des motifs blanchâtres. Le chemin est bordé des deux côtés par des mûriers, les branches portent déjà des feuilles grosses comme des pièces de monnaie ; au pied des arbustes poussent à profusion de tendres pousses.

– Les champs sont bien éloignés du village, dit Cheveux-jaunes, je n’aimerais pas aller travailler si loin tout seul, faire la route en solitaire, rester seul toute une journée, avec personne à qui parler, si ce n’est le bœuf, les oiseaux dans le ciel ; avant, du temps des équipes de production, il y avait du monde, des hommes, des femmes, il y avait plus d’animation que de nos jours.

– Ne rechercher que l’animation, c’est n’avoir rien à se mettre sous la dent.

– Belle-sœur, vous ne vous sentez pas trop seule ? Vous n’en avez pas gros sur le cœur ?

– Du moment que je mange à ma faim, je ne pense à rien d’autre.

– Vous ne trompez personne, comme si vous ne pensiez pas au frère aîné Tianqiu ?

– C’est bientôt fini ? Si tu ne veux pas m’aider, dégage.

– Je ne dis plus rien, dit-il, plutôt vexé, je demandais comme ça, pourquoi vous mettre en colère ?

Ils ont parcouru deux tronçons de la route grisâtre, traversé une petite rivière ; la grève n’est que terre alcaline d’une blancheur éblouissante, avec partout du gaillet à tiges rouges. Le village a été rejeté quatre kilomètres en arrière. Alentour, c’est une

grande étendue de terre brune, aucune habitation, le silence total. Ils sont enfin arrivés. Cheveux-jaunes jette à terre avec violence la lourde herse de fer, les dents entrent profondément dans le sol malléable. Il a sur l'épaule la marque profonde de la pression du châssis. Il attelle la herse avec dextérité, les deux bœufs, le roux et le noir, se regardent, leurs épaules se touchent en signe d'amitié. Les oiseaux dans le ciel lumineux lancent haut leurs trilles clairs. Dans le lointain, on dirait que, juste à l'aplomb du soleil, quelqu'un conduit lui aussi des bœufs tirant une herse, les silhouettes sont si minuscules.

Ils s'observent, Cheveux-jaunes rougit de façon inexplicable, il est découragé par le regard appuyé de Zijing.

– Alors vous versez le fumier et moi je herse ? demande-t-il.

Zijing regarde les cheveux blonds épars qui lui cachent le front, elle a soudain le sentiment qu'il est bien pitoyable. Elle lui dit doucement :

– Tu vas herser, va, je te regarde.

Elle commence par creuser dans le tas de fumier au bord du champ avec le crochet et le réduit en fines particules en frappant dessus, puis elle le transporte à la pelle un peu plus loin. Il n'y a presque pas de vent dans le champ, la luminosité se fait de plus en plus forte, l'horizon ne cesse de vibrer dans la lumière argentée. L'homme et les bœufs au loin se déplacent comme des fourmis. Cheveux-jaunes, les pieds sur la herse, semble conduire un bateau, il s'éloigne peu à peu d'elle. Les deux bœufs tirent la herse. Cheveux-jaunes monté dessus, les jambes écartées, se balance en rythme, plaçant le centre de gravité de son corps à tour de rôle sur sa jambe droite ou sur la gauche ; la herse avance comme en godillant, la terre à l'arrière garde les lignes faites par les dents, semblables à des vagues, gracieuses et lisses. Cheveux-jaunes tient à la main les fines cordes attachées au mufle des bœufs, un fouet à manche court est posé sur son épaule, il a bien quatre mètres de long, et quand il l'agite, on dirait un long serpent en train de danser. Le fouet suit son dos, traîne derrière, il rampe comme un serpent sur le sol uni, y laissant parfois des traces, d'autres fois non. Le garçon herse face à la lumière, ses cheveux blonds font penser à des fils de soie dorés. Quand il revient, tournant le dos au soleil, ses cheveux sont encore pareils à des fils de soie dorés. Son visage exprime une peine extrême.

Sur la campagne qui s'étend jusqu'aux confins du ciel et de la terre, il ne semble y avoir d'autres personnes qu'eux deux. L'odeur âcre de la terre fait vibrer les cœurs, les pulsations sonores de la vie inondent l'univers. Elle travaille de façon mécanique, elle est toute languide, ses paupières se font lourdes, elle s'assied sur le

remblai de la digue. Celui-ci est desséché, la terre noire meuble et les herbes flétries de l'an passé sont tièdes au soleil, elle reste là assise à regarder la campagne désolée, vaste et plate, sur laquelle tournoient des vapeurs blanches semblables à des colombes. Cheveux-jaunes module sa voix pour donner des ordres aux deux bœufs – Hé lélélé – Ouh lalala – Ho lilili –, ses cris rudes et puissants, une fois absorbés par l'immensité de la rase campagne, semblent immédiatement grêles, sans force, comme une chose arrondie au départ et qui se retrouve compressée, aplatie. La tiédeur du remblai est si agréable, elle s'allonge sur le dos, sans force, ses cheveux touchent les herbes sauvages sèches mais aussi les nouvelles pousses vigoureuses qui sortent dessous. Le ciel est d'un bleu laiteux, il n'y a pas un nuage, le soleil est haut, tout petit, ses rayons sont d'une luminosité intense, au bout d'un moment tout devient noir devant ses yeux, Cheveux-jaunes et les deux bœufs se transforment en une grande ombre compacte rouge foncé. L'ombre se déplace, proche, lointaine, grande ou petite, s'appuyant sur les coudes elle suit du regard l'ombre qui s'éloigne puis revient de son côté. Elle ne distingue pas nettement le visage du garçon, elle voit ses cheveux scintiller dans la lumière comme une plaque d'or, comme le plumage doré du grand coq.

Soudain, non loin d'elle, retentit le chant fripon de Cheveux-jaunes. Le timbre de sa voix est collant et lissé tout à la fois, les mots prononcés sont comme des boulettes de riz glutineux, tout cela donne la sensation d'une surabondance d'humidité. Le vent du sud-ouest souffle, indolent, apportant avec lui l'atmosphère enivrante des meules de foin. Sur terre, la faune et la flore accélèrent le processus de division cellulaire, toutes sortes de sentiments mûrissent, forcissent, tournés vers leur acmé. Elle secoue son foulard, s'en couvre le visage, écoutant tranquillement Cheveux-jaunes chanter : « Il est une belle de vingt-huit années, son homme est parti loin du foyer. » Très vite le soleil chauffe le foulard bleu, sous le tissu elle peut sentir sa chaleur, le souffle de sa propre respiration fait vibrer doucement l'étoffe, bien qu'elle garde les yeux fermés, elle perçoit les innombrables points lumineux verts qui sautent sur l'étoffe. « Ce jour à la fenêtre, elle file le coton, une fleur de grenade dans les cheveux. » Les gazouillis des oiseaux qui folâtrent dans les airs s'abattent telles des flèches, l'air bourdonne comme font les abeilles. « L'abeille volette de-ci de-là, jamais ne tombe, fait si bien que la belle en est toute chavirée. » Appelle, allez, appelle, son nez la picote terriblement, en son cœur est placée une guitare, pincée par les griffes d'un chat, sur les cordes basses les sanglots s'étranglent, sur les hautes les cris s'égosillent, elle voudrait déchirer ses vêtements en lambeaux, les lancer en l'air pour qu'ils tombent en tourbillonnant comme feuilles au vent d'automne. « Abeille, ô abeille, si tu veux butiner, butine, sinon

prends ton envol. » Ses deux mains posées à côté de ses cuisses, tapies comme deux petites bêtes, se mettent soudain à bouger. Elle saisit avec force les herbes séchées sous elle, son cou se tord. Elle met longtemps avant de se calmer, les larmes brûlantes roulent sous le foulard, coulent le long du nez jusque dans sa bouche.

Elle entend Cheveux-jaunes ordonner doucement aux bœufs de s'arrêter, elle sent sa présence à son côté. Tous les bruits alentour s'effacent, elle a la sensation que la terre s'élève en tournoyant, tandis que son corps à elle s'étire en une longue lanière.

Il est debout aux pieds de Zijing, il la contemple sans détourner les yeux. Il voit d'abord son corps, droit comme un i, puis ses mains, de nouveau très calmes. Son nez fait saillir le foulard bleu, le menton est visible, un peu en galoche, deux rides marquent son cou, sa veste rose cendré semble receler deux pains à la vapeur tout ronds. Cheveux-jaunes tremble de tout son corps, malgré lui il frissonne de froid, un sentiment intense de peur le saisit. Il se détourne, non sans difficulté, retourne près de la herse. Le bœuf roux est couché sur le sol, le noir est resté debout, ils ruminent paisiblement. De leur ventre par moments montent les glougloutements de l'herbe qui transite. Le bœuf roux lui jette le regard bleuté de ses doux yeux. Un couple de tourterelles au plumage moucheté avance cahin-caha sur la terre labourée, laissant les empreintes très nettes de leurs griffes sur le sol meuble et plat. Au loin, la personne qui hersait fait une pause elle aussi, allez savoir dans quel fossé ou contre quel talus elle s'est retirée, Cheveux-jaunes n'aperçoit que deux bœufs roux, gros comme des moutons debout sur la terre brune. Dans ses yeux sautillent des points lumineux argentés, des vapeurs montent du sol en se balançant et se transforment en visions fantomatiques. Des lointains parviennent les meuglements des bœufs. Le soleil est de plus en plus chaud, il frissonne de plus belle, ramassé sur lui-même, tandis que ses dents claquent avec bruit, il a le cœur serré, cette crispation remonte jusque dans sa gorge. Il se mord les lèvres, se retourne, fait quelques pas pressés et tombe à genoux au côté de Zijing, il pose brusquement ses deux grandes mains sur sa poitrine, des larmes perlent dans ses yeux, il hoquette :

– Belle-sœur… gentille belle-sœur…

Le corps de Zijing se contracte sous les paumes du garçon, il entend dans la poitrine de la jeune femme des cris comme ceux des petits animaux. Elle fait une roulade, se met à plat ventre, le visage dans ses bras croisés. Elle pleure en gémissant, tord son corps en tous sens, donne des coups de pied arrachant des touffes d'herbe sèche avec leurs racines. Cheveux-jaunes lui caresse le dos, il

continue de l'appeler, mais sa voix ne tremble plus, son corps non plus. Il s'enhardit, ses mains se font plus fortes. Après avoir pleuré un moment, Zijing se retourne et s'assied, son visage couvert de traces de larmes exprime de la colère, son regard, tel un foret, est pointé sur Cheveux-jaunes. Le garçon en sursaute de surprise, il retire ses mains comme sous l'effet d'une brûlure. Zijing se penche en avant, étend le bras en arrière pour prendre un élan et « paf, paf, paf » lui administre trois gifles d'affilée. Le garçon se relève, les mains sur les joues, son visage passe par toutes les couleurs, comme c'est le cas pour les nuages crépusculaires au septième mois.

– Vous autres sales bonshommes, vous ne valez pas grand-chose !

– Belle-sœur, j'ai perdu la tête, allez, oubliez tout cela.

– Oublier ? Comment pourrais-je t'oublier ? Je voudrais tant extirper mon cœur et le faire frire pour toi, et toi, tu ne me montres même pas un visage souriant, tu l'as mangé et tu te plains de son odeur fétide de sang, je ne suis pas un être humain à tes yeux, je suis tout au plus pour toi un objet.

– Belle-sœur, vous êtes terriblement injuste envers moi.

– À présent, tu as encore besoin de moi, je me suis aperçue de cela depuis longtemps, et quand tu n'auras plus besoin de moi, tu me jetteras comme un vieux balai dans un coin du mur.

– Belle-sœur, le Ciel en est témoin, moi, Cheveux-jaunes, je ne suis pas ce genre d'homme.

Le soir du 1er avril, huit paniers de gros pains à la vapeur fourrés à la viande de mouton vinrent améliorer l'ordinaire de la compagnie. Quand il se montra au réfectoire, il constata que quelque chose clochait dans le regard des soldats et de certains chefs de peloton ; qu'ils aient le teint noiraud ou rougeaud, ils paraissaient enduits d'un vert bizarre, et de ce vert fantastique s'échappaient toutes sortes de sourires. L'agent de liaison fut le premier à s'esclaffer, puis l'agent de santé s'y mit aussi, suivi immédiatement par l'assemblée tout entière ; un soldat en avala de travers un morceau de viande et toussa comme un beau diable. Il regardait les soldats sans rien comprendre à ce qui se passait. Ce qu'on lisait sur son visage, comme la levure pour la pâte, faisait enfler les rires.

Il rugit :

– Qu'est-ce qui vous fait rire ? Les petits pains ne parviennent pas à vous fermer

la bouche ?

Le chef de peloton de service s'avança vers lui en se tenant le ventre, le tira par le bras et lui dit :

– Instructeur, vos yeux… Ciel, qu'est-il arrivé à vos yeux ?

Il toucha ses yeux, encore plus désorienté :

– Eh bien quoi, qu'est-ce qu'ils ont mes yeux ? Même le duvet sur ton visage je le vois très distinctement.

Le chef de peloton sortit de sa poche un petit miroir rond, le lui tendit en disant :

– Voyez vous-même !

Il prit l'objet et dit en regardant le visage d'un blanc crémeux du chef de peloton :

– Qu'est-ce que tu manigances ?

Tous ceux qui étaient dans le réfectoire, cadres et soldats, virent leur instructeur élever le petit miroir jusqu'à son visage et pousser soudain un hurlement bizarre, comme s'il avait vu un fantôme en plein jour. Il jeta le petit miroir ainsi qu'il aurait fait d'un serpent venimeux. L'objet rebondit sur la table, heurta avec des cliquetis les bols des soldats avant de tomber à terre, où il roula entre les pieds des hommes. Tous étaient pétrifiés de peur, personne n'osait plus rire. L'instructeur tourna les talons et sortit en courant du réfectoire. Arrivé au QG, il se plaça face au petit miroir que le capitaine avait accroché sur un mur, et constata alors que son visage était blanc comme une feuille de papier, autour des yeux, il y avait deux cercles violets de taille identique.

L'agent de liaison apporta une cuvette d'eau, c'était la première fois qu'il manifestait une réelle sollicitude pour un chef de la compagnie. Il lui dit :

– Instructeur, lavez-vous le visage.

Il prit la serviette sur la cuvette et la trempa dans l'eau.

– Ça ne partira pas, je le sais, ça ne partira pas.

– Ça partira facilement, instructeur, du premier coup.

– Il s'agit d'ecchymoses, ça ne part pas à l'eau.

– Non, c'est de la teinture de gentiane.

L'agent de liaison repêcha la serviette, et essuya les yeux de l'instructeur, la serviette était toute tachée de violet.

– Alors, vous ne me croyez toujours pas, instructeur ? dit l'agent de liaison, c'est de la teinture de gentiane.

– Tu, tu, c'est vous autres qui avez fomenté ça ?

L'agent de liaison et l'agent de santé se mirent à rire en se grattant le cou.

Il était si en colère que ses mains tremblaient ; il ne dit rien, plongea son visage dans la cuvette, il se savonna tant et si bien que l'eau en fut toute violacée.

Grâce à la teinture de gentiane, son « espionnite de la statue » se trouva guérie. Il raccrocha au mur les jumelles du commandant. Terminés aussi ses travaux d'investigation et ceux de découpage et de collage. À la caserne, la requête de permission avait été accordée, mais alors qu'il s'apprêtait à se mettre en route, un événement singulier se produisit. Plus tard, quand il sera assis au bord de la petite rivière et qu'il restera là pensif, réfléchissant ardûment à tout cela tout en contemplant l'eau coulant avec lenteur, il se dira que c'était l'œuvre du destin, que le cours des choses se fait selon un ordre préétabli depuis longtemps.

Le commandant Xiao ayant été envoyé en formation dans l'école d'infanterie de la région militaire, les autorités supérieures ont dépêché pour le remplacer un petit gars tout juste diplômé de l'École militaire. C'est un jeune homme beau et distingué, avec une couronne d'acier dans la bouche, passionné de photographie, mais peu expert, il a le déclencheur facile, « clic, clic ». Ce matin-là, le nouveau commandant, sur un caprice, s'est mis dans l'idée de coupler son appareil photo aux jumelles, pour photographier la statue. L'instructeur le regarde faire avec beaucoup d'intérêt. Le commandant a disposé devant lui tournevis, clef, fil de fer, fil gainé de caoutchouc, bout de chandelle. La sueur perle sur son nez juvénile, il laisse voir sa dent d'acier, les coins de sa bouche se crispent. Par on ne sait quel moyen, le petit commandant parvient à assembler appareil photo et jumelles, et au moment où il prend l'objet dans ses mains, on dirait qu'il tient une arme d'un type nouveau. Quand il le pointe sur la statue, il gémit comme s'il avait mal aux dents. Il se retourne et dit, furieux :

– Instructeur, venez vite voir, c'est vraiment impensable, ridicule au plus haut point, c'est tout bonnement miraculeux.

Il appuie sur le déclencheur, « clic, clic ».

– À vous, instructeur.

Le petit commandant sépare les jumelles de l'appareil photo et les lui tend, puis

recule d’un pas, pour laisser libre le rebord de la fenêtre.

Il prend les jumelles, sort un mouchoir, essuie les œilletons. Le soleil vient juste de se lever, c’est comme si une grande torche brûlait sur le lac, la torche la brûle, elle, et c’est son cœur à lui qui brûle. La statue qui s’était fondue avec l’image de sa femme a disparu. Sur le lac est érigée une pierre blanche drapée d’un tissu rouge vif, la tête de la sirène, ou de la jeune villageoise, c’est selon, émerge de l’étoffe, tel un animal sacrificiel sur un bûcher. Sous l’effet de cette ignition, ce visage, dont la vue le fait palpiter, change d’apparence, devient hideux à faire peur, frivole, impudique. Cette impression lui perce le cœur comme ferait une épine dure, si bien qu’il ne pourra jamais plus l’oublier. Il ressent une colère inextinguible, ce tissu rouge est un emplâtre solidement collé à ses sensations, alors, devant ses yeux, passe par moments une ombre pareille à un vol de corbeaux.

Le petit commandant continue de déverser le flot intarissable de ses commentaires, trop de paroles confinent à la raillerie, ont des relents de poudre. Ses pensées, semblables à du caoutchouc, sous l’onde de choc des attaques du petit commandant s’agitent entre expansion et resserrement, il a la sensation que tout son discernement est empêché de fonctionner par ce tissu, que ses capacités à penser en sont annihilées, c’est comme s’il se trouvait enlisé dans de la vase rouge. Il ne parvient pas à expliquer la répulsion que lui inspire cette étoffe et même lorsque, bien plus tard, il se retrouvera assis au bord de la petite rivière au pays, cherchant de toutes ses forces à comprendre, il ne pourra trouver de réponse.

Le petit commandant quitte la pièce en jurant. Il pose les jumelles, sort la photo de sa femme, y jette un coup d’œil : il est tellement stupéfait qu’il en a brusquement les pieds et les mains glacés. Les coloris du visage sont désormais illisibles, les traits ne forment plus qu’une masse informe, ce visage qui auparavant exprimait passion et pudeur est devenu une palette à mélanger les couleurs, ce corps pur comme du jade blanc est relié à cette palette, créant un sentiment de terreur ineffable. Il jette la photo dans le tiroir, se lève, il lui semble avoir une ruche dans la tête. Il voit la chaise et la table se mettre à flotter, sur le sol cimenté rampent des hordes de fourmis, des bords du lac en forme de croissant de lune monte la clameur de l’eau, nul besoin de jumelles pour remarquer la foule bariolée qui s’y trouve, les gens continuent d’affluer et de s’agglutiner les uns aux autres ; sur une grande distance le long des voies principales de communication, la circulation des voitures est bloquée en d’interminables files, les conducteurs énervés jouent du klaxon, la ville entière est en ébullition.

Il entre très nerveux dans le réfectoire, où un chef de peloton, d’ordinaire très

courtois, s’en prend avec colère au chef cuisinier. Ce dernier a laissé brûler le brouet de riz, les paniers en bambou pour la cuisson à la vapeur ont pris feu, les pains sont tous d’un noir brillant, comme des céramiques de la meilleure qualité.

– Comment t’as fait ton compte ? Hein ? Où as-tu l’esprit ? Où as-tu la tête ? Tu parles d’un chef des cuisines ! Et tu veux devenir volontaire ? Si ça devait arriver, tu anéantirais la cuisine avec tes explosions, ça oui !

Pendant que le chef de peloton le réprimande à grands cris, le chef cuisinier, la tête baissée, l’air abattu, ne cesse de frotter ses cuisses.

Ce jour-là, la septième compagnie eut l’impression de vivre un cauchemar ; les quatre soldats de garde n’avaient pas encore pris leur petit déjeuner, et toutes les cinq minutes ils actionnaient le téléphone pour demander au QG de presser ceux de la relève.

– On a déjà envoyé douze soldats, c’est comme des pierres jetées dans la mer, dit le chef de peloton de garde.

Finalement, le petit commandant se mit en route à la tête des hommes. Quarante minutes plus tard, la sonnerie du téléphone retentit, il prit l’écouteur et entendit la voix du petit commandant qui lui disait :

– Instructeur, je vous appelle depuis l’hôpital, un accident s’est produit sur le lac, beaucoup de personnes sont tombées à l’eau, nos soldats ont plongé pour les sauver, c’est la raison pour laquelle la relève s’est fait attendre.

Cette nuit-là, l’air était humide, le couvre-feu avait été sonné depuis longtemps, il n’avait toujours aucune envie de dormir, le petit commandant, lui, ronflait bruyamment, par moments des mots dits en rêve s’échappaient entre ses dents. Il se retournait dans son lit, essayant toutes sortes de méthodes pour trouver le sommeil, mais, dès qu’il fermait les paupières, le tissu rouge flottait devant ses yeux, lui brûlait les joues comme une flamme. Il ressentait en lui une alternance de chaud et de froid, il était torturé par une colère sans nom, intermittente, il faillit à plusieurs reprises se mettre à rugir. Finalement, il colla son visage contre l’oreiller, s’obligeant à compter le tic-tac de sa montre qui se trouvait dessous. Le mouvement du mécanisme produisait des sons si retentissants que ses tympans lui faisaient mal, il savait qu’il lui fallait aller accomplir cette chose. Ce tissu rouge – ce feu mauvais, ce cautère, cette barbe d’épi – était la cause fondamentale de tous ces phénomènes de confusion. Il s’habilla et se leva sans bruit, un rayon de lune filtrant

par la fenêtre éclairait le plancher, les chaussures et les pantoufles du petit commandant, chaussures en forme de navire de guerre, chaussons en forme de sampans, amarrés ensemble dans le clair de lune bleuté. Il attacha son ceinturon, fixa son pistolet, prit aussi, dans un tiroir, un petit couteau acéré et sortit sans bruit. La sentinelle en faction devant la porte de la caserne lui fit un salut en présentant les armes. Il s'entendit dire sur un ton sec et dur :

– Je vais faire la ronde des sentinelles.

Déjà il prenait la route cimentée menant au lac et au poste. Sur le côté de la route il y avait un bosquet de platanes, la lune à demi ronde se trouvait dans le ciel à droite au-dessus de lui, le firmament était d'un gris argenté peu prononcé, les feuilles des arbres scintillaient d'une faible clarté, d'entre les branches s'élevaient parfois des bruissements. Il fonçait droit devant lui, et, arrivé à quelques dizaines de mètres de la statue, il quitta la route et se faufila parmi les arbres denses, pleins de charme. Il se souvint soudain de cette scène au cours de laquelle la jolie jeune fille mordillait l'écorce d'un arbre et de ce vieillard comme fossilisé, mais ces apparitions, tel l'éclair, à peine apparues s'évanouissaient déjà, alors que le tissu rouge était illuminé par ces fulgurances, lumineux ou assombri tour à tour, mais toujours présent, n'ayant jamais quitté sa conscience.

La statue était érigée sur une énorme pierre à une dizaine de mètres des bords du lac. L'eau limpide le séparait d'elle. La lune s'était élevée encore un peu plus dans le ciel, sa clarté paraissait plus forte qu'elle ne l'était quelques instants plus tôt ; l'eau, calme comme un miroir, reflétait une longue ombre floue. Il regardait fixement la statue, à la clarté de la lune, l'immense tissu rouge semblait plutôt violacé, une tête d'un blanc bleuâtre flottait dans ces vagues violettes. Il se rappela soudain ce corps de jade blanc qu'il avait tant de fois caressé dans les jumelles, une impulsion irrépressible crispa ses lèvres. Il ôta chaussettes et chaussures, retroussa les jambes de son pantalon et entra dans l'eau. Elle n'était pas profonde, mais la vase, elle, l'était ; il avança de trois pas et eut de l'eau jusqu'au ventre, il détacha à la hâte son pistolet, le tint élevé au-dessus de sa tête ; il continuait de s'enliser, la vase semblait de la graisse, elle était déjà à hauteur de ses genoux, l'eau à celle de sa poitrine, il entendait les boum, boum de son cœur accompagnés des bruits assourdis de l'eau vaseuse. Il avançait péniblement, l'écume ainsi remuée brisait la lune, la vase qui remontait dégageait de forts remugles.

Une fois sur le rocher, ses pieds noircis foulèrent la pierre glacée, à chaque pas il laissait une empreinte bien distincte ; parvenu sous la statue, il leva les yeux vers elle, son corps était bien plus haut et bien plus robuste que le sien, sous le clair de

lune son visage avait une expression noble, inspirant une crainte respectueuse. Il se disait que cette froideur était due entièrement à ce tissu rouge. Il attrapa le velours en tâtonnant, il était délicat et moelleux dans la main, il pensait qu'une forte traction suffirait pour qu'il coule entre ses doigts. Il le tira d'un coup sec, le tissu émit une résonance sourde, mais résista, il le tira de nouveau vers le bas, puis vers le côté ; si la statue en fut ébranlée, le velours, lui, resta en place, se contentant d'émettre un son qui ressemblait à un aboi de chien. Il s'apprêtait à grimper sur le socle pour le déchirer avec le couteau quand des bruits de pas se firent entendre sur la route en ciment. Il se cacha derrière la statue, son cœur bondissait comme un lièvre poursuivi par un chasseur.

« Ta ta ta, ta ta ta », des bruits de pas se rapprochaient, près du lac juste en face de la statue, il les entendit s'arrêter, quelques voix jeunes disaient :

– Ce bout de chiffon a failli coûter la vie à des gens.

– Faut-il en rire ou en pleurer ?

– C'est qu'il s'agit de velours écarlate de première qualité, la jeune fille a de la chance.

– Ça ne rime à rien.

– Il faudrait lui faire porter des lunettes noires et un masque.

– Pour le coup notre instructeur sera rassuré.

– Ne parlons pas de lui.

– Qui oserait voler ce morceau de velours pour en faire des protège-matelas ?

– En route, ne soyons pas en retard pour la relève.

Il était collé à la statue, il lança un regard furtif aux quatre soldats qui peu à peu s'éloignaient. Il savait que les hommes relevés de leur garde allaient revenir, il ne devait pas s'attarder davantage. Tenant le tissu rouge, le petit couteau entre les dents, il grimpa sur le socle, et une fois en équilibre dessus, il prit le couteau qui lança des éclairs sous la lune… En fait, plouf, sans même attendre la fin de son geste, le tissu tomba, le corps de la sirène, ou de la jeune villageoise, émit soudain un éclat pareil à celui de la lune. Sur le coup, il en fut stupéfait. Il était debout derrière elle, son regard était au niveau de ses omoplates hautes et saillantes ainsi que du profond sillon du dos…

Il descendit du socle et perça avec le couteau des dizaines de trous dans le velours. Les crissements des déchirures lui procurèrent un plaisir intense. Puis, tenant haut son pistolet et le tissu, il refit dans l'eau le chemin en sens inverse

jusqu'à la berge, essuya ses pieds pleins de vase dans le velours, remit chaussettes et chaussures, d'un coup de pied envoya le tissu dans l'eau, qui se mit à flotter en surface puis se déploya petit à petit, on aurait dit la peau d'un bœuf roux. Il s'en retourna en se glissant entre les arbres, ses vêtements dégouttaient, une sensation d'onctuosité dans ses chaussures, le froid montait de là, il ne put s'empêcher de grelotter.

Le lendemain matin, dans le réfectoire, il constata que les visages exprimaient une jubilation impossible à dissimuler. Le chef cuisinier, comme pour compenser ses manquements de la veille, avait fait cuire le brouet de riz en exaltant son essence subtile, les pains à la vapeur étaient blancs et tendres, de la grosseur d'un poing, ils ne dépassaient pas les cinquante grammes. Il avait mis un uniforme tout neuf et avait fait reluire ses chaussures.

– Instructeur, quand partez-vous ? lui demanda un chef de peloton.

Il répondit par une question :

– Où, selon vous ?

– Mais en permission à la maison !

Lui :

– Dans une semaine probablement, l'instructeur adjoint revient samedi, je pars après la passation des fonctions.

Après le petit déjeuner, il fut appelé en ville par l'organisme compétent pour l'affaire du velours perforé et lacéré puis jeté dans le lac. Une femme d'un certain âge, très digne et portée par l'enthousiasme, fit une longue allocution. Pour la première fois de sa vie, il somnola pendant la réunion, l'envie de dormir le cernait de toutes parts comme de la colle visqueuse. Il vit du mécontentement transparaître sur le visage du dirigeant qui présidait l'assemblée, mais c'était plus fort que lui.

Il rentra à la caserne d'un pas chancelant. Arrivé au QG, il s'écroula sur son lit sans même avoir ôté ses chaussures. Quand il s'éveilla le lendemain matin il était déjà neuf heures, le soleil étincelait derrière les vitres, le parfum capiteux des lilas se ruait par vagues dans la pièce, l'atmosphère en était toute violette. Il resta allongé les yeux mi-clos pendant cinq bonnes minutes, avant de se rappeler soudain les faits qui s'étaient passés la veille et même avant encore. Il vit qu'on lui avait ôté ses chaussures et qu'on avait posé sur lui une couverture, les vêtements qu'il avait mis à tremper dans la cuvette avaient été lavés, pliés bien comme il faut et empilés sur son bureau. Au-dessus, il y avait une lettre. Il se retourna et descendit du lit, prit la lettre, l'enveloppe était terriblement sale, il n'y avait pas l'adresse de l'expéditeur. Il

la déchira plein de défiance, en sortit un feuillet qui exhalait une odeur de pétrole, au fur et à mesure qu'il avançait dans la lecture, il changea de couleur.

Il marchait dans la pièce, préoccupé, l'air défait. Puis il ouvrit la fenêtre et vit, sans avoir besoin de jumelles, sa femme debout, nue dans l'eau du lac, en dépit des regards des passants. Un pesant sentiment d'humiliation emplit de gaz sa poitrine.

En entendant les bruits de pas du petit commandant, il eut juste le temps d'essuyer son visage avec la serviette de toilette.

– Petit Pi – tel était le patronyme de l'officier –, j'aimerais t'emprunter ton appareil photo.

– Vous voulez photographier votre femme ?

Il grimaça un sourire gêné.

– Aucun problème, j'ai deux appareils, je vous en prête un.

– Oh, merci.

Il feuilleta le calendrier, et vit que le 21 mai était le 15 avril selon le calendrier ancien, un dimanche de l'un des vingt-quatre souffles solaires appelé « les petits épis[7] » ; toujours selon ce calendrier, il était vingt-deux heures et vingt-huit minutes.

La vieille femme n'y voit toujours rien, mais elle a le sentiment très fort que cette vie qui a été la sienne, faite de lassitude et de somnolence, a connu un changement fondamental. Après l'entrée du coq au plumage doré dans leur cour, coq dont sa bru dit qu'il est superbe, le vrai printemps est arrivé. Le coq chante tous les jours à la même heure. Ce magma informe qu'était sa vie jusque-là, grâce à ces cocoricos, a trouvé un rythme évident. Après avoir abandonné le coq chez elle, Cheveux-jaunes ne s'est plus manifesté. Quand elle entend les cris de l'animal, elle est toute joyeuse mais dans le même temps l'inquiétude la gagne. Le coq et les poules sont sortis du poulailler. Le mâle, le cou tendu, lance deux cris devant la fenêtre, puis pourchasse les poules à travers la cour. Elle entend Zijing debout sur le seuil qui regarde avec attention leurs ébats. Tenant à deux mains une calebasse, elle nourrit la volaille, elle leur lance du maïs par poignées, les grains tombent sur le sol avec un bruit de pluie drue, la foule des volatiles se précipite, quand ils mangent le maïs on croit entendre les tourbillons du vent.

Elle demande :

– Tiens, Cheveux-jaunes ne vient plus ? Ne devait-il pas guérir mes yeux ?

– Il raconte n'importe quoi, comme si on pouvait guérir la cécité avec des instillations dans le nez !

– Peut-être que si ! dit la vieille femme, pleine d'espoir. Les recettes de bonne femme guérissent de grands maux.

– Bon, je vais lui en reparler, dit Zijing d'une voix morne.

Et le lendemain matin, Cheveux-jaunes est de retour. Dès qu'il franchit la porte, il claironne :

– Tante aveugle, ces quelques jours j'étais parti vendre des perruches et j'ai oublié cette affaire pour vos yeux.

– Tu as gagné quelque chose ? demande la vieille femme.

– J'en ai vendu deux.

– C'est déjà ça, ne t'occupe pas de la somme.

– Ben oui, répond le garçon.

Il voit Zijing qui lui adresse un sourire moqueur. Il reprend :

– Tante aveugle, à partir d'aujourd'hui, je commence le traitement.

– La tante aveugle espère tellement revoir le soleil, même si c'est pour un court instant.

– Belle-sœur, le coq est toujours au poulailler ?

– Oui, le grand médecin que tu es ne s'étant pas présenté, comment aurais-je osé le relâcher !

– Pas d'aigreur, belle-sœur, aidez-moi à l'attraper.

La vieille femme entend les cris d'effroi lancés par la volaille dans le poulailler, ceux du coq qui résiste sont stridents.

Cheveux-jaunes entre dans la maison, le coq dans ses bras se calme aussitôt, ouvrant tout grands ses yeux d'or, de sa hauteur, il examine les humains. Le garçon dit :

– Belle-sœur, prenez le coq dans vos bras.

Zijing frissonne, son cœur palpite, elle tend cependant les bras, prend le coq contre elle, l'animal la regarde, tordant la tête. La crête est toute rouge.

– Tenez-le bien, belle-sœur, dit Cheveux-jaunes.

Il sort de sa poche une aiguille de ponction et un petit flacon jaune contenant du

coton imbibé d'alcool, il désinfecte l'aiguille et, tenant la crête d'une main, pique dedans promptement ; le coq pousse un petit geignement. Une goutte de sang d'un rouge sombre perle de la crête, il la récupère avec une allumette, elle saute sur le bâtonnet, elle fait penser à un grain de grenade.

– C'est bon, belle-sœur, laissez-le courir, dit Cheveux-jaunes.

Zijing porte le coq jusque dans la cour, s'accroupit et le relâche doucement, l'animal tourne la tête et lui donne un méchant coup de bec sur le dessus du doigt, il secoue ses plumes et s'enfuit à grands pas.

Cheveux-jaunes dit :

– Tante aveugle, levez la tête.

La vieille femme docile s'exécute, le garçon fait tomber la goutte dans une de ses narines, puis il lui pince le nez et le pétrit.

– C'est bon, tante aveugle.

Il appuie sur le menton de la vieille femme pour replacer sa tête dans sa position initiale.

Elle fixe le garçon avec des yeux brillants, la pupille est limpide, pleine de visions colorées. Il grelotte intérieurement, il a peine à croire que de tels yeux ne voient rien, il a même la sensation que ce regard, émanant de ces yeux, pareils à ceux d'une perruche, éclaire jusqu'au moindre recoin, jusqu'au plus profond de son cœur. En retour, ces yeux-là lui semblent insondables, effrayants.

– Tante aveugle, demande-t-il, évitant ce regard, alors, que ressentez-vous ?

Cette dernière s'applique justement à apprécier ce qui se passe en elle depuis que la goutte de sang de coq toute chaude est entrée dans sa narine. Elle a le sentiment que toutes ses sensations suivent cette goutte de sang. Quand elle a levé la tête, la goutte est descendue en serpentant dans sa gorge, elle a alors senti là et dans son nez une odeur forte de carpe.

– Une sensation de chaleur, une odeur forte de poisson, répond-elle.

– Et à part ça, rien d'autre ? demande Cheveux-jaunes prudemment.

– Le nez me pique un peu.

– Très bien, cela signifie que vous allez pleurer.

– Les oreilles me démangent un peu.

– Les oreilles communiquent avec les yeux.

– La peau du crâne aussi me démange un peu. Zijing, est-ce que par hasard

j'aurais des poux ?

– Cela prouve que le sang de coq fait son effet. Tante aveugle, surtout, il ne faudra pas vous impatienter, mais si nous nous tenons tous les jours à ce traitement, vous reverrez le jour, je m'en porte garant.

Toute contente, la vieille femme dit :

– Fais comme tu l'entends, il n'y a plus d'espoir, alors soigne le cheval mort comme s'il était vivant. Cela ne fait pas mal et ça ne démange pas tant que ça. Du moment que ce n'est pas trop embêtant pour toi et pour Zijing.

La vieille femme parle, parle, elle est la première à rire. Son rire est aigu, sonore, on dirait celui d'une petite fille naïve et spontanée. Pris dans ces sons cristallins, Cheveux-jaunes et Zijing se rendent dans la cour. Debout sous le cédrèle, le garçon dit, embarrassé :

– Tu es toujours en colère contre moi ?

– Pour le coton cette année, faudra-t-il de l'eau à la plantation ?

Cheveux-jaunes répond à contrecœur :

– S'il pouvait pleuvoir au moins une fois ces jours-ci, ce ne sera pas nécessaire, sinon, je crains bien que oui. Mais bon, ne t'inquiète pas, je suis là. On va creuser un puits dans les champs, au moment de planter le coton nous ouvrirons une rigole, y mettrons de l'eau, sèmerons, recouvrirons de fumier, butterons et à coup sûr les pousses sortiront ensemble, bien vigoureuses, ça prendra juste un peu plus de temps et d'énergie.

Zijing lui jette un regard appuyé et dit tout bas :

– L'autre jour, tu as donné le bâton pour te faire battre. Tu ne sais pas à quel point cela m'a affectée.

Cheveux-jaunes hoche la tête, alarmé.

Le traitement au sang de coq s'est poursuivi toute une semaine, des prodiges commencent à se faire voir sur le corps de la vieille femme. Elle ressent des démangeaisons dans toutes ses articulations, la lumière en liesse dans la cour l'attire. Ce matin, Cheveux-jaunes est en retard sur l'horaire habituel, elle l'attend avec impatience. Sa bru qui fait les cent pas dans la cour la met dans un grand état d'agitation. Elle entend le cochon gesticuler comme un beau diable dans l'enclos – on le nourrit depuis deux ans déjà et il n'engraisse pas. Toute cette nourriture

partie allez savoir où.

Zijing marche tranquillement, elle n'a pas encore libéré la volaille, la cour balayée de la veille est toute propre, la rosée nocturne a mouillé la terre en superficie, et s'y impriment les traces désordonnées de ses pas. Lorsqu'elle s'approche de l'enclos, le cochon grogne comme un chien aboie. L'animal est d'une constitution robuste, ses pattes sont puissantes, son corps a la forme élégante d'un fuseau. Zijing garde des distances respectueuses. Chaque fois qu'elle le nourrit, il la fixe d'un regard moqueur ; si la nourriture est un peu plus grossière, il renverse l'auge, après cela, il se pavane dans l'enclos en guise de démonstration de force tout en poussant de hauts cris. Parfois, il lui arrive de se mettre en colère tard dans la nuit. Et là, ce sont des hurlements comme ceux d'un loup et des bonds à plus d'un mètre de hauteur. Pour l'heure, c'est à Zijing qu'il s'en prend au travers de la grille de la porte. Elle le frappe avec le fouet qu'elle tient à la main. Le bout des lanières rebondit sur le corps de l'animal et lui fait une balafre sanguinolente au visage. Cheveux-jaunes arrive. Deux larmes brillantes roulent sur les joues de la jeune femme. Le garçon attrape un bâton et en donne un coup sur le groin du cochon. Ce dernier pousse un hurlement et enfouit sa hure dans le sol.

– Pourquoi tu n'arrives que maintenant ? Tu faisais quoi ? T'avais bien dit qu'on ferait le puits aujourd'hui, non ? dit Zijing.

– Là, là, rien ne presse, répond Cheveux-jaunes en souriant. Aujourd'hui on déjeunera aux champs, il ne nous faudra pas la moitié de l'après-midi pour creuser ce puits, ici l'eau est assez haute, on la trouvera à deux mètres de profondeur.

– Qu'est-ce que tu tiens ? demande Zijing.

– Eh bien, des perruches !

Il élève la cage, deux oiseaux splendides sautillent dedans. Ils sont de trois couleurs : jaune, vert et noir, leur bec de la forme d'un crochet de balance s'incurve jusqu'à leur plumage, leurs yeux d'un noir de jais brillent, vous fixent avec malice.

– Tu comptes en faire quoi ? demande Zijing d'une voix indistincte, l'esprit ailleurs, tant elle est fascinée par les deux oiseaux, tu vas les laisser ici ?

Cheveux-jaunes hoche énergiquement la tête. Il se détourne et se dirige vers l'auvent du toit, il accroche la cage à l'une des chevilles de bois. Les perruches dans la cage battent joyeusement des ailes. Ils sont là à regarder les oiseaux quand ils entendent soudain un léger bruit devant eux. Zijing pousse un cri de surprise :

– Mère, vous êtes sortie ? Et vos jambes…

La vieille femme s'avance avec crainte et circonspection dans la cour, on dirait

un bébé apprenant à marcher. Zijing s'apprête à aller la soutenir, quand elle s'aperçoit que c'est inutile, la vieille femme progresse déjà d'un pas plus assuré, les bras en balancier, elle fait le tour de la cour. Zijing l'étreint et crie, tout excitée :

– Mère, vous êtes guérie ? Et vos yeux ? Vous pouvez voir ?

– Non, mes yeux ne peuvent pas voir, dit la vieille femme. Hé, Cheveux-jaunes ? Continue de me faire ce traitement, mes yeux sont tout chauds, c'est comme si de petites bestioles grimpaient dedans.

Le garçon reste là debout, interloqué, partagé entre la joie et la crainte. Il aide Zijing à soutenir la vieille femme jusqu'au kang. Et tandis que les perruches jabotent, il instille deux grosses gouttes de sang de coq dans les narines de la tante aveugle. Zijing couvre les jambes de sa belle-mère et déclare :

– Mère, je vais creuser le puits avec Cheveux-jaunes, on mangera aux champs, votre repas est au chaud dans la marmite, puisque vous pouvez marcher maintenant, quand viendra l'heure, vous le prendrez et mangerez, voilà tout.

Alors que Cheveux-jaunes portant sur l'épaule pelle et perche à pomper l'eau s'apprête à sortir de la cour, les cris aigus du cochon empli de jalousie lui piquent le dos comme des aiguilles. Trouvant cela insupportable, il se retourne, le voit debout sur ses pattes de derrière, comme un être humain, les deux pattes de devant posées sur la barre transversale de la grille. L'animal a les yeux injectés de sang, ses dents mordillent la clôture bruyamment. Zijing pousse un cri et recule derrière le garçon, sa main empoigne fermement le dos de Cheveux-jaunes. Elle dit avec des sanglots dans la voix :

– C'est pas un cochon, c'est un démon ! Il n'a pas engraissé pendant ces deux ans, et il me lance en plus ce genre de regards, j'en peux plus. Cheveux-jaunes, j'en peux plus.

Le garçon pose les outils, prend le bâton dont il s'est déjà servi un peu plus tôt, et s'avance lentement vers la porte de l'enclos. Un léger sourire aux lèvres, il regarde l'animal avec mépris, le cochon lui rend la pareille, ses grosses narines soufflent fortement, de sa gorge montent des cris féroces de bête sanguinaire. Cheveux-jaunes lève le bâton, vise son groin et l'abat, le bâton se brise sur la barrière en fer et courbe une tige d'acier aussi grosse qu'un doigt, son bras comme secoué par une décharge électrique devient gourd. Le cochon tombe à la renverse sur le sol, mais après une roulade il se remet sur ses pattes et s'élance violemment contre la barrière qui, ébranlée, s'écroule avec fracas. L'animal saute dans la cour, s'y démène comme un fou. Les écuelles pour la nourriture des poules et la jarre des

eaux grasses de cuisine sont piétinées ou renversées, en moins de cinq minutes le sol entier est couvert des empreintes dégoûtantes de ses sabots. Cheveux-jaunes et Zijing, bêche et fouet à la main, ont du mal à le repousser dans l'enclos. Pareil à un chien de cirque dressé à sauter dans des anneaux, avec élégance et facilité, il esquive les uns après les autres les coups mortels. Plusieurs fois déjà Cheveux-jaunes l'a acculé contre un mur, mais la bête a fait un petit bond et lui est passée entre les aisselles. Elle a un tel rebond qu'elle peut rester suspendue en l'air pendant trois bonnes secondes, comme ces dauphins qui sautent hors de l'eau. Les deux jeunes gens sont à bout de souffle, épuisés, la bête de son côté crache une écume blanche, elle halète tandis que son ventre se gonfle et se dégonfle tour à tour. Les perruches se mettent à jaboter, le soleil s'approche du zénith, ils repensent alors à cette histoire de puits.

Dix jours passent pendant lesquels le cochon occupe seul la cour. Près du poulailler il a creusé avec son groin en forme de pelle un trou profond qui lui sert de gîte. Les deux jeunes gens ont peur de lui, ils n'osent même plus envisager de le parquer de nouveau dans l'enclos. Dès qu'elle entend le bruit des pas de Cheveux-jaunes, la bête tend la tête hors de son trou, des grognements courts et puissants montent de sa gorge. Peu importe le moment, il suffit que le garçon pense au cochon pour être sur des charbons ardents. Alors il trouve soudain une solution. Il apporte de chez lui deux pains à la vapeur imbibés d'alcool et les dépose, en un geste amical, devant le cochon ; l'animal pousse des grognements en guise d'intimidation, se préparant à filer entre ses aisselles ou ses jambes, mais les « là, là » amicaux du garçon le retiennent. Cheveux-jaunes pose les pains à deux mètres du groin et se retire lentement dans la maison. Caché derrière la porte, il observe par la fente la réaction du cochon. Les deux pains sont devant la bête, exhalant le parfum prononcé de l'alcool, mettant en alerte les sucs gastriques, les faisant remonter par vagues jusque dans sa gorge. Elle ne peut résister à la tentation. Bien sûr, peut-être a-t-elle une vague conscience des mauvaises intentions de cet homme aux cheveux jaunes mais elle va pâtir de sa cupidité et de son avidité. Elle mange les deux pains et bientôt, comme une chiffe molle, s'écroule dans sa tanière, des ronflements sonores s'échappent de ses narines, faisant frémir les particules de terre aux abords du trou. Cheveux-jaunes et Zijing en profitent pour sortir en courant, ils allument près du poulailler une poignée de hampes de chanvre qui se mettent à crépiter, Cheveux-jaunes fait chauffer une louche en fer au-dessus des flammes contenant deux boules de cire d'abeille de la taille d'un œuf de poule, qui,

une fois fondues, donnent un liquide pareil à du miel. Tenant la louche d'une main, il secoue l'oreille droite du cochon pour l'aplatir, puis il la relève et verse dans le tympan la moitié de la cire. La bête émet un grognement. L'oreille gauche reçoit le même traitement. Le feu de hampes de chanvre s'est éteint, le cochon dort toujours profondément. Les deux jeunes gens le portent jusque dans l'enclos. Ils fixent avec du fil de fer de calibre 2 la clôture sur deux gros poteaux en bois – précaution bien inutile, les événements ultérieurs devaient montrer que, même s'ils avaient enlevé la porte de la clôture, le cochon n'aurait pas fait un pas hors de l'enclos. Après avoir ingurgité les deux pains imbibés d'alcool et reçu de la cire dans les oreilles, il gardera un air stupide, disparu ce regard moqueur, il aura les yeux dans le vague. Il se déplacera avec moins d'énergie, du matin au soir il ne fera que manger et dormir, et grossira à un rythme effarant.

Ce matin-là, à cause du cochon, les deux jeunes gens n'avaient plus su où donner de la tête, aussi le projet de creusement du puits n'avait pas fait long feu. Une dizaine de jours d'affilée, le cochon était resté retranché à l'entrée du poulailler, si bien que le traitement des yeux de la vieille femme avec du sang de coq n'avait pu se poursuivre normalement. L'agitation incessante du cochon dans la cour avait gravement joué sur son moral, c'est pourquoi son état de santé ne s'était pas amélioré. Puis vint la période où dans toutes les familles du village on faisait tremper les graines de coton en vue de la semaison. Chaque nuit soufflait un vent de sud-ouest, et une puanteur semblable à celle de l'urine de cheval, celle des pesticides hautement toxiques, envahissait le village. Pendant une dizaine de jours d'affilée, des nuages avaient sillonné le ciel, mais il n'était pas tombé une seule goutte, et aucun signe avant-coureur n'annonçait de pluie pour les jours à venir. Certes, pluie et neige avaient été relativement abondantes pendant l'hiver, mais depuis le début du printemps, plus rien ; l'action d'un vent de sud-ouest ininterrompu, pareille à celle du feu, avait fait s'évaporer toute l'eau en surface des terres. La nécessité de puiser de l'eau pour les semailles de printemps semblait être devenue une fatalité. Après la redistribution des terres aux paysans, toutes les voies d'eau et les machines d'irrigation existantes avaient disparu. Chaque famille creusait des puits dans les champs pour amener à la palanche l'eau nécessaire à la semaison.

Quand Cheveux-jaunes et Zijing eurent scellé à la cire les tympans du cochon, ils n'eurent plus le souci d'être attaqués par surprise et mirent à exécution le jour même leur projet de creuser le puits. Ce jour-là, les nuages étaient bien plus nombreux que les jours précédents, mais les gens n'en continuaient pas moins de

forer, personne n’osait espérer que le Ciel ferait tomber la pluie. Le matin, la voix nasillarde de la speakerine avait retenti dans le carton couvert de poussière des haut-parleurs, elle avait annoncé les prévisions météorologiques de la station du district : pour ce jour on prévoyait de faibles à moyennes précipitations. Zijing restait sceptique, Cheveux-jaunes dit avec dédain :

– À écouter les lapins crier, on prend du retard pour semer les pois. Moi je sais qu’à la station météo du district ils sont plus d’une quarantaine, ils élèvent une loche d’étang et un crapaud. Quand le crapaud coasse, ils disent qu’il y aura de faibles précipitations et quand la loche a des lésions de la peau, qu’elles seront moyennes ; quand les deux bestioles réagissent de concert, on a alors « précipitations de faibles à moyennes ». Mon père avait une cicatrice dans le dos, avant la pluie, elle le démangeait.

Quand ils arrivèrent aux champs, on en était environ au milieu de la matinée, Cheveux-jaunes ôta sa veste, il ne portait plus qu’un débardeur blanc pas très propre. Il avait la peau très claire, mais des muscles fermes, pleins et élastiques, Zijing sentit l’odeur de petite bête sauvage qui émanait de son corps, son cœur à elle se mit à battre la chamade.

– Repose-toi un peu debout à l’écart, quand j’aurai creusé à deux mètres de profondeur, tu viendras puiser avec le seau, dit Cheveux-jaunes.

– Je ne vais quand même pas rester à regarder sans rien faire ? dit Zijing.

– Mais si, tu regarderas. Aucune femme ne m’a encore regardé travailler.

Il lança un « belle-sœur » lourd de sens. Elle baissa la tête, l’âme en peine.

Le garçon avait les membres longilignes. Tandis qu’il maniait la pelle, ses gestes étaient généreux et amples, il pouvait se servir de ses deux mains avec la même aisance, utiliser avec intelligence l’inertie. Elle le regardait travailler, et lorsqu’elle éprouvait du bonheur, elle ressentait en même temps une douleur qui la rongeait jusqu’aux os. À bonne distance, elle sentait l’odeur mâle pénétrante qui émanait de lui, une force toute masculine. C’était vraiment un homme plein de vie, capable de soigner une grave maladie avec des remèdes de bonne femme, de faire le commerce de perruches et de calmer la folie du cochon. Il lui semblait voir dans ce crâne couvert de cheveux blonds quantité d’alvéoles comme ceux d’une ruche, chacun d’eux recelant des milliers d’idées extraordinaires, idées aussi utiles qu’intéressantes. Les mettre en pratique, c’était comme jouer à cache-cache, cela ne demandait aucun effort. Cet homme était en train de s’impliquer chaque jour davantage dans sa vie. Sa taille, branche haute et droite, lisse, séduisait la jeune

glycine qui aspirait à grimper en s'appuyant sur elle. C'était une force obstinée et folle que la raison ne pouvait ligoter et que pourtant elle muselait. Chaque fois que des flux violents de l'émotion montaient à l'assaut, cette ombre vague apparaissait soudain avec une netteté exceptionnelle, apportant avec elle des souffles froids et austères. En face de cette ombre, elle était comme anesthésiée, tout en regrettant de ne pouvoir mettre en œuvre cette force en elle capable de soulever des montagnes. Mais voilà, ses pieds et ses mains restaient comme morts…

Quelques jours auparavant, elle s'était rendue à la foire et avait rencontré Shuangr, une ancienne camarade. Cette dernière était accompagnée par son mari ; un petit garçon coiffé d'un chapeau de cuir synthétique et de sandales en plastique était à califourchon sur les épaules de l'homme. Shuangr portait contre elle un bébé de sexe féminin, petite boule de chair. On avait parlé de tout et de rien. Elle avait demandé :

– Ces deux enfants sont les vôtres ?

Shuangr avait répondu :

– Mais oui !

– N'est-il pas interdit d'en avoir un second ?

– Il y a les interdictions et le fait d'en faire.

– Alors vous ne pouvez pas toucher les allocations de l'enfant unique.

– Oh, ça va, nous taquiner pour ça ! Six yuans par mois, c'est pas avec ça qu'on deviendra riches, et sans cela on ne sera pas plus pauvres non plus. Mais en quels temps vivons-nous ? Cet argent, c'est comme du vent dans les feuilles de haricots ! Qui fait cas de leurs six yuans par mois, une misère ! Je te le dis, moi, cette petite fille (elle avait désigné la petite dans ses bras), on l'a achetée pour deux mille yuans (voyant le regard interrogatif de Zijing elle rit), tu n'as pas compris ? Mais c'est l'amende voyons ! C'est le tarif pour un deuxième, si tu ne paies pas, pas d'inscription à l'état civil. Dans mon village, il y a des familles avec trois, quatre enfants. Passé le Nouvel An, quand ce bébé marchera, j'en ferai un autre, garçon ou fille je ne me plaindrai pas, un de pondu, c'est un de gagné, tant qu'il y aura des hommes, le monde existera. Après tout ce n'est qu'une affaire de quelques milliers de yuans. Mon homme fait commerce à moto de pâte de crevette, chaque mois il gagne la même somme (elle avait allongé cinq doigts, l'homme l'avait tancée du regard). Qu'est-ce que t'as à me faire les gros yeux ? Grande sœur Zijing n'est pas

une étrangère pour nous, alors ! (L'homme s'était mis à rire gauchement.) Grande sœur Zijing, toujours pas enceinte ? Moi je me demande à quoi tu joues ! Allons, fais-en un, et vite, une femme qui n'a pas eu son premier avant vingt-cinq ans aura des enfants soit avec un bec-de-lièvre, soit velus. Au village Lige, une vieille fille a eu son premier à trente-deux ans, quand le bébé est sorti, Ciel ! Il avait deux têtes et une jambe ! Le médecin lui-même s'est évanoui. Grande sœur, pourquoi vous n'en avez pas encore fait un tous les deux, oh ! (elle avait pris soudain conscience de la situation) tu es femme d'officier, ta conscience est élevée, on ne peut pas te comparer à nous autres, femmes de paysan.

– Allons, en route, quand tu commences à bavarder c'est sans fin, avait dit l'homme.

– Qu'est-ce qui presse, ça fait des années qu'on ne s'est vues toutes les deux, alors on a envie de se dire quelques mots.

Zijing tenait à la main une boîte de pâte de crevette. Shuangr lui avait dit :

– Grande sœur Zijing, cette boîte que tu tiens à la main il se pourrait bien que ce soit une de celles que mon homme négocie à Beihai.

Shuangr avait collé sa bouche à l'oreille de Zijing :

– Sœur aînée Zijing, dorénavant ne viens plus acheter la pâte de crevette à la foire, celle-là, on lui ajoute du sel et de l'eau, c'est de l'arnaque.

– En route, avait dit l'homme, furieux.

– On y va, grande sœur Zijing, avait dit Shuangr en tapotant les fesses de sa fille. Dis « tatie ».

La fillette avait baragouiné quelque chose, un doigt rose dans la bouche. Tenant toujours à la main la boîte de pâte de crevette additionnée de sel et d'eau, elle avait regardé Shuangr et les siens se fondre dans le flot bruyant de la foule.

Elle ne sait pas pourquoi il a fallu qu'elle repense si longuement à cette rencontre avec Shuangr. Tandis qu'elle se remémorait tout cela, le corps de Cheveux-jaunes s'est peu à peu enfoncé sous terre. Cela fait penser au soleil qui sombre lentement, quand il ne reste plus à la fin qu'une touche de doré qui disparaît aussi à son tour. Elle ne voit plus que des mottes de terre pareilles à des carrés de tofu qui s'envolent de dessous l'horizon.

– Belle-sœur ! – Elle l'entend qui l'appelle d'une voix sourde. – Belle-sœur !

Il l’appelle de nouveau. Elle se lève, anxieuse, réajuste ses vêtements, s’avance à pas lents. La voix vient de sous la terre, elle ne peut le voir, la terre rejetée forme une digue brune, noire, blanche. Plus elle avance, plus elle a la sensation de se diriger vers un gouffre. Il continue de l’appeler, les cris la tirent vers l’avant. Elle finit par se retrouver debout sur le bord de la grande fosse rectangulaire qu’il a creusée, elle regarde dans le fond. Lui, de son côté, la regarde aussi, la tête levée. Elle voit son visage expressif tout couvert de sueur, ses cheveux blonds collés par mèches sur son front, sa pomme d’Adam prononcée qui saille de son cou tendu, il a ôté son misérable tricot de corps, de petits filets de transpiration coulent le long de son dos nu, des taches de boue brunâtre ont éclaboussé sa peau blanche. Ses pieds nus sont déjà dans l’eau trouble. De quelques trous, gros comme un doigt, jaillit de l’eau claire.

Il lui demande affectueusement :

– C’est bon comme ça ?

– C’est bon, répond-elle.

Elle est là-haut devant lui, les jambes écartées. Elle fait descendre la perche au bout de laquelle est fixé le seau, appuie sur la perche, le seau s’incline, s’emplit d’eau, elle le hisse, le vide, l’eau boueuse s’infiltre aussitôt dans la terre desséchée sans même laisser de traces. Elle dit impassible :

– Cette terre est devenue aride.

Cheveux-jaunes dit avec beaucoup d’affection en la couvant des yeux :

– Je vais irriguer !

Elle aussi a le coup de main. Cheveux-jaunes est debout dans le puits, il l’observe tout ému remonter avec rapidité et précision l’eau boueuse, un seau après l’autre, il regarde ses reins solides qui se tordent, sa poitrine qui tressaute, il semble plongé dans un rêve, elle puise l’eau, il creuse et lance la terre à l’extérieur. Elle halète là-haut et le regarde d’un air rêveur elle aussi. Puis Cheveux-jaunes, d’un coup de pelle, ouvre une source de la grosseur d’un œuf de poule, l’eau jaillit à la verticale sur plus de deux empans. Elle fait descendre la perche pour qu’il remonte. Ses jambes sont rougies de froid, son corps est complètement mouillé.

– On est stupides tous les deux, quel besoin de creuser si profond ? dit-elle.

Il répond en lui adressant un sourire niais et en frissonnant de tout son corps :

– Plus le puits est profond, plus la source est vigoureuse.

Son sourire lui perce le cœur, lui fait mal. Elle sort un mouchoir pour lui essuyer

le dos, ses mains tremblent, son corps à lui tremble plus fort encore sous ses mains. Elle dit :

– Ce soir, tu manges à la maison.

Ils rentrent au village côte à côte, le ciel est plein de nuées sombres, le soleil se noie dans une mer de nuages, teintant de rouge sang ses ondulations. Au nord-est, le bord du ciel est secoué du fracas des éclairs d'un rouge tout aussi vif.

Bientôt, devant le juge du tribunal, très affable, Cheveux-jaunes racontera fidèlement, sans omettre le moindre détail, ce qui s'est passé cette nuit-là. Les gens l'emmèneront allez savoir où, il restera étendu sur un lit étroit, se tournant et se retournant sans trouver le sommeil. Il n'en aura pas gros sur le cœur, ne regrettera rien, tout en tournant et se retournant, il savourera la douceur de ce temps révolu…

Ce jour-là, quand ils étaient entrés dans la maison, il y faisait déjà noir comme dans un four, les nuées pesaient bas, roulaient comme de la fumée, on pouvait les toucher de la main. Le cochon dormait paisiblement dans l'enclos, les perruches étaient debout dans leur cage sous l'auvent, les yeux grands ouverts, le gros coq et le groupe de poules qu'il conduisait, pris d'on ne sait quelle diablerie, n'étaient pas rentrés dormir dans le poulailler, toute la volaille avait volé sur le mur et y était accroupie en rang d'oignons. Zijing alluma deux lampes. L'une dans la chambre de la vieille femme éclairait le visage ému et inquiet de Cheveux-jaunes, l'autre dans la pièce principale pour l'éclairer, elle, tandis qu'elle lavait les ciboules et coupait de la viande séchée et salée. Le temps était humide et la literie avait pris elle aussi de l'humidité, la vieille femme n'était pas contente, elle soupirait. Zijing dit :

– Parle un peu avec la tante aveugle pour la distraire de son ennui, je hache les ingrédients pour la farce et je confectionne les raviolis, ce sera vite prêt, patience.

Au son du hachoir sur la planche, Cheveux-jaunes appuya son corps fatigué contre le mur, et se mit à parler à bâtons rompus avec la vieille femme.

– Tante aveugle, avez-vous entendu parler de cette affaire : à Wanggezhuang une femme s'était levée de bonne heure pour aller puiser de l'eau, lorsqu'elle aperçut soudain dans le puits un lotus rouge aussi gros qu'un tapis de prière en jonc ; le lotus portait un gros bébé tout blanc, la femme perdit le contrôle d'elle-même, elle piqua une tête dans le puits et s'y noya.

– Le bébé dans le lotus était un avatar du démon ensorceleur qui guette les âmes, dit la vieille femme.

– Un jour qu'il pleuvait à verse, huit maçons coururent se réfugier dans un temple délabré, tonnerre, éclairs ne faisaient qu'une masse qui prit la forme d'un œuf, la boule de feu roulait en tous sens devant la porte du temple, les hommes à l'intérieur étaient épouvantés, l'un d'eux déclara : « Parmi les huit présents, je ne sais qui a agi contre sa conscience, on ne peut laisser une crotte de rat gâcher une marmite de gruau de riz, que celui qui a fauté s'en aille. » Mais qui était prêt à le faire ? Et tous de se bousculer dans une belle mêlée sans que rien sorte de tout cela. Un autre prit la parole : « On va faire comme ça : chacun va ôter son chapeau de bambou et le jeter hors du temple, celui dont le chapeau sera emporté par le vent, celui-là sortira pour mourir. » Le plus courageux ouvrit la porte, vent et pluie l'assaillirent violemment. Et tous de l'imiter à tour de rôle, les chapeaux une fois jetés furent renvoyés à leurs propriétaires, ainsi jusqu'à sept. Il ne restait plus qu'un maçon, il jeta son chapeau, tremblant de tout son corps, un coup de vent mauvais emporta le couvre-chef dans un tourbillon. Les sept autres dirent : « C'est toi qui as été désigné, alors sors ! » Comment pouvait-il s'y résoudre ? Les sept autres ne lui laissèrent pas le temps de s'expliquer, ils le portèrent et le jetèrent à l'extérieur.

– Et alors ? Il a été foudroyé ?

– Tante aveugle, laissez-moi raconter ! L'homme une fois jeté dehors s'est agenouillé et s'est frappé le front contre le sol avec la vigueur d'un pilon dans un bol plein de gousses d'ail et se mit à prier : « Ciel, ô Ciel, tu ne peux accuser injustement un honnête homme ! » Alors qu'il était là à implorer le Ciel, on entendit un bruit énorme, le temple tout entier s'était effondré, les murs vers l'intérieur, puis le toit vers le bas, parmi ces sept hommes il n'y eut pas de rescapés de ce grand ravioli farci à la chair humaine.

– Incroyable que de telles choses puissent arriver ! soupira la vieille.

Sa mauvaise humeur causée par le temps maussade avait complètement disparu.

Tandis que l'aveugle écoutait, pleine d'enthousiasme, Cheveux-jaunes raconter ses histoires, Zijing avait servi les raviolis tout fumants. La vieille femme insatiable décida que, lorsque Cheveux-jaunes aurait mangé, il reprendrait ses récits. Quand Zijing apporta une assiette de peaux de méduse et une autre d'œufs conservés dans la chaux, elle fit une mimique de la bouche à l'adresse du garçon et lui dit :

– Dans le trou de la fenêtre de derrière il y a une bouteille d'alcool, tu vas en boire un doigt pour récupérer des forces.

La vieille femme dit à son tour :

– Tu boiras bien un petit canon, tu t'es dépensé toute la journée.

Cheveux-jaunes prit la bouteille, tourna le bouchon entre ses dents, il but trois grosses gorgées d'affilée ; l'alcool fit vite son effet, un rouge éclatant comme des fleurs de pêcher monta à ses joues. Zijing lui arracha la bouteille des mains et « glou » en prit une gorgée, les larmes lui montèrent aussitôt aux yeux. Le visage de Cheveux-jaunes flottait dans des volutes de vapeur blanche, tel un mirage, il s'éloignait, se rapprochait.

Après le dîner, les seaux dans la cour se mirent à tinter. Les branches des arbres et les tuiles de l'auvent bruissèrent aussi. Personne n'osait faire de bruit. La vieille femme prit la parole la première :

– Il pleut, Zijing, va couvrir la jarre des légumes salés, s'ils prennent la pluie, les asticots vont se mettre dedans.

Zijing répondit :

– C'est fait.

Cheveux-jaunes dit à son tour :

– Pour le coup, on n'a plus besoin d'arroser pour semer le coton. Aujourd'hui, on a creusé le puits pour rien.

– Ne te réjouis pas trop vite, on ne sait pas encore si la pluie sera forte ou non.

– Elle tombe dru déjà. Écoute, elle est forte.

La vieille femme retrouvait toute sa bonne humeur avec le clapotis de la pluie. Elle pressa Cheveux-jaunes de continuer de lui raconter des histoires fantastiques et d'autres anecdotes. Zijing l'encouragea aussi du regard. Il dit alors :

– Tante aveugle, à Qiantun, une vache mit bas deux veaux, l'un avec cinq pattes, l'autre avec trois ; le propriétaire, un vieillard, était affligé au plus haut point, son fils, lui, était ravi. Il dit : « Père, toi tu es là à te lamenter alors que notre heure de bonne fortune est arrivée. » Il emmena les veaux à la foire, ceux qui voulaient voir les bêtes devaient acheter un billet, et en une année ils devinrent millionnaires. Au Dongbei, un bœuf se battait tous les jours avec un tigre…

Tandis qu'il parlait, la vieille femme s'était mise à ronfler. La pluie tombait toujours, une rafale de vent passa par la fenêtre, elle éteignit les deux lampes. Zijing sortit de la chambre de sa belle-mère, Cheveux-jaunes la suivait de près. Debout sur le seuil de la salle principale, ils contemplaient la grisaille de la nuit pluvieuse, écoutaient les bruits mêlés du vent et de la pluie, ils ne disaient rien. Bientôt la nuit n'obscurcit plus leurs yeux, ils regardaient respectivement leurs visages flous, ils

pouvaient entendre les battements du cœur de l'autre. Le bruit de la pluie, plein de charme, se faisait de plus en plus intense, le vent frisquet qui arrivait en biais entrait à flots dans la pièce principale, il apportait avec lui une odeur de terre venue des champs lointains. Elle avait les bras croisés, les mains serrées sur ses épaules, lui aussi, ils trouvaient tous les deux que l'autre dégageait la bonne chaleur du feu, ils auraient tant voulu faire un pas en avant, mais il y avait entre eux une ombre ténébreuse qui les en empêchait. Son cœur était si contracté qu'il lui semblait prêt à se rompre, le sien à elle lui faisait mal comme s'il allait se briser. Elle dit, suffoquée par les sanglots :

– Allons, pars !

– Tu veux que je parte ?

– Pars.

– Non, je ne partirai pas, je n'ai pas envie de partir…

Il se précipita, la serra fort contre lui, si fort que ses os à elle en craquèrent. Elle le repoussa violemment. Il partit en titubant, elle le suivit pour le raccompagner. La pluie glacée fouettait leur peau nue, ils ressentaient ce froid, pénétrant jusqu'aux os. À l'entrée de la cour, la petite guérite les abrita. Elle était minuscule, et si les flèches désordonnées de la pluie ne pouvaient atteindre la partie supérieure de leurs corps, elles fouettaient avec bruit leurs vêtements plus bas. Les branches grêles du saule pleureur à l'entrée frissonnaient, l'air froid et stagnant frissonnait lui aussi. Des nuages pourpres flottaient à perte de vue entre ciel et terre, c'était le règne d'un secret qui vous remuait le cœur de façon insupportable. Du mur de la cour montèrent des plaintes, l'armada de poules était toujours accroupie sur le faîte, immobile. Zijing dit avec des sanglots dans la voix :

– Cheveux-jaunes, ce seuil, je ne peux le franchir…

Elle claqua le portail. Ses larmes coulèrent à flots. Elle resta debout, la main appuyée contre la porte. Elle savait qu'il se tenait juste derrière. Elle regrettait terriblement, elle avait le sentiment que l'accès au bonheur s'était refermé. Elle pensait : Cheveux-jaunes, pousse la porte et entre… La pluie se faisait plus sonore et plus drue. Les plaintes des poules devinrent de sourds gémissements. Elle avait la sensation que son cœur, en un bref laps de temps, s'était brisé. Le sentiment que la fin du monde était proche s'était emparé d'elle. Elle ne savait plus si le portail avait été ouvert par elle, ou poussé par lui. Leurs deux poitrines brûlantes se pressèrent l'une contre l'autre, il l'enlaça, elle enfouit son visage dans son cou, le mordit goulûment, respirant l'odeur chaude de cuir mégissé de mouton, exacerbée par le

temps pluvieux, qui émanait de son corps…

La nuit du 15 avril, une lune énorme est suspendue dans le ciel blanc et brillant, les étoiles en paraissent ternes, leur éclat est incertain, la lune est pareille à un clair soleil. Les ombres des arbres sur le sol sont diffuses, presque invisibles. La vieille femme entend le raffut fait par les deux perruches dans leur cage sous l'auvent, hirondelles et chauves-souris volent ensemble dans les airs. Les fleurs de poirier couvrent les branches, les abeilles font une sortie en masse pour aller récolter le pollen. Le gros coq prend l'initiative de donner des coups de tête contre la planche qui ferme le poulailler, il finit par ouvrir une fente par laquelle il se faufile à l'extérieur, les poules le suivent. Ils font le tour de la cour avant de s'envoler sur le mur où ils s'accroupissent.

Ces derniers jours, Cheveux-jaunes a raconté à la vieille femme ses histoires fantastiques et autres anecdotes, elle est à présent tout à fait détendue. Elle trouve même sa vie actuelle plus agréable que celle d'avant sa cécité. Elle entend souvent sa belle-fille rire de joie, cette joie fait aussi la sienne, toutefois, dans ces rires, elle perçoit quelque chose de tumultueux et de subtil à la fois, elle en ressent une sourde inquiétude. Malgré tout, depuis que Cheveux-jaunes vient fréquemment, une atmosphère de gaieté a remplacé la vie si morne de cette famille. À présent, elle prend le soleil tous les jours dehors, elle bouge, elle connaît si bien ce lieu qu'elle n'a pas besoin de ses yeux, quand elle fait de l'exercice dans la cour, personne ne se douterait qu'elle est aveugle.

Le clair de lune d'une limpidité excessive perturbe l'horloge biologique des oiseaux et des insectes, il vient gâter la bonne humeur qui a été celle de la vieille femme depuis un bon moment. Si elle ne peut voir cette lune, elle la sent, tout comme elle sent cette autre lune rouge accrochée au visage de sa belle-fille, une lune grande, brillante. Elle est de nouveau sujette à l'insomnie. Les bruits qu'elle devait entendre cette nuit-là allaient souvent lui traverser la mémoire dans ses vieux jours. Chaque fois qu'elle se souviendra de ce qui s'est passé cette nuit-là, elle aura la sensation de flammes brûlantes dévorant la tête de la bougie de sa vie.

Cheveux-jaunes est parti alors que sonnaient neuf heures à la pendule murale. Elle a entendu Zijing sortir pour le raccompagner, le portail s'est ouvert puis s'est refermé. Dans le bruit de la grille elle a perçu comme un son parasite furtif. Elle a entendu Zijing revenir, elle semblait faire exprès de marcher bruyamment, de tousser de façon peu naturelle, comme si elle avait quelque chose à cacher. Cet

instant-là, subitement, a éclairé le passé, elle en a été si terrifiée qu'elle a failli s'évanouir. Après un accès de tremblements rapides, elle a fini par se calmer, la tristesse a submergé l'effroi. Le détachement face à la vie qui vient avec le grand âge l'a aidée à calmer l'agitation de son cœur. Elle s'efforce de dormir, mais plus elle se force plus ses oreilles sont sensibles, elle entend absolument tous les bruits faits par sa belle-fille, même les plus ténus. Elle a beau essayer de se leurrer elle-même, peine perdue ! La chose était inévitable, et elle s'est effectivement produite. Ses doigts se remettent à caresser convulsivement les motifs du dragon et du phénix. Elle essaie de se rappeler le physique de son fils, mais en vain, le seul souvenir de lui est celui d'une ombre pareille à de la chaux sale, et cette ombre elle-même se trouve superposée à celle de cet enfant aux cheveux blonds…

Un nuage orangé se montre alors, venu on ne sait d'où, dans le ciel immense il poursuit la lune. Le nuage est velu, il a la forme d'un carlin mais à longs poils. Par moments la lune est engloutie par le carlin, à d'autres instants elle se glisse hors de son ventre. Ce jeu cruel devait durer plus de deux heures, ceux qui sortirent faire un tour ce soir-là ont eu la chance de voir une scène qui n'apparaît que dans les contes de fées, celui qui avait l'imagination fertile a pu entendre les rugissements sauvages du carlin lorsqu'il avalait la lune ainsi que la respiration haletante de l'astre en fuite, il a pu voir aussi les yeux bleutés du chien et sa langue rouge, sa salive ondulant dans les airs comme des filaments de verre.

Le nuage en forme de chien et la lune luttent au corps à corps, l'espace entre ciel et terre est parfois clair comme la glace ou aussi sombre qu'une ombre épaisse ; pendant ce combat, la vaste campagne et l'étroite route de terre, les arbres élancés et les petites herbes tremblantes de froid passent par des métamorphoses de formes et de couleurs, primates et bestioles de toutes sortes sentent ce monde en mutation.

Il marche sur cette route de terre qui mène du bourg au village, le vent chaud apporte le parfum raffiné des fleurs de blé. Les branches des arbres bordant la route viennent de temps en temps caresser sa tête et ses épaules. Quand la lune fait son apparition, il voit les scintillements argentés sur les arbres dans les ténèbres, les insectes chantent sans relâche sur les branches ; quand la lune se cache dans les nuages, la route grise prend une teinte brun sombre, les arbres ressemblent à des géants, féroces comme des monstres, avec ce temps gris les cris des bestioles se font mornes et étouffés. Quelques jours plus tard, il écrira un long compte rendu, où est relaté ce qui s'était passé ce jour-là :

Je suis descendu du bus à trois heures, à l'arrêt de la station du bourg. Pour ce retour, j'avais un plan bien médité. J'étais en civil, portais des lunettes noires, un porte-documents. Le bourg est à six kilomètres du village, pour éviter d'être vu, je ne pouvais pas entrer dans le village de jour. Je me suis réfugié dans un petit boui-boui à l'ouest du bourg, en face c'était l'échoppe d'un maréchal-ferrant. Un petit gars bien musclé, torse nu, la taille ceinte d'une étoffe en coton bleu toute déchirée, retenait de son bras gauche une des pattes arrière d'un cheval tandis que la main droite maniait très rapidement le rogne-pied étincelant en forme de pelle. Un vieillard au visage rougeaud, debout à côté, observait le jeune gars avec un œil critique. À l'est, c'était l'échoppe d'un forgeron. À l'ouest, un petit garage. Les deux commerces avaient l'air d'être prospères. Quand je suis entré dans le boui-boui, la patronne s'est levée immédiatement pour m'accueillir, elle devait avoir un peu plus de trente ans, elle était corpulente, un grand visage carré, elle parlait d'une voix forte, avec un empressement oppressant. J'ai commandé une assiette de cacahuètes, une autre de cous de poulet, une bouteille de vin, et choisi une table près de la fenêtre. Il y avait en tout une vingtaine de places, à part moi, deux autres clients : deux vieillards à la barbe poivre et sel qui sirotaient tranquillement leur alcool. La patronne était debout derrière le comptoir, elle tenait à la main un rubik's cube tout graisseux qu'elle tournait et retournait. Je voyais à travers mes lunettes noires qu'elle me lançait de temps à autre un regard. J'étais vêtu de noir de pied en cap, costume, chaussures, porte-documents, lunettes, cela devait forcément sembler un peu étrange. Quand elle me regardait, les muscles de son visage se crispaient. Je l'ai ignorée, tout simplement, mâchouillant sans grand intérêt les cous de poulet, j'ai porté mes regards vers la rue. Les gestes tourbillonnants du jeune maréchal-ferrant me surprirent, me tirèrent quelques soupirs d'admiration. La sueur dégoulinait sur son dos nu, ses muscles faisaient penser à autant de petites souris en train de filer à toute vitesse. Dans la rue passait de temps à autre un visage connu, tous montraient une expression d'indifférence, les gens allaient leur chemin, pressés. Ils étaient bien loin de penser qu'une ancienne connaissance les observait derrière des vitres sales.

Une mouche déchaînée volait à travers la salle, son bourdonnement vous perçait les tympans, mais elle se heurtait systématiquement à la vitre et repartait, la dernière fois, elle en fut tout estourbie et dégringola sur le rebord de la fenêtre ; elle était tombée sur le dos et tournait sur elle-même, poussant des cris qui ressemblaient à des pleurs. La patronne et les deux vieillards restèrent complètement impassibles, comme s'ils n'avaient rien vu. J'eus à plusieurs reprises

envie de me lever pour l'achever, mais, au moindre de mes mouvements, les yeux de la patronne s'illuminaient d'un éclair. J'avais de l'aversion pour ses regards ; animé par un esprit de vengeance, j'ai agité mes baguettes et en ai frappé la mouche qui a éclaté en morceaux. J'ai jeté violemment sur la table les baguettes couvertes du sang et de la chair de la mouche, mis mes mains dans mes poches et, l'air mauvais, j'ai fixé la patronne du regard. Son gros visage a blêmi sur-le-champ, elle a abandonné le cube, et s'est avancée avec un chiffon. Elle a fait disparaître les baguettes sales et la mouche, m'a apporté une nouvelle paire de baguettes et a dit avec force excuses :

– Camarade, notre établissement est au-dessous de tout, ne nous en tenez pas trop rigueur, et puis je suis une femme, c'est mon premier commerce, je suis jeune, sans expérience, j'ai bénéficié du soutien de la bonne politique menée par le Parti et de la sollicitude des dirigeants aux échelons supérieurs.

Tout en parlant, elle gardait le regard rivé sur ma main fourrée dans ma poche, comme si elle était serrée sur une grenade. Elle m'a demandé :

– Vous venez du chef-lieu de district, non ? Nous sommes en possession d'une licence d'exploitation et d'un certificat de conformité pour l'hygiène, je fais mon commerce en toute honnêteté, chez nous, ni arnaque ni tromperie, revenez plusieurs fois et vous verrez par vous-même.

J'ai sorti mon mouchoir pour m'essuyer la bouche.

– Je viens du chef-lieu de province.

Son expression s'est adoucie aussitôt, elle m'a demandé :

– Vous prendrez autre chose ?

Je lui ai signifié que non, elle s'en est retournée tranquillement vers le comptoir et s'est remise à faire tourner son cube.

Je suis resté assis là jusqu'aux ombres confuses du soir. Les deux vieillards étaient partis, dans la rue les passants devenaient rares, le garage et le maréchal-ferrant avaient fermé, le forgeron ne frappait plus le fer, il faisait la cuisine, la bonne odeur de l'ail frais sauté avec du porc entrait dans le petit boui-boui. La patronne me regardait en faisant la moue, comme si elle voulait me dire quelque chose. Je me suis levé, me suis dirigé vers le comptoir et ai dit :

– L'addition !

Elle a annoncé :

– Un yuan et quatre-vingts centimes, trois fois rien, laissez tomber.

J'ai jeté sur le comptoir un billet, de cinq yuans probablement, et je suis parti sans m'attarder davantage.

Sur la route, je faisais exprès de marcher lentement, j'ai lambiné si bien que j'ai mis deux heures pour faire ces cinq ou six kilomètres. Quand je suis arrivé au village, j'ai levé mon poignet pour regarder l'heure à ma montre, il était déjà plus de neuf heures, je suis entré dans un champ de blé, me suis assis là. Le blé était beau, les épis longs et gros, le sol était couvert d'une couche de fleurs d'un blanc argenté. J'ai attrapé deux barbes, détaché deux grains de blé, je les ai fait sortir de leur balle avec les dents, les grains étaient tendres, sucrés comme du maltose. On était à la période de l'année dite « petite plénitude », ou « petits épis », juste avant la venue à maturité des blés, le temps des moissons allait arriver, c'était vraiment le bon moment pour rentrer à la maison, un choix intelligent. Je savais que quand le lendemain je rencontrerais des gens du village, ils ne manqueraient pas de me dire : « Tianqiu, mais dis donc, tu as grossi ! Tu es revenu sans doute pour aider Zijing à moissonner ? » En fait, ce ne fut absolument pas du blé que je devais récolter, mais des ennuis et des souillures. Quand une chose s'enclenche, il y a inévitablement un résultat. Et je voulais que cette chose débouche sur un résultat, et sur celui qui s'était imposé depuis longtemps à mon esprit, je l'avais saisi fermement, c'était le poisson pris dans mon filet, il ne pouvait m'échapper.

J'ai fumé deux cigarettes, là dans le champ. Il était dix heures pile. J'ai ouvert mon porte-documents, mis une pellicule dans l'appareil photo, ai passé la bretelle de l'appareil à mon cou, ai glissé dans ma poche la lampe torche dont j'avais changé la pile, ai choisi un repère, ai caché le porte-documents noir avant de me glisser furtivement dans le village. Ce nuage jaune en forme de chien semblait agir de concert avec moi, une fois de plus, il a englouti la lune d'un coup. Sa lumière d'un jaune sombre filtrait à travers le ventre du chien. L'univers entier s'est retrouvé pris dans un mystère enfiévré : ces rangées de toits de chaume, ces arbres bas ou de haute futaie, peupliers, saules ou sophoras ; sous le clair de lune brumeux qui filtrait peu à peu, les fleurs de sophora ressemblaient à une nuée de papillons blancs voletant avec grâce. Leur parfum pénétrant se répandait comme l'eau de la mer, j'avais la sensation de suffoquer…

Le vent se lève, transforme le parfum en un long ruban. Il marche en suivant le petit chemin derrière le village, il n'a pas voulu prendre la grand-rue. Il traverse le bosquet empli d'arômes boisés ; il peut voir, quand le vent agite les branches,

tomber les pétales d’un blanc éclatant, pareils à des flocons de neige, qui éclaboussent le clair de lune bleuté. Des fleurs de sophora sont sur le point d’éclore tandis que d’autres se flétrissent, le parfum vient des premières, quant aux autres, elles ne peuvent qu’exhaler une odeur de choses fanées. Sous les arbres, il aperçoit deux masses sombres qui roulent. Le clair de lune déverse sa violente clarté. Il voit distinctement deux chiens en train de s’ébattre, mû par une colère indescriptible il ramasse une motte de terre, la lance contre les cabots, ces derniers poussent des abois tragiques et, sans se presser, plongent dans l’ombre des arbres.

Arrivé devant la porte de la maison, il sent dans son esprit la paix qui habite les déserts. La minuscule guérite, le mur en terre, l’humble chaumière, rien n’a changé. Il n’ose imaginer que de telles choses pourraient se produire dans une si petite cour. Sa main qui va se lever pour frapper à la porte afin que sa femme vienne ouvrir et qu’il entre dignement dans la salle principale, cette main est incapable d’accomplir ce geste. Il sait pertinemment que le fait d’entrer dans la cour en sautant par-dessus le mur relève, en ce qui le concerne, du comble de l’ironie, mais il lui faut agir ainsi. Il voudrait tant que tout cela soit faux, qu’il ne se soit rien passé. Si tel est le cas, il courra à l’entrée du village, récupérera son sac, retournera au chef-lieu du district, achètera le plus de cadeaux possible, comme un fils respectueux, un mari aimant, et il entrera dans la cour, en tout bien tout honneur. Pour l’heure, il n’a d’autre solution que de sauter le mur comme un rat ou un chien voleur, un chat sauvage ou un fauve.

Ce qui le panique, c’est la présence de cette armada de poules sur le mur, qui tournent le dos à la cour. Elles ont toutes le bec vers l’extérieur du mur, à leur tête, un gros coq au plumage resplendissant qui reflète le clair de lune. Il penche le cou, le regarde avec un air de défi. Lui cherche un espace libre dans la troupe pour franchir le mur, mais les poules, dirigées par le coq, se déplacent rapidement sur le faîte, si bien qu’il ne peut poser ses mains pour prendre appui. Sous le coup de la colère, il attrape le cou du coq, et le tord dans un craquement sonore. Il relâche la main, le coq tombe tête la première vers le sol, ses pattes pédalent dans le vide, il bat des ailes, après quelques roulades, il ne bouge plus. Les poules apeurées se regroupent, n’osant plus semer le trouble. Il se hisse en s’agrippant à la crête du mur, saute dans la cour, s’approche furtivement de la fenêtre. Les perruches jabotent avec bruit sous l’auvent. Sur la pointe des pieds il détache la cage, plonge la main dedans, saisit l’un des oiseaux, le serre entre ses doigts, les viscères de la bête éclatent. Il attrape l’autre perruche, le cœur palpite terriblement dans sa main, son poignet montre déjà quelque faiblesse, il serre pourtant l’oiseau avec force jusqu’à ce que mort s’ensuive. Retenant sa respiration, il s’arrête devant la fenêtre

familière. Le papier qui la couvre, éclairé par la brillance de la lune, fait penser au visage blême d'un mort. Pendant un long moment, il perd la tête, ne tient pas debout, ses oreilles bourdonnent, il n'entend rien. Ses propres battements de cœur, violents, le bruit de sa respiration lui font peur. Il se mord les lèvres, il sent le filet de sang qui lui coule dans sa bouche, entre les dents.

Il finit par se calmer, de la pointe de la langue il fait lentement un trou de la grosseur d'une pièce de deux centimes dans le papier de la fenêtre. Il colle un œil dessus et regarde dans la pièce. Tout est indistinct, il ne discerne rien de précis. Il persiste, encore et encore, peu à peu il s'habitue à l'obscurité régnante. Il distingue le grand miroir et la pendule sur les murs, la malle, l'armoire, la commode, la table et les montants du kang en palissandre, tout luisants d'usure. La pendule soudain s'affole, sonne douze coups, il a si peur que son cœur se serre. C'est alors qu'il entend les chuchotements d'une voix de femme et d'une voix d'homme, il gémit comme un fauve, il sent son cœur voler en éclats telle une grenade, il perçoit vaguement dans sa poitrine un hurlement déchirant, le treillis de la croisée est brisé sous ses coups frénétiques, il y a maintenant une grande bouche béante dans le mur. Il ne saute pas à l'intérieur, il reste dans l'encadrement de la fenêtre, il allume la lampe de poche, sa lumière entre dans la pièce avec le clair de lune, la colonne lumineuse enveloppe les deux jeunes corps.

– Vous… Vous en faites du propre… dit-il.

Sa tête tremble, ses lèvres aussi, elles ne lui obéissent plus.

– C'est toi ?

Zijing met ses mains sur ses yeux, pour les protéger de la lumière aveuglante.

– Frère aîné Tianqiu – Cheveux-jaunes s'est agenouillé sur le lit, le suppliant –, frère aîné Tianqiu, pardonne-nous…

– Ce n'est pas sa faute, c'est moi qui l'ai fait venir, dit Zijing.

– Chiens que vous êtes ! jure-t-il haut et fort en regardant ses cheveux blonds resplendissants et ses cheveux noirs à elle, tout lisses.

– Frère aîné Tianqiu, puisque tu n'aimes pas belle-sœur Zijing, permets-nous d'être heureux ensemble. Tante aveugle est comme ma mère, je m'occuperai d'elle, et le ferai bien, tu peux sans le moindre souci partir te lancer dans le monde…

– Conneries ! jure-t-il, furieux.

À la lumière de la lampe de poche le corps nu, bien en chair, de Zijing attise encore plus sa colère. Il pose la torche sur le rebord de la fenêtre, lève son appareil

et prend des photos jusqu'à la fin de la pellicule. La lampe du flash crépite avec un éclair bleu, illuminant son visage du vert émeraude des jeunes pousses de blé au printemps. Il saute sur le kang, donne un méchant coup de pied à Cheveux-jaunes et lui lance :

– Dégage !

Il allume la lampe à huile, éteint sa torche, et, assis sur le tabouret, il allume une cigarette. Le clair de lune se déverse sans rencontrer d'obstacle, les flammes de la lampe à huile dansent comme des feux follets. Zijing est agenouillée de dos, calme et sereine.

– Tu vas me dire comment tu t'es mise à flirter avec lui ! Depuis quand ! T'es sourde, t'es muette ?

Il a beau rugir, Zijing ne souffle mot. Il l'attire par les épaules, tourne son visage vers lui. Il reste de marbre, on dirait celui d'une statue, la colère l'étouffe. Il appuie la cigarette sur sa poitrine, il entend le grésillement de la combustion sur la peau, il a la sensation d'être devenu fou.

– Alors, t'accouches !

Un flot de larmes jaillit de ses yeux. Elle se jette sur le lit, se tortillant comme une anguille argentée que l'on remonte à la canne. Le clair de lune nimbe son corps, si blanc, si brillant, si lisse, mille fois plus beau que celui de la statue. Il se penche, la prend dans ses bras et lui dit :

– Zijing, je te pardonne, il suffit que tu t'amendes et je saurai t'aimer de mon mieux.

Sous ses caresses, le corps de Zijing peu à peu devient raide comme celui de l'anguille sortie de l'eau depuis longtemps.

Dans sa chambre, la vieille femme sanglote tout bas.

Cette nuit si claire, tel un gigantesque fer, devait laisser sa marque rouge dans son cœur. Cette blessure, jusque dans les derniers moments de sa vie, ne devait pas guérir. Malgré la peur de se laisser aller aux souvenirs, ce serait plus fort qu'elle, ou, comme le dit le dicton : « Douleur aux dents s'éternise, douleur aux jambes point ne dure » ; dix événements joyeux passé l'année sont oubliés, un événement triste reste en mémoire toute la vie. Ce soir-là, la vieille femme sanglotait, elle entendit son fils s'approcher tout en l'appelant. Elle lui dit :

– Ah, Qiu ! Ta femme n’est pas à blâmer, Cheveux-jaunes non plus, tout cela c’est à cause de moi, moi qui m’accroche à la vie et suis un fardeau pour vous deux.

Le fils resta deux mois à la maison. Cheveux-jaunes avait disparu. Le coq était mort, les perruches aussi, la cour était sans vie, on n’entendait que le bruit sonore des pas du fils. Par la force des choses, le traitement à base de sang de crête de coq fut interrompu, la moitié inférieure du corps de la vieille femme fut de nouveau paralysée, elle ne pouvait plus marcher. Son regard s’obscurcissait de jour en jour, son audition allait en diminuant ; quand son fils d’une voix déchirante lui dit adieu, elle était assise, comme une pierre, elle ne montra aucune réaction.

L’année suivante, le jour où le premier pêcher fleurit soudainement, la vieille femme se leva de bon matin et demanda à Zijing de lui laver le visage et de la coiffer. Zijing s’exécuta. La vieille éclata de rire et se mit à parler, dans un murmure, comme en rêve, de certains événements du passé dont elle se souvenait parfaitement. Elle raconta comment, à dix-huit ans, elle avait été vendue à un colporteur qui faisait commerce de tissu et qui avait passé la cinquantaine. Il la frappait souvent, la malmenait tant et si bien que son corps était couvert de cicatrices. Mais soudain, un neveu du marchand était arrivé dans sa vie, comme tombé du ciel. Le neveu avait un an de moins qu’elle, c’était un petit gars grand et fort, très timide ; tout en rougissant, il lui avait donné du « tante », elle aussi avait rougi. Cet hiver-là, le vieux était parti faire son commerce au loin, le neveu avait pris la fuite avec elle. Ils avaient atterri dans cette vaste contrée peu peuplée… Les paroles de la vieille femme affolèrent sa bru qui se mit à transpirer de tout son corps, elle cria :

– Mère, reprenez-vous, arrêtez de dire des sottises.

La vieille femme rit de nouveau, ses yeux brillèrent comme de la nacre, elle dit :

– Bon, je ne dis plus rien. Porte-moi à l’extérieur, que je voie un peu le soleil.

Zijing installa dans la cour une grande panière plate, y disposa une couverture et déposa dessus sa belle-mère comme elle aurait fait avec un bébé. La lumière éclairait le visage tout ridé de la vieille femme qui souriait et semblait endormie, Zijing l’appela, sans obtenir de réponse. À midi, les chatons de saule tombèrent comme des flocons de neige et la recouvrirent de leur blanc linceul…

Il revint pour les funérailles de sa mère et s'aperçut à cette occasion que le ventre de Zijing avait grossi. Il envoya un télégramme pour prolonger son congé. Zijing ne lui disait rien. En proie aux doutes, à l'inquiétude, il se rendit plusieurs fois à l'hôpital pour se renseigner auprès du médecin, il fut reçu chaque fois avec courtoisie. Il courut jusqu'au chef-lieu de district, acheta pour elle vêtements et fortifiants qu'elle ignora. Après la mort de sa belle-mère, elle avait davantage senti le poids de la solitude. Ce que lui avait avoué la vieille femme juste avant de mourir l'avait bouleversée. Cet homme qui cherchait ses bonnes grâces par toutes sortes de détours la dégoûtait au plus haut point. Après avoir entendu les paroles de sa belle-mère à l'article de la mort, son sentiment de culpabilité avait disparu d'un coup. À présent, quand il la caressait avec ses doigts pareils à des loches, elle éprouvait une telle répulsion qu'elle en avait envie de vomir.

La froideur de son épouse le contrariait beaucoup ; pendant dix jours d'affilée, il se réfugia dans la chambre de sa mère pour lire, mais d'entre les lignes surgissaient comme des fantômes qui lui donnaient des palpitations. Il espérait que le bébé naîtrait avant terme, peut-être serait-il un pont affectif entre eux. Il se montrait patient et conciliant envers elle. Un jour, il fit une tentative d'explication et lui dit :

– Zijing, je ne veux pas le faire arrêter, mais il faut que tu le saches : même si c'est un prince qui commet un forfait il doit être jugé, on ne peut contrevenir à la loi, elle est sacro-sainte.

Avant même qu'il ait eu fini de parler, Zijing lançait un bol par terre ; dans le fracas qui s'ensuivit, il sentit la colère bouillir en lui, mais à la vue de son ventre, il arbora vite un sourire et jeta les débris du bol dans le poulailler.

Ce jour-là, à la tombée de la nuit, alors qu'il regardait dans un état de torpeur les pousses pourpres du cédrèle, il entendit Zijing pousser des plaintes irrépressibles ; il se rua dans la pièce, la vit penchée en avant qui préparait son baluchon, le visage couvert de gouttes de sueur grosses comme des pois.

Le dispensaire de la commune populaire était situé en pleine campagne, à un kilomètre et demi du village ; il trouva à la hâte une brouette à fond plat, pensant la tirer ainsi tout le long du chemin. Elle refusa de s'asseoir dedans, serrant les dents, le dos bien droit, elle supportait cette marche un pas après l'autre, lui suivait derrière, remorquant la brouette, pris de panique.

L'établissement ne comportait qu'une dizaine de pièces, orientées est-ouest, quatre plaques blanches concernant la section d'obstétrique et de pédiatrie étaient clouées sur la porte la plus à l'ouest, jouxtant les WC. Quand il pénétra dans la pièce avec Zijing, un bébé vagissait derrière un rideau, une femme qui semblait être

une infirmière, aux vêtements tachés de sang, sortit de derrière la tenture, en quête de ciseaux. Quand elle le vit, dans son uniforme de l'armée, elle agita ses mains couvertes de sang et dit, furieuse :

– Les hommes, dehors !

Il dut se retirer. Deux femmes au ventre proéminent étaient assises aussi dans la pièce. Effrayées, elles grinçaient des dents, avaient les yeux écarquillés. Juste avant de sortir, il prit avec une réelle affection la main de Zijing ; sur le visage inquiet des deux femmes apparut un sentiment de haute estime pour ce couple épris l'un de l'autre. Zijing dégagea sa main et lui dit en détournant son visage :

– Vas-y, allons pars.

Il quitta à contrecœur cette salle admirable mais inhumaine et fit les cent pas sur l'espace libre, au sol raboteux, devant le dispensaire. La nuit était tombée et la lune, telle une ancienne connaissance, énorme une fois de plus, s'élevait lentement. Face à elle, il était en proie à de multiples pensées. À cet instant arriva à folle allure une carriole à deux roues tirée par un cheval, un petit gars faisait claquer son fouet à grand bruit pour presser la bête ; la voiture s'arrêta devant cette porte. Déjà une femme, la tête couverte d'une couverture molletonnée, montait dedans, on entendit les pleurs d'un bébé dans la charrette. Le jeune gars tirait d'une main sur le mors, avec de grandes précautions, comme si la charrette transportait des objets en verre.

Une voix inconnue dit derrière lui :

– Entre fumer une cigarette.

Il se retourna, il vit un homme à l'air simple et honnête, la trentaine, debout sur le seuil de la salle des consultations ; l'expression de franchise qu'il lisait sur ce visage le toucha, il le suivit docilement. Il n'y avait à l'intérieur ni médecin ni patient, mais trois hommes, y compris lui. L'autre sortit une cigarette et la lui offrit, il accepta. Il en donna une également au tout jeune gars accroupi sur une chaise. Il hésita à la vue du fin duvet sur la bouche jaunie du garçon et demanda :

– Toi aussi… tu…

– Ma femme accouche, pour accoucher faut aussi prendre un numéro et attendre son tour.

Le ton sur lequel le garçon avait dit cela laissait entendre qu'il avait un caractère de macho assez prononcé. Il repoussa la cigarette qu'on lui proposait et déclara :

– Ce tabac-là, ça n'a pas de goût, c'est pas jouissif, moi c'est plutôt ça.

Il sortit de sa poche une blague à tabac toute grasse et luisante et une longue

pipe à l'embout en faux jade, au tuyau en bambou tacheté du Hunan et au fourneau en cuivre, et il se mit à fumer avec des gestes de vétéran. Ce jeune adulte le fascinait, il le regarda avec attention, il restait sur l'impression qu'il avait affaire à un gamin espiègle, un petit plaisantin qui jouait les adultes.

On entendit brailler à l'extérieur de la porte :

– Chen Vieux-troisième, viens vite, ta femme a accouché.

Le jeune adulte, d'un air grave, rangea sa blague à tabac et se dirigea posément vers la porte.

Il était loin de penser que ce gamin s'appellerait ainsi, il devinait en lui un tempérament difficile à qualifier. Il lui emboîta le pas, le vit amener la petite charrette tirée par le cheval, lancer d'une voix experte un ordre à la bête, faire tourner la charrette, et coincer le fouet dans la croupière puis entrer dans la pièce avec une couverture. Le gars transporta, comme il aurait fait d'un sac de chanvre, sa femme emballée dans la couverture, la balança sans ménagement dans la carriole, puis il entra de nouveau dans la pièce, en ressortit avec le bébé dans les bras. Il l'entendit dire à la femme :

– Hé, prends le bébé, allons, redresse-toi, arrête de faire la bonne à rien, l'être humain se dorlote trop, t'as pas vu une jument ou une vache mettre bas ? Assieds-toi comme il faut, en route !

La carriole passa devant la porte des consultations, Chen Vieux-troisième lui adressa un signe de la main et dit :

– Frère aîné, à l'année prochaine pour une autre naissance !

À minuit, la femme de l'homme simple et honnête accoucha à son tour. Il n'y avait plus que lui dans la pièce. Il ne pouvait plus rester assis, il sortit, fit les cent pas devant la porte. La lune avait atteint le centre du ciel, tout était silencieux alentour. Soudain les cris et les pleurs déchirants de Zijing montèrent de l'autre pièce, il se tint debout devant la porte, les mains appuyées contre le chambranle gelé, il sentit tout son corps se glacer. Zijing pleurait de plus en plus fort, des larmes, à son insu, coulèrent sur ses joues. Il poussa violemment la porte, le verrou était mis, il eut soudain l'impression que ce lieu n'était pas une salle d'accouchement mais bien un abattoir, qu'on était en train d'égorger sa femme et que ces bruits étaient ceux d'une lutte contre l'agonie. Puis les cris rauques se transformèrent en de faibles gémissements, il se sentit soulagé, il se concentra dans l'attente du cri sacré de l'enfant. Mais rien. De la pièce parvenaient les chuchotements des femmes :

– Cinq cents ?

– Disons mille[8].

– Zijing, tu veux un bébé mort ou vivant ? Il est déjà à moitié asphyxié, encore une demi-heure, il faut que tu coopères convenablement, si tu le fais sortir, je pourrai encore le sauver, mais au-delà de ce laps de temps, il n'y aura plus d'espoir.

– On fait entrer le mari ?

– Non, non, ne le faites pas entrer ! (C'était la voix de Zijing.)

Enfant, allez sors ! priait-il en silence. En un tel moment, il aurait préféré qu'existât dans l'univers d'innombrables âmes protectrices et ne pas être, lui, ce matérialiste pur et dur. Mon enfant, pourquoi ne sors-tu pas ? Aurais-tu peur de voir ton père ?

Le lendemain matin, le soleil émergeait à l'est tandis que la lune déclinait à l'ouest. Du rouge sang à l'est, de l'argenté à l'ouest. C'est alors qu'il entendit le cri d'épouvante de Zijing, puis plus rien, son cœur sombra, un nuage de mauvais augure couvrit ses yeux. De la pièce montaient les crépitements de claques sur la chair. Il entendit une femme dire :

– Pleure !… Faut le frapper fort ce sale moutard, et on va voir s'il ne crie pas.

Il restait debout devant la porte, l'air complètement perdu. Le cri sonore du bébé lui fit retrouver ses esprits, il n'osait pas y croire. En entendant ce cri, il se dit que c'était là une illusion provoquée par cette longue et fiévreuse attente.

La porte fut poussée vers l'extérieur et le fit dégringoler des marches. Quand il retrouva son équilibre, il vit le médecin, une femme aux cheveux grisonnants en train d'ôter sa blouse blanche maculée de sang, la jeune femme qui avait l'air d'une infirmière l'aidait pour les manchettes. La femme médecin lui adressa un signe de tête et lui dit avec bienveillance :

– Hé, jeune homme, le nouveau papa, entre voir ton fils.

Il entra dans la pièce comme s'il marchait sur une mince couche de glace, chaque pas lui semblait extrêmement difficile. Ses jambes ne le portaient plus, son rythme cardiaque était désordonné, le phénomène qui ne s'était pas présenté à lui durant cette longue nuit d'attente se manifestait à présent : il eut soudain le sentiment que cet enfant avait des cheveux jaunes, fournis et sales.

– Ce petit drôle est vraiment paresseux, être resté comme ça pour le moins trois cent cinquante jours dans le ventre de sa mère ! dit la femme qui semblait être une infirmière.

En entendant cela, il faillit tomber paralysé au sol.

– Mais entrez à la fin (l'infirmière le poussa en avant), c'est quoi cette timidité, allez voir, c'est de la bombe de première qualité que vous avez fabriquée.

Il resta debout dans l'espace du rideau, regardant Zijing. Elle était allongée sur le lit de travail, son ventre était retombé, elle avait le visage blême, on n'entendait pas le bruit de sa respiration. Sur un lit de bébé placé à côté, il y avait un poupon bien rose dont le ventre était entouré d'un bandage blanc. L'enfant suçait sa main toute ridée, ses yeux avaient la vivacité des grains de soja noir, billes rondes, hésitantes, qui roulaient de tous côtés. Il n'avait pas un cheveu sur le crâne, petite citrouille chauve.

Au pays natal, assis au bord du lit recouvert de terre alcaline blanche du ruisseau, il revient sur les sentiments complexes qu'il a éprouvés pendant ces deux mois et plus aux côtés du bébé. Lui qui pensait que cet enfant aurait été un pont affectif entre sa femme et lui, quand il avait vu son regard blasé du monde, cet élan s'était refroidi. Certes, le crâne était dépourvu de cheveux, mais il avait rejeté psychologiquement ce petit monstre.

Et effectivement, dans les jours qui suivirent, il s'était senti comme un étranger auprès de cette mère et de son fils. Zijing avait reporté toute son affection sur le bébé, assise sur le kang, elle le couvait des yeux. Quand il lui apportait de la nourriture, alors seulement elle détachait son regard de l'enfant et jetait à son mari un coup d'œil, comme s'il avait été un inconnu rencontré en chemin.

Un mois plus tard, comme il avait voulu s'étendre à côté d'elle, le bébé s'était mis à brailler désespérément, à en avoir la voix rauque d'un chat malade. Elle lui avait dit :

– Je t'en prie, ne m'approche pas, le bébé a peur de toi.

Furieux, il avait mis un vêtement et était descendu du kang. À peine s'était-il éloigné que le bébé avait immédiatement pris le mamelon et, tout en déglutissant avec bruit le lait, avait émis des grognements, comme s'il avait été injustement lésé. Allongé sur le lit de sa mère, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, le feu de la colère brûlait en lui, faible ou fort tour à tour, sans parvenir à s'éteindre, les yeux noirs et brillants de l'enfant lui apparaissaient de temps à autre. Ses poignets se tordaient, se crispaient, il lui semblait que cette petite chose comprenait tout, et même qu'elle était l'incarnation de quelqu'un.

La nuit suivante, il s'allongea de nouveau à côté d'elle. Le bébé pleura plus fort de colère. Ses pleurs étaient de plus en plus au point, consommés, ce n'étaient absolument pas ceux d'un bébé d'un mois, pleurs fondés sur des réflexes conditionnés liés le plus souvent à la faim, à la soif, au froid ou au chaud et autres sensations purement physiologiques. Les pleurs de ce bébé exprimaient, avec beaucoup de nuances, une émotion extrême. Il s'éloigna de sa femme sans un mot.

– Sinon, attends qu'il soit endormi pour revenir, lui dit-elle sur le ton résigné que l'on prend lorsqu'il s'agit de remplir une obligation.

– Dégage ! jura-t-il grossièrement.

Au milieu de la nuit, sa femme s'approcha de lui, elle venait à peine de s'allonger que le bébé se remit à brailler. Il déclara :

– Laisse-le pleurer.

– Non, c'est impossible.

Sa femme s'écarta de lui et s'en alla.

La journée, il se rendit au dispensaire pour voir la femme médecin, il lui posa des tas de questions très précises ; elle le regarda, perplexe, mais répondit à toutes ses questions avec beaucoup de patience.

Un matin, sa femme frotta le cuir chevelu lisse du bébé avec un morceau de gingembre frais. Très vite, des cheveux blonds serrés se mirent à pousser, ces cheveux l'empêchaient de trouver la paix, à chaque regard il tremblait, comme sous le coup d'une décharge électrique.

Ce matin où la foire se tenait, il dit :

– Je pars demain. Pendant ces deux mois, je ne me suis pas bien occupé de toi, je te prie de m'excuser.

Zijing soupira, elle posa le bébé endormi sur le kang, le couvrit et déclara :

– Ne dis plus rien, séparons-nous en bons termes. Tu n'as pas à craindre de ne pas retrouver quelqu'une, moi je vais attendre que Cheveux-jaunes soit libéré. Pour le moment, je suis encore ta femme, fais comme tu l'entends.

Après la naissance, elle avait encore gagné en beauté, de son corps plus étoffé émanait une odeur de lait frais. Il la regardait, troublé, il lui dit, l'air abattu :

– Je t'ai pardonné depuis longtemps.

– Alors va jusqu'au bout, sois magnanime, permets-moi d'être heureuse.

– Tu ne regrettes pas ? demanda-t-il.

Elle rit et répondit :

– Nous avons quand même été mari et femme un bout de temps, puisque tu veux partir, je dois saluer ton départ. Je vais aller au marché acheter un bout de viande et des légumes, reste à la maison pour surveiller l'enfant, j'emprunterai une bicyclette et serai de retour dans une demi-heure.

Elle se détourna. Il regarda sa silhouette solide qui se mouvait, il sentit des vagues de chaleur monter en lui.

La lumière pénétrait dans la pièce, couvrait le visage du bébé. Ces cheveux jaunes si laids le mettaient dans tous ses états. Ses mains étaient moites de sueur, il était si oppressé qu'il n'arrivait pas à respirer. Le nourrisson ouvrit soudain les yeux, et à la vue de ce visage distordu il se mit à brailler, ses traits se contractèrent en une boule, des larmes mouillèrent ses cils.

Il a la sensation de marcher sur un nuage, de flotter en oscillant, son âme s'est échappée de son corps, ce n'est pas elle qui régit ce corps, c'est une autre âme. Il appuie sur la gorge du bébé, la coince entre le pouce et l'index. Les pleurs disparaissent, le petit visage est tout rouge. Il desserre son étreinte, les pleurs recommencent, pleins de tristesse cette fois, ses cheveux se dressent sur sa tête. Il fait pression de nouveau, l'enfant redevient silencieux, le petit visage est violacé comme une aubergine. Il relâche la pression, l'enfant émet quelques cris pareils à ceux d'une perruche. Il ferme les yeux, serre fort, ses doigts sentent que quelque chose se brise dans la gorge. C'est bien le pharynx du bébé qui a été brisé, pourtant une odeur âcre de sang s'échappe de sa gorge à lui, il vomit avec bruit.

L'enfant s'est enfin calmé, il ne pleure plus, ne bouge plus. La lumière éclaire son visage couvert d'un fin duvet, l'ombre des nuages glisse dessus. Ce visage perd peu à peu ses couleurs, devient tout blanc, des narines minuscules filtrent deux filets de sang rouge vif. Les yeux sont mi-clos, un doux regard bleuté s'en échappe. Les mains sont grandes et blanches, les ongles transparents comme des coquillages, on croit voir au travers le sang, non encore coagulé, circuler dans les minuscules vaisseaux capillaires. C'était vraiment un bel enfant, il est mort.

Une fois que je l'ai étranglé, il reste allongé bien droit devant mes yeux. Son front est large et blême, ses joues rebondies, sa bouche légèrement ouverte ; au coin des lèvres demeure comme une vague et noble expression de dérision sur le genre humain. Je regrette vivement, je vois ses cheveux pareils à des filaments d'or étiré, scintillant chacun d'un éclat fascinant…

Gaomi, janvier 1985

Notes

1. Allusion à la légende du Bouvier et de la Tisserande, séparés de force de chaque côté de la Voie lactée et qui se retrouvent une fois l'an sur un pont gréé par des pies.

2. Allusion au roman éponyme de Joseph Heller paru en 1961 aux États-Unis, satire féroce de l'armée. Désigne ici une situation absurde.

3. Il s'agit d'une version chinoise de la chanson du folklore russe *Katioucha*.

4. Un nid d'hirondelles dans une maison porte bonheur.

5. « Bonnes récoltes ».

6. Méthode de divination basée sur des cartes de poker. On les bat en récitant une incantation, on les étale en ligne sur la table, le client choisit treize cartes.

7. L'une des vingt-quatre périodes solaires qui forment une année, et qui débute vers le 21 mai.

8. Allusion à l'expression « cheval de mille lis » (*qianlizhima*). Dans les temps anciens, un homme voulut acheter un fin coursier pour mille pièces d'or, il attendit longtemps, quand il en trouva un, le temps que son serviteur arrive, le cheval était mort, le serviteur acheta le cadavre pour cinq cents pièces d'or. Le maître furieux demanda des explications, le serviteur dit : « Quand on apprendra que vous avez dépensé une telle somme pour un cheval mort, on pensera que vous étiez prêt à mettre un bon prix pour un fin coursier. » Très vite, de nombreuses offres lui parvinrent.

Du même auteur

Le Radis de cristal

roman, traduit du chinois par Pascale Wei-Guinot
et Wei Xiaoping

Philippe Picquier, 1993, et « Picquier poche », n° 148

Les Treize Pas

roman, traduit du chinois par Sylvie Gentil

Seuil, 1995, et « Points », n^o^ P1178

Le Pays de l'alcool

roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait
prix Laure Bataillon

Seuil, 2000, et « Points », n^o^ P1179

Explosion

nouvelle, traduite du chinois par Camille Loivier
Caractères, 2004

La Carte au trésor

nouvelle, traduite du chinois par Antoine Ferragne

Philippe Picquier, 2004, et « Picquier poche », n° 277

Enfant de fer

nouvelles, traduites du chinois par Chantal Chen-Andro

Seuil, 2004, et « Points », n^o^ P3001

Beaux seins, belles fesses

roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait

Seuil, 2004, et « Points », n^o P1386

Le maître a de plus en plus d'humour

nouvelle, traduite du chinois par Noël Dutrait

Seuil, 2005, et « Points », n° P1455

La Mélopée de l'ail paradisiaque

roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro

Messidor, 1990, nouvelle traduction Seuil, 2005,

et « Points », n° P2025

Le Supplice du santal

roman, traduit par Chantal Chen-Andro

Seuil, 2006, et « Points », n° P2224

Le Chantier

roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro

Scandéditions, 1993, nouvelle traduction Seuil, 2007,

et « Points », n° P2670

Quarante et un coups de canon

roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait

Seuil, 2008, et « Points signatures », n° P3122

La Dure Loi du Karma

roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro

Seuil, 2009, et « Points », n° P2460

Grenouilles

roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro

Seuil, 2011, et « Points », n^{o} P2900

Le Veau, *suivi de* Le Coureur de fond

nouvelles, traduites du chinois par François Sastourné

Seuil, 2012, et « Points », n^{o} P3121

Au pays des conteurs

Discours de réception du prix Nobel de littérature 2012

Seuil, 2013

Le Grand Chambard

traduit du chinois par Chantal Chen-Andro

Seuil, 2013, et « Points », n^{o} P3225

Le Clan du sorgho rouge

roman, traduit du chinois par Sylvie Gentil

Seuil, 2014

Dépasser le pays natal,

Quatre essais sur un parcours littéraire

Essais, traduits du chinois par Chantal Chen-Andro

Seuil, 2015